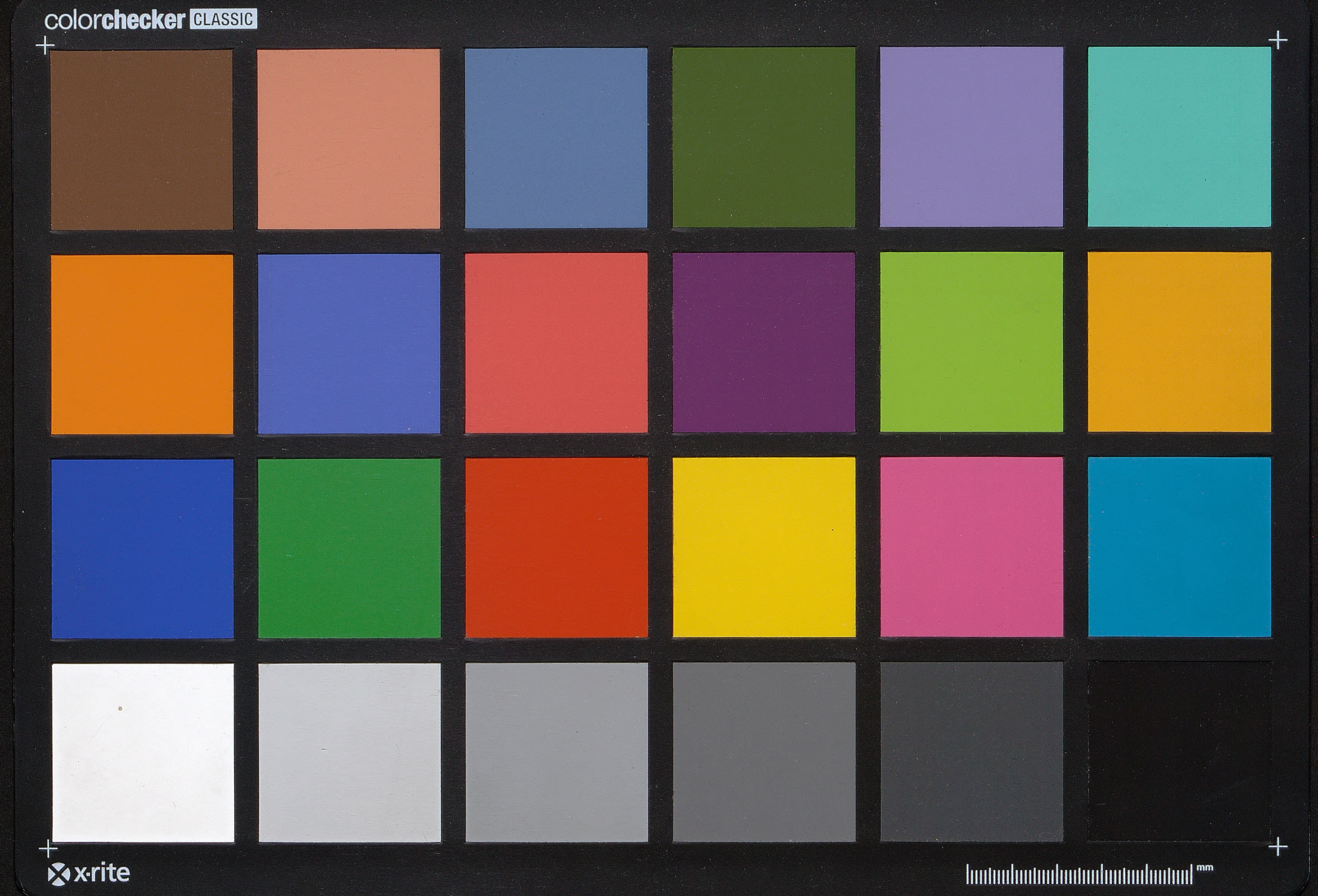

colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

MICHELET

COURS

HIST. MOD

g (10)

FONDS MICHELET

IO

Cours professés à l'Ecole Normale

1835-1836

Histoire du Moyen Age-XVIe

COURS DE MICHELET professés à l'Ecole Normale en I835-I836 recueillis parrAntonin Macé.

HISTOIRE DU MOYEN AGE- XVIe siècle

36 leçons

1)Causes de la décadence de l'Empire romain

2) Le christianisme et les Barbares.

3) Invasion des barbares

4) Les barbares deviennent romains de Clovis à Dagobert 48I-638

5)L'Islamisme 622-756

6)Les Carolingiens.

7) Les Carolingiens après Charlemagne-La féodalité

8) De la féodalité- Du fief

9) L'Allemagne sous la maison de Saxe

IO) Querelle du sacerdoce et de l'Empire

11) Frédéric Barberousse

I2) Les Normands- Leurs conquêtes en Angleterre et dans les Deux-Siciles

I3) Croisadé Espagnole : le Cid

I4)Croisades européennes et surtout françaises de Jérusalem- Résultats

I5) Thomas Becket

I6) Innocent III

I7) Règnes de Frédéric II et de Saint Louis

I8) Philippe le bel- Caractères de son règne

(Incomplet)

(Incomplet)

I9) P hilippe le bel- Guerre de Flandre mq

20-2I-22 mq

23) Charles VI

24) La Pucelle

25) Louis XI

26) Charles VIII

27) Louis XII- Histoire de Venise

28) François Ier- L'Italie au XVIesiècle

29) - - La Renaissance_ Rabelais

30) La Réforme-Luther

3I) La Réforme dans les Alpes-Histoire des Vaudois

32) La Réforme en Suisse-Zwingli-Calvin-Servet

33) La Réforme en France- Europe au XVIe siècle Guerres de religion

34) Réaction catholique-bLes Jésuites

35) Résumé général du XVIIesiècle (mq)

36) Ensemble du XVIIIe (Mq)

Cours De m. Michelet.

Ms 9

Cours

d'Histoire du moyen-âge

et

des Temps modernes,

Professé à l'Ecole normale, par M. Michelet.

en 1835 — 1836.

SUPÉRIEURE

Paris.

Antonin Macé, à l'école normale,

1836.

Cours d'histoire du moyen âge
et des temps modernes,
par M. Michelet.

1re leçon.

Causes de la décadence de l'empire romain.

Nous allons parler de l'empire, signaler les causes de sa décadence. Aucun livre encore n'a traité sérieusement cette importante question. Montesquieu, dans son petit livre rempli d'ailleurs d'aperçus ingénieux, ne devait pas même avoir soupçonné ces causes. Gibbon les a entrevues; mais il ne les a pas suffisamment dégagées. C'est encore un travail à faire.

Elles sont de plusieurs espèces: causes politiques, mais aussi causes sociales qui touchent le fond de la vie antique. On a parlé de la tyrannie des princes, de la corruption des mœurs, de la fiscalité qui dévorait l'empire. Sans doute ces causes ont exercé une funeste influence, mais elles ne sont qu'extérieures. On s'est arrêté là; on n'a pas sondé la blessure. On a signalé comme causes particulières à cette décadence des causes communes à tous les états; par exemple, l'esclavage n'existait pas seulement à Rome; l'esclavage, cause décisive de la ruine d'un empire, on le retrouve en Grèce, dans tout le monde ancien.

Dans ce monde ancien, les campagnes étaient nulles sous le rapport politique: elles étaient réduites à une dépendance extrême. Mais dans cette dépendance même, il y avait différens degrés. Dans une même contrée, et sur un même sol, vivaient trois, quatre populations à des titres différens. Ainsi à Sparte, on trouvait d'abord 9000 guerriers, maîtres du pays, c'étaient les Spartiates. Venaient ensuite les Périœques, anciens habitans de la contrée, que l'on consultait quelquefois: on leur demandait leurs voix, mais elles n'étaient

— additions. — 1re Leçon —

Les Romains pour s'assurer d'un pays, commencent par exterminer tous les homme en état de porter les armes.

Les Volsques étaient un grand peuple, dit Cicéron, et aujourd'hui leur contrée est un désert.

Les Romains ont fait périr 3 millions d'habitants dans la Gaule, dit Plutarque.

La Gaule n'a pas 3.000 hommes de troupes, dit Strabon.

Quant aux soldats militaires établis par les Romains (voir Tacite — comm. des Hist.)

Pour les moyens employés à gouverner les provinces conquises, voir ce que fit Auguste pour la Gaule. (Ces textes sont réunis dans le 3ème Vol. de l'Hist. des Gaulois.)

Quant à l'administration de l'empire on la trouve dans la Notitia dignitatum imperii romani qui est dans Duchesne et dans Dom Bouquet. M. Guizot en a donné un extrait.

La tribu des Eduens une des plus nombreuses de la Gaule au temps de César, ne comptait plus que 21.000 citoyens à l'époque de Constantin; encore ce prince remit-il les impôts à 7000 d'entre eux qui étaient incapables de payer.

Lactance — passage contre Dioclétien.

Salvien. — id.

M. Moreau de Jonnès. — tableau statistique

Etat de l'église .. 1re Leçon de m. Guizot.
Curiales 1re Leçon de m. Guizot
Du régime municipal à Rome
Dans les mêmes.
Condition des campagnes et des esclaves.
Mœurs des chrétiens et des païens dans m.
D. Châteaubriand.

de aucun poids dans la balance. Au moins ils étaient libres. Plus bas encore se trouvaient les hilotes : c'était une race de vaincus qui cultivaient la terre à titre de serfs. Cependant le servage des hilotes était encore assez doux : ils n'étaient tenus qu'à une certaine redevance, et dans maintes occasions on leur mit les armes à la main. À Platée, chaque spartiate avait avec lui cinq hilotes. Leur condition était plutôt un servage qu'un esclavage, servage indiqué seulement par les mauvais que l'on exerçait sur eux. Au dernier degré de l'échelle, étaient les esclaves domestiques, race peut-être plus ancienne et soumise par les hilotes. Ainsi voyons-nous les Pénestes de Thessalie, l'ancienne population pélasgique devenue esclave. Car sur le même sol arrivaient sans cesse des populations nouvelles qui montaient les unes sur les autres et s'écrasaient, les dernières venues s'appropriant comme choses leurs devanciers. Les vaincus cultivaient les champs au profit des vainqueurs qui prenaient pour eux les villes. Le monde antique était le monde de la cité. L'effort perpétuel des vaincus tendait à entrer dans la cité. Mais l'accès leur en était fermé en Grèce, cause inévitable de ruine. Une aristocratie qui ne se recrute que chez elle, périt bientôt ; elle meurt par la guerre et par l'abus même du pouvoir. Athènes au moment de sa grandeur, ne compta que 20000 citoyens. À la fin de la guerre du Péloponnèse, à peine égale-t-on quelques défenseurs sur ses murs déserts.

À Rome, il n'en était pas tout à fait ainsi. La cité romaine était organisée sur une plus vaste échelle : elle admettait quelquefois les vaincus dans son sein. Elle avait accordé le droit de cité aux latins aux affranchis, puis, à des conditions diverses, aux villes de l'Italie, de la Gaule... etc... Elle se recrutait plus largement. Mais ses fonctions n'étaient pas complètes : si elle appelait de nouveaux citoyens, c'était pour soutenir sa puissance, non pour la communiquer. Les latins voulaient devenir Romains, les Italiens devenir latins. C'était un organisme où tout le sang refluait au cœur : les extrémités devenaient de plus en plus froides. Ainsi le système de la

cité était funeste aux campagnes; mais ce système n'était plus particulier à Rome. Cette cause puissante de décadence doit donc être attribuée à l'antiquité tout entière qui avait consacré l'esclavage.

Les esclaves étaient traités comme choses; on en usait comme choses, c'est à dire, on en abusait. Ils étaient peu nourris et devaient travailler beaucoup. Le nombre des esclaves était productif: aussi était-il immense. Longtemps il entretint l'avidité des propriétaires et les esclaves se renouvelaient à bon marché. On les fit venir d'abord de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Syrie. C'étaient des hommes civilisés, intelligents, industrieux. On trouvait parmi eux des ouvriers entendus: les uns étaient artistes, peintres, sculpteurs, les autres grammairiens, écrivains, savans. La villa d'un riche propriétaire romain était une grande manufacture, où chaque industrie était représentée. Les enfans des esclaves s'élevèrent si haut que sous Claude ce furent eux qui gouvernèrent l'empire, et les choses n'en allèrent pas plus mal pour le peuple. Mais peu à peu les contrées civilisées se épuisèrent et ne purent plus fournir d'esclaves. Déjà Nicomède, roi de Cappadoce, s'excusait à Rome de ne pouvoir fournir de soldats, parce qu'il ne régnait plus que sur des vieillards, des femmes et des enfans. Le reste avait été enlevé par les marchands d'esclaves. Alors il fallut en aller chercher dans des contrées plus barbares, en Thrace, en Gaule, en Germanie. Mais ces nouveaux esclaves n'étaient pas civilisés comme les premiers: enlevés à leurs forêts ils purent être enfermés dans les ergastula, à peine façonnés par les soins indifférens de leurs devanciers, ils manifestèrent quelques inimitiés mal adroites de leurs prédécesseurs. On pouvait leur demander les mêmes travaux qu'aux esclaves grecs et syriens: tout au plus étaient-ils capables d'une culture grossière. L'éducation n'est jamais instantanée. Prenez un paysan à la charrue, malgré tous les soins possibles, vous ne pourrez probablement pas en faire un philosophe. Peut-être à la troisième génération vous pourrez avoir un homme complet, intelligent. Dans ce moment intermédiaire, l'industrie allait décroissant, dépérissant. Tel était

l'état des choses, quand les barbares, au lieu de fournir des esclaves à Rome, commencèrent, sur la fin du second siècle, à venir en chercher chez elle. Dès lors les bras manquant à l'industrie, tout devint d'un prix excessif même les objets de première nécessité. On peut s'en faire une idée d'après le tarif des denrées fixé par un édit de Dioclétien, et retrouvé à Stratonicée. Voici quelques articles pris sur ce édit, avec l'évaluation en francs qu'en a faite M. Moreau de Jonnès.

Une chaussure de laboureur	120 deniers ou 2 f.
Le litre d'orge attique	1 f.
Le litre d'une espèce de piquette	1 f.
La livre de viande de bœuf	2 f. 40 c.
id. de porc	3 f. 60 c.
Bon lard	4 f. 80 c.
une oie grasse	45 f.
un lièvre	33 f.
un lapin	9 f.
un poulet	13 f.
un cent d'huîtres	22 f.

N'est-il pas juste, après cela, d'excuser l'avidité du soldat qui devait payer 2 f. francs la plus grossière chaussure? En outre il fallait en même temps plus d'employés, plus d'argent, et l'empire en produisait toujours moins. Produire toujours moins, et consommer toujours davantage; avoir moins de quoi manger, et avoir toujours de plus en plus faim: tel était exactement l'état de Rome: n'était-ce pas aller droit à la mort? Rien ne pouvait guérir ce chancre dévorant qui s'étendait toujours davantage. Les plus sages princes n'y prenaient rien; la force matérielle y fut impuissante. Il fallait que des races nouvelles et vigoureuses vinssent régénérer l'ancien monde épuisé.

Si delà nous passons aux causes extérieures, nous trouvons d'abord la fiscalité. À mesure que la terre abandonnée descendait de plus en plus au-dessous de l'eau, le fisc de plus en plus affamé demandait toujours davantage au propriétaire ruiné. Rien de plus terrible que le tableau que nous a laissé Lactance de cette lutte meurtrière entre le fisc affamé et la population impuissante qui pouvait souffrir, mourir, mais non payer.

« Cette misère grande était devenue la multitude de ceux qui mouraient en comparaison de ceux qui de-

4r

S.
n

« vaient payer, telle était l'énormité des impôts, que les forêts
« mangeaient aux laboureurs, les champs désormais déserts
« et les cultures se changeaient en forêts. . . Jamais aucun
« bien d'emplois et d'employés fondirent sur chaque
« province et sur chaque ville : magistrat, rationaler,
« vicaire des préfets. Tous ces gens là ne connaissaient
« que condamnations, proscriptions, exactions; exactions
« dont non pas s'éloigner, mais perpétuelles, et dans
« les exactions d'intolérables outrages. . . Mais la calamité
« publique, le deuil universel, enfin quand le fléau
« de ces gens ayant été lancé dans les provinces et dans les
« villes, les cavaliers se répandirent partout, la terre
« tremblait : vous auriez dit une invasion ennemie
« une ville prise d'assaut. On mesurait les champs,
« pas motte de terre, on comptait les arbres, les
« pieds de vigne. On inscrivait les bêtes, on enregistrait
« les hommes. On n'entendait que les gémissements, les cris de
« la torture; d'esclave fidèle était torturé contre son
« maître, la femme contre son mari, le fils contre son
« père, et faute de témoignages, on les torturait pour
« déposer contre eux-mêmes; et quand ils avaient
« traîné sur la douleur, on écrivait ce qu'ils n'avaient
« pas dit. Point d'excuse pour la vieillesse ou pour la ma-
« ladie; on apportait les malades, les infirmes. On estimait
« suivant l'âge de chacun; on ajoutait des années aux
« enfants, on en était aux vieillards; tout était plein de
« deuil et de consternation. Encore ne s'en rapportait-
« on pas à ces premiers agents: on en envoyait d'autres
« d'autres pour trouver davantage, et les charges don-
« naient toujours, cinq à neuf arpents nus, mais dans
« tant au labour, pour ne pas paraître vaincus par
« cependant les arpens diminuaient, les hommes
« mouraient et l'on n'en payait pas moins l'impôt
« pour les morts. (Lactant. de mor. pers. ch.
7– 23. — Trad. de M. Michelet. . hist. de Fr. T. 1. p. 98.)

Sur qui retombaient tant d'insultes et de vexations ? Sur les esclaves, et sur les colons ou cultivateurs dépendants, dans l'état devenait chaque jour plus voisin de l'esclavage. C'est à eux que les propriétaires rendaient tous les outrages, toutes les exactions dont les accablaient les agents impériaux. Mais quand les esclaves eurent disparu par la fuite ou par la mort, quand les petits propriétaires eurent déserté leurs terres, toutes les charges pesèrent sur les curiales, les seuls qui eussent un patrimoine suffisant 25 Jugera. Ils sont déclarés les esclaves, les serfs de la

chose publique: ils ont l'honneur d'administrer la cité, de répartir les impôts à leurs risques et périls tout ce qui manque est mis sur leur compte. Ils ont l'honneur de payer à l'empereur l'aurum coronarium. Ils sont l'amplissimus Senatus de la cité, l'ordre très illustre de la curie. Encore ils sentent si peu les honneurs qu'ils cherchent sans cesse à y échapper. Le législateur est obligé d'inventer tous les pouvoirs des précautions nouvelles pour les retenir, pour barricader la curie. Il leur interdit de s'absenter, de s'habiter la campagne, de se faire soldats, de se faire prêtres: ils ne peuvent entrer dans les ordres qu'en faisant leurs biens à quelque qui veuille bien être curiale à leur place. La loi poursuit même le fils du curiale. Sa charge est héréditaire. La loi exige qu'il se marie, qu'il lui engendre des victimes. Les âmes tremblaient de tels engagements.

La cause d'une partie de ces maux doit être cherchée dans l'établissement des fonctionnaires civils par Diocletien. Cependant on aurait tort de l'en accuser: car cette institution corrigeait un autre abus, la confusion des pouvoirs, judiciaire, administratif et militaire dans la main des mêmes hommes. Mais, par le malheur des temps, le remède devint pire que le mal, et les gouvernements qui devenaient trop faibles pour défendre leurs provinces contre les barbares, conservèrent assez de puissance pour les opprimer.

Une autre cause de la décadence a été oubliée et cependant elle est très grave: c'est la dissolution de la famille. Dans l'origine, la famille romaine était une unité absolue concentrée dans la personne du père. La femme, les enfans étaient des choses. Mais peu à peu la femme, les enfans se dégagèrent. Le fils devint une personne comme soldat, puis comme magistrat. L'épouse comme mère acquit certains privilèges. L'esclave pouvait bien amasser un pécule, peculium; pourquoi le fils n'en aurait-il pas? Il en eut un comme soldat, peculium castrense, puis un autre, peculium quasi castrense. Bientôt le fils eut le droit de réclamer l'héritage de sa mère, de prendre part à l'héritage de son père. Les liens conjugaux se relâchent de même. La femme devient indépendante, et presque étrangère au mari. Le mariage se fait avec prévision de divorce. Ainsi la loi

6v

I.
2

Accroissait à proportion les donations entre époux, car le plus fort dépouillerait le plus faible, et la femme comme la plus aimée est devenue la plus riche. La dot, il est vrai, continue à être administrée par le mari, mais il en est responsable. L'intérêt vient s'ajouter au foyer domestique. On trouve dans les Pandectes une disposition spéciale pour empêcher la femme de voler son mari: c'est plus un ménage; ce sont deux existences isolées, c'est le divorce organisé. Lorsqu'un gouvernement pare pour la première fois, lorsque rien ne lui donne un ministre, un maître, un concubin. Pages pour régler les rapports réels, les Romains avaient été moins heureux pour les rapports personnels. Les rapports réels sont admirablement fixés par le droit romain; les siècles n'y ont rien pu changer: c'est une borne que on ne franchit pas, notre code civil est assis sur cette base. Mais quelle rapports personnels, notre communauté qui nous vient des barbares et du christianisme est bien supérieure au système dotal des Romains. Ainsi le mariage du midi, où la dot romaine s'est conservée, n'a-t-il jamais eu la sainteté, la gravité du mariage du nord. Le système dotal existe encore chez nous; la loi le tolère, mais il faut les stipuler. La communauté est le régime sous lequel le mariage en France, et le système y fait du mariage une chose sérieuse. On comprend facilement que la dissolution de la famille ait porté un coup mortel à l'existence de l'empire romain.

Telles sont les principales causes de la ruine du monde romain, disons mieux, du monde ancien. L'édifice tout entier s'écroule de même entre les mains de la Grèce. L'antiquité était un monde de guerre, la conquête était inévitable. Le droit de conquête était illimité, le vaincu devait mourir, et il mourait, non pas, il est vrai, par le fer, car le vainqueur avait intérêt à le ménager, mais usé par les dangers. La classe victorieuse, à son tour, périssait, éteinte par épuisement. Le midi avait terminé son rôle, celui du nord allait commencer. Cette révolution était désirée des peuples, elle appelait de leurs vœux. L'invasion des barbares va renouveler le monde. Ils sont de grands

8.

ravages, moins grands toutefois qu'on n'a dit. Mais de moins y gagna, plus qu'il n'y perdit. Le bruit du torrent fit taire la voix du fisc. Si plus fard le monstre brisa la tête sous Ste Hildegonde et Brunehaut, il ne put pas du moins vivre longtemps, il succomba bientôt sous les vis de bain et d'eau bouillante qui poursuivirent si longtemps la meurtrière de ces deux femmes.

333

Novembre 1835.

11ème Leçon.

Le christianisme et les barbares.

Ce n'est pas au temps de la primitive église, temps de propagation et de prosélytisme que le christianisme a déployé sa plus grande puissance. C'est vers le milieu du moyen âge que nous lui trouverons ce caractère de force et d'originalité si fidèlement retracé dans les légendes du temps et surtout dans le poème de Dante, la dernière et la plus grande de toutes. Le christianisme ne put pas rassembler la décrépitude de l'empire romain, à une époque de molesse littéraire des politiques et de futilité sophistique. D'ailleurs il ne put rien changer à l'édifice du droit romain. C'était un tout si savamment construit que le christianisme ne put y mordre; il ne fit qu'y ajouter. À peine trouve-t-on trois changements dans le code Théodosien. L'un d'eux est dans la manière nouvelle dont le droit de grâce est exercé et commué. Pour suppléer à l'insuffisance du christianisme, il fallait un renouvellement sans sentiment d'idéal, mais d'où naquit l'empire rendit nécessaire l'invasion des barbares.

Mais ce n'était pas chose facile que de mettre en rapport deux langues, deux civilisations, deux races, deux religions si opposées. Aujourd'hui où la civilisation s'est répandue si uniformément sur toute l'Europe, mettez face à face un Norwégien et un Napolitain, ils ne s'entendront pas; tout sera différent chez eux. Que devait-ce donc être alors? Des barbares à peine dégrossis, en présence des fragments vieillis par la civilisation! Pour opérer une fusion de christianisme fut nécessaire; mais les mariages y firent aussi beaucoup. Car c'est la mère qui élève l'enfant: la femme romaine ne modifiait guère son époux barbare, mais elle enseignait à son enfant, sa langue, sa religion, et au bout de la seconde, de la troisième génération, le petit fils du barbare était civilisé. Voyez les Mérovingiens; ils ont les mœurs et la corruption des familles impériales: les époux antables d'ordure d'un Chilpéric sont plutôt des crimes byzantins que des crimes romains.

Mais qu'étaient-ce que les barbares? Il existe

9v

au musée de Paris deux statues du 3ème siècle, représentant des barbares enchaînés. Ce qui frappe dans ces figures, ce n'est pas, comme on aurait pu croire, un air de férocité et de fierté indomptables, c'est, au contraire, un caractère d'indécision, quelque chose de sauvage et de faux. Cela paraît bien autrement encore dans la galerie de Clément C, au Vatican, où l'on voit deux bustes de Daces, sculptés au second siècle: formes de chevaux, barbe touffue, air indécis, voilà les seuls caractères de ces figures qui ne sont probablement que des portraits.

Il y a quelque chose d'exagéré dans ce que nous dit M. Guizot de ce sentiment d'individualité, de cette énergie primitive des races barbares. C'étaient bien plutôt des populations aventureuses, changeant de place avec facilité. Ce n'étaient pas des races nomades, comme les arabes; non, ils cultivaient la terre un an, puis ne sachant pas la rendre deux fois de suite productive, ils allaient plus loin faire cultiver un autre territoire: nec cultura placet longior annua. (Tacit. de m. Ger.) On sait comment les missionnaires ont trouvé à l'Espagne les sauvages de l'Amérique, n'ayant pas les civiliser, ils les exterminèrent. Ils les exterminèrent, à peine civilisés, à peine édentaires, quelques sables. Les sauvages ne sont si vieux que parce qu'ils sont dans un état perpétuel de crainte sur leurs subsistances.

Il en fut ainsi des barbares. Ils trouvaient en général peu de nourriture. Il fallait que les plus jeunes partissent pour aller en chercher. La faim, c'est le fléau des peuples barbares; c'est le fléau même du monde antique. À Rome, on avait un mot affreux pour désigner les vieillards inutiles: senes depontani (vieillards noyables -- Festus). En Grèce, l'exposition des enfants était fréquente. Dans la Scandinavie, on exposait un enfant sur deux, et on les appelait graskind, enfants de la faim. Dans le droit actuel de l'Islande, on trouve une loi qui défend de se marier, quand on ne possède pas un certain fortune. Le même motif, la crainte de la famine, a dicté Hamlet. Ainsi s'explique l'incroyable férocité des pirates du nord. Ce brave enfant de la mer qui traversait si gaiement

10v

la route des cygnes, le rivage de l'océan et de se tenir prêt. C'était pas seulement un héroïsme avec lequel on les poussait, c'était la nécessité, la faim impérieuse.

Voilà donc le christianisme et les barbares en présence. D'un côté, l'immolation de l'homme de l'individu à Dieu; de l'autre, apportant leur individualité égoïste, revendiquant tout pour eux, nihil non arrogat armis. (horat.) et bien! Cette merveilleuse disciplinabilité de la race germanique que cette doctrine du sacrifice qui les répugnait si fort, le barbare l'adopte aussitôt, non pas sous la forme orgueilleuse du pélagianisme, mais sous la forme anti-pélagienne de St Augustin. Les barbares prennent le christianisme pas ce qu'il a de plus dur, de plus choquant. Cela nous donne une haute idée de leur docilité. Cela nous explique les paroles de St Remi à Clovis: Flecte ergo, mitis sicambre.

Qui aurait pu au surplus faire la conquête des barbares, sinon l'église chrétienne? Elle seule était debout, tandis que autour d'elle tout tombait, la société civile et religieuse des païens, leurs enseignements et leurs écoles.

Pour bien comprendre l'état du monde et du christianisme à l'époque de l'invasion, il faut lire l'éloge de m. Villemain sur l'éloquence chrétienne au 4ème siècle, et les belles leçons de m. Guizot, dans son cours d'histoire de la civilisation en France.

Tandis qu'au 5ème siècle, les écoles comme les institutions civiles sont en pleine décadence, l'aspect intellectuel de la société chrétienne était bien différent. St Jérôme à Bethléem, St Augustin à Hippone, St Paulin à Nole, s'illustrent chacun dans à l'éclat, à la puissance, à l'unité de l'église. C'est à eux qu'on s'adresse pour obtenir des solutions de toutes questions religieuses, des réfutations d'hérésies. Partout se manifeste un besoin de nourriture spirituelle. Les docteurs travaillent, les prêtres voyagent, les écrits circulent, une activité incroyable règne d'une manière presqu'immédiate dans les parties les plus éloignées du nouveau monde. De grands monastères fondés, celui de St Victor à Marseille, celui de Lérins, deviennent le foyer d'où sortent les grandes directions sur la

prédestination, sur la grâce, sur le péché originel. Le travail de l'intelligence était énorme dans l'église sans que durant sa lutte contre le ~~Paganisme~~ Paganisme avait dû faire de fréquents appels à la liberté: il s'agissait de détruire. Quand elle fut constituée, elle dut veiller au maintien de ses doctrines, et se montra plus préoccupé de la subjection de l'homme dans ses actions à des principes qu'il n'a pas fait. elle puisa dans la grâce divine et parut faire abstraction de la liberté humaine. Alors parut Pélage, moine breton, qui, ne considérant l'homme que sous un point de vue, dégagea exclusivement le principe de la volonté humaine: c'était attaquer le catholicisme dans sa base. Il devait être mal accueilli, il le fut. Pélage dut succomber sous les condamnations des conciles, surtout sous les efforts d'un vigoureux athlète de l'église, St Augustin. L'évêque d'Hippone triompha de Pélage, il triompha non moins glorieusement de ses successeurs, les semi-pélagiens, d'autant plus redoutables que leurs concessions avaient séduit les esprits, la croyant elle-même. Telle était, dit M. Guizot, la situation de l'église: l'unité se posait de plus en plus.

M. Guizot passe ensuite aux barbares. Il s'occupe de l'état social des Germains. Cet état n'offre en lui rien qui le distingue profondément de celui des autres peuples arrivés dans d'autres pays, dans d'autres temps à un degré analogue de civilisation. Il établit un parallèle entre les mœurs, les lois des Germains suivant Tacite, et celles des peuples sauvages, rapportées dans les récits des missionnaires. Quelque analogie réelle que ce tableau comparé présente, nous ne pensons pas qu'il soit juste de confondre ces deux états de société, l'état des barbares et celui des sauvages. chez les barbares en effet, on voit déjà des mœurs, des institutions. chez les sauvages, rien de pareil. Ce commencement de civilisation se rattachait chez les Germains à des idées religieuses et poétiques. Les institutions et les idées qui tiennent à la propriété foncière existaient déjà au sein de ces tribus. Il y avait donc dans la Germanie, d'abord une grande supériorité de race et puis une force religieuse

12vo

qui manquait désormais au monde romain. Les barbares germains supérieurs aux autres barbares Cimbres, Teutons, Ambrons, etc... supérieurs aux Romains civilisés, sous ces deux rapports, devaient donc tromper le monde en le conquérant.

Un fait qu'on tient encore exagéré, c'est le nombre et la force des barbares qui envahirent l'empire romain avec les ravages qu'ils y exercèrent. Comme les écrivains de l'époque, ils vous représentent les barbares comme des armées d'oiseaux de proie se abattant sur un champ pour le dévaster; comme un torrent, comme un incendie. Tout cela est sans doute hyperbolique dicté par la peur. Ceux qui écrivaient cela, n'avaient pas vu les barbares, ils les voyaient en effet à leur approche, et à leur retour dans leurs foyers avaient peut-être trouvé quelques ravages que la peur avait grossis. Les barbares détruisirent fort peu, ils n'en avaient ni le temps, ni la force, ni l'intelligence. Comment auraient-ils fait à détruire les villes solides que avaient bâties les Romains? Pour employer la pioche, il aurait fallu avoir du temps devant soi, et les barbares ne songeaient qu'à vivre; qu'aurait servi d'y mettre le feu? Les briques dont elles étaient construites le devaient endurcir par la flamme et voilà tout. Le nombre des barbares n'a pas moins été exagéré que leurs ravages. Si bien descend dans la réalité des faits, on verra que la peur a doublé les objets. Ainsi la bande de Clovis ne se composait que de 5000 hommes, et bien peut croire que toutes les tribus franques réunies ne montaient pas à plus de 60000 hommes! Mais si les barbares étaient si peu nombreux, on demandera peut-être comment ils purent se assujettir le temps romain, et dominer sur des populations beaucoup plus nombreuses. Mais dans cette vieille société qui se affaissait, il n'y avait plus qu'une sorte de courage, celui de mourir. Tout était désorganisé, précaire. D'ailleurs les populations auxquelles les barbares se superposèrent étaient depuis long-temps esclaves. Soumises aux Romains, tyrannisées par les exigences du fisc,

13 r°

14.

en proie à la persécution des Juifs, ces martyrs qui, pour la plupart, avaient embrassé la foi nouvelle, ou bien soupiraient après l'invasion des barbares qui leur semblaient devoir les délivrer de l'oppression romaine, ou bien les voyaient arriver avec indifférence, s'embarrassant peu de ceux auxquels elles seraient soumises, espérant même peut-être que la mort viendrait mettre un terme aux maux qu'elles éprouvaient.

333

Novembre 1835.

14r

111ème Leçon.

Invasion des Barbares.

Nous avons vu ce qu'étaient les barbares, ce qu'était le monde romain. Nous allons les voir agir l'un sur les autres, l'un par la conquête, l'autre par le christianisme et la civilisation.

À bien dire, l'invasion des barbares ne date pas de 375. On a pris cette époque comme étant celle du premier conflit général. Mais déjà bien auparavant, l'empire romain avait essuyé des invasions partielles, et on était déjà plus chez soi, elles pour lui et les barbares. De longue date, les empereurs avaient recruté leurs légions chez eux; depuis longtemps, ils en avaient transplanté dans l'empire. Probus (vers 280.) transporta une colonie de Francks sur le Bas-Empire. Julien vainquit des Francks (vers 362.) et des Saxons germaniques, leur avait donné de terres en deçà du Rhin. L'empire se sentait faible, incomplet, il lui fallait de nouveau race pour lui refaire le sang. C'est lui qui demandait, qui appelait l'invasion. Ce serait certes là une bonne justification des barbares, s'ils en avaient besoin. Mais ils avaient une foule de raisons pour entrer dans l'empire. Les Romains étaient riches, eux affamés. C'est la faim qui poussait surtout les barbares vers le midi, la faim, le grand fléau des sociétés incivilisées. Ceci n'est point une fiction. Il y a encore aujourd'hui dans l'Asie centrale certaines contrées où les hommes, pendant un certain temps de l'année, ne vivent que de terre glaise qu'ils font rôtir sur des charbons. Cela trompe la faim, charge l'estomac, mais ne nourrit pas et bientôt maigrit horriblement. (Voir à ce sujet M. de Humboldt. Tabl. de la nat. sous les Tropiques. 28.)

Nous distinguerons dans l'invasion trois mouvements principaux.

1. De 375 à 410. Tritigerus, Alaric. — Les deux empires ont chacun leur invasion. Mais si les races germaniques ne remontent pas l'Orient, elles ne s'y arrêtent pas et n'y reparaissent plus: elles sont entraînées vers l'Occident. C'est là qu'elles vont chercher leur état sociale. Les Ostrogoths d'Orient semblent appartenir aux Scythes, aux Asiatiques.

-15v

2. En 450. Attila. C'est l'époque véritable de l'invasion. Attila, le grand dévastateur, ne fait pas de conquêtes; mais il organise l'invasion. Dans le même temps, Genséric ravage l'Afrique, et, ce qui est bien autrement grave, devient maître de la Méditerranée.

3. Enfin de 450 à 500. Prise de possession des barbares. C'est l'époque de Clovis en Gaule, de Théodoric en Italie, d'Euric en Espagne.

Tous ces trois invasions, de ces trois faits principaux se groupent une foule de faits particuliers, d'invasions partielles qui se tiennent tous et qui ont mouvement de grandes masses. Ainsi les Bourguignons s'établissent dans la Gaule en 413; les Vandales dans l'Aquitaine en 419; les Suèves dans la Galice en 420, etc. etc ...

Nous nous arrêtons au milieu de ce conflit de races qui s'embrouille, les documents ne manquent pas. Nous avons comme monuments contemporains l'histoire des Goths de Jornandès, l'ambassade de Priscus à Attila, les plaintes de Salvien, les gémissements de Claudien, de Sidoine Apollinaire, les Lettres de St Jérôme, quelques chapitres de la cité de Dieu de St Augustin, etc ... Parmi les modernes, le plus en première ligne Gibbon. Son ouvrage n'est pas sans reproche: beaucoup s'en faut. Il s'est piqué d'imiter Montesquieu; non seulement il n'en a pas le génie, il n'en a pas même l'esprit. Son impartialité est suspecte; ses déclamations contre le christianisme sont ridicules. Il n'a pas plus compris que la race germanique. Gibbon n'aimait ni les Allemands ni les prêtres; l'historien a fait place à l'anglais et au philosophe du 18ème siècle. Mais son livre a un grand mérite, indépendant du fond même de l'ouvrage et qui durera plus longtemps; c'est de donner dans les notes une savante et abondante bibliographie. Gibbon a tout lu, et tout ce qu'il a lu, il l'a mis dans son ouvrage. Son récit des invasions fait sur les textes est intéressant, et amusant comme un bon roman.

L'invasion était imminente pour les causes que nous avons décrites. Le choc des Germains et des Goths sur la limite de l'Europe et de l'Asie et de l'Europe détermina le déplacement presqu'universel des races humaines.

Les Goths, sortis des glaces de la Scandinavie avaient subjugué tantôt les peuples de Slaves de la Sarmatie

16r

méridionale ; et, au milieu du IV^ème^ siècle, ils s'étendaient dans l'empire depuis la mer Baltique au Bas-Empire du Rhein au Rancin. Le Borysthène ou Dniepper séparait les Goths Orientaux ou Ostrogoths, des Goths occidentaux ou Visigoths. Plus à l'Ouest étaient les Gépides ou Traîneurs, qui formaient la troisième branche de la nation gothique. Tous ce peuple réuni sous le commandement d'Hermanrick ne cessait d'inquiéter les provinces romaines du Danube, quand à leur tour ils furent inquiétés par les Huns.

Qu'étaient-ce que les Huns ? ces barbares tombèrent-ils tribus sur tribus du nord de la chine, comme on l'a dit ? quelle raison eut-il de venir ? le pays était trop fertile pour y avoir faim, trop vaste pour y être inquiété. D'ailleurs l'empire chinois n'avait-il pas, comme l'empire romain, de belles provinces à ravager ? ces Huns parurent plutôt venir des contrées centrales de l'Asie, terre vague et immense, sans cesse traversée par des populations errantes. Il est possible que quelques unes de ces tribus, fatiguées de la vie nomade, aient voulu chercher du repos vers le Caucase ; que delà entraînant avec elles les tribus des Alains, elles aient passé le Tanaïs sous le nom de Huns, et soient devenues pour les Goths des voisins intolérables. Cette conjecture est appuyée de l'autorité du savant Klaproth qui, réfutant l'opinion de ceux qui ont confondu les Huns avec les Mongols ou avec les Hiong-nou, Turcs, les fait venir de la grande et de la petite Boukarie, et les identifie avec les Hongrois.

Si les Goths cédèrent aux Huns, ce n'est pas que ceux-ci fussent plus forts ni plus nombreux. Mais ils avaient une redoutable cavalerie. Montés sur de petits chevaux rapides, infatigables, qui faisaient 7 et 8 lieues à l'heure, ils chevauchaient par le désert immense, et quand on les croyait encore bien loin, ils apparaissaient tout d'un coup, tuaient les hommes, enlevaient le butin, les femmes, les enfans, et on ne les revoyait plus. Et puis c'était une chose horrible à voir que ces petits hommes trapus et basanés, à large poitrine, levant sifflement leurs visages informes percés de deux trous bordés. Les Goths cédèrent ; les Huns leur avaient inspiré autant d'horreur que de crainte. Les Ostrogoths se soumirent ; les Visigoths demandèrent à passer le Danube et à s'établir dans l'empire. Les Goths n'étaient pas tout à fait des étrangers. C'étaient des soldats de l'empire, des populations déjà romanisées. Ils étaient chrétiens et avaient même un évêque

* ce sont les Panégyristes de Théodose qui parlent de cette victoire. Rien n'est moins prouvé. Il est probable que Théodose usa de ménagements politiques. Il imposa la paix aux Goths qui d'ailleurs se divisaient déjà.

18. R

Ulphilas qui négocia leur entrée dans l'empire. Une des conditions fut que les Goths embrasseraient l'arianisme. Valens régnait alors en Orient (375.) Les empereurs devaient livrer leurs armes. Ils n'avaient pas voulu qu'on les donnât toutes. C'était précaution; c'était aussi scrupule religieux. Toutes les nations barbares ont rendu un culte à leurs armes. C'étaient leurs fétiches, le symbole sous lequel ils représentaient le Dieu de la guerre. Les Huns adoraient un glaive; c'était l'épée d'Attila, autrefois celle de Mars. Les Soldats romains adoraient leurs aigles: leurs ancêtres avaient adoré Mars sous la forme d'une lance: qui vivra.

Les Goths, pour conserver leurs armes, donnèrent leurs enfans, leurs femmes; ils leur donnèrent encore pour avoir du pain. Les légats impériaux, dans leur rapace fiscalité, ne virent là qu'une nouvelle occasion d'exercer leurs rapines. Les gouverneurs de Mésie, Lupicin et Maxime, affamèrent le camp des Goths. Ceux-ci prennent à bord, privent les armes, et se répandirent dans la province, pillant et tuant. Rien de moins injuste que cette querelle. C'était toujours la grande cause de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont trop. Les Goths marchèrent contre Constantinople. Valens accourut; sans attendre les secours qu'lui envoie son neveu Gratien, il livre la bataille d'Andrinople. Vaincu, blessé, il périt dans l'incendie d'une ferme voisine où on l'avait transporté (378.)

L'empereur d'occident, Gratien, qui trouvait déjà le fardeau d'un empire trop lourd, s'associa Théodose et lui confia l'orient. Théodose battit les Goths sur le Danube (379.); les intimida, puis traita avec eux, se les attacha même. Il se servit de leur chef Alaric contre les barbares d'occident. De cette époque l'influence des barbares était déjà toute puissante. C'sont deux Francs, Mellobaud et Arbogaste qui dominent dans l'empire. Arbogaste est assez puissant pour détrôner Valentinien 2, et pour créer un empereur, le Rhéteur Eugène, en voulant pas être empereur lui-même. (394.) C'est en grande partie aux Goths que Théodose dut ses victoires sur les deux usurpateurs, Eugène et Maxime.

Après que Théodose fut mort et que la division de l'empire devint un fait permanent (395.) les barbares devinrent de plus en plus puissans. Toutefois alors accessible aux barbares, légions, territoire, dignités

18v

tère. Un instant l'invasion fut réprimée. Un Vandale, Stilicon, était ministre et général d'Honorius, tandis que le Goth Rufin gouvernait en Orient pour Arcadius. Le premier semblait capable de sauver l'Occident et faisait respecter les frontières de son empire. Son influence gagnait l'Orient. Rufin, qui n'était que cruel et avide, lâcha contre lui Alaric et les Goths. Stilicon fit désarmer Rufin et vint écraser une partie de l'armée d'Alaric à qui l'on avait donné la Grèce à ravager. Mais le Goth ne se tint pas pour battu; il se fit donner la préfecture d'Illyrie, pendant que la cour de Byzance déclarait ennemi de l'empire celui qui avait vaincu les Barbares malgré elle. (400.)

La nouvelle position d'Alaric lui aurait l'Occident ouvert. Il se précipita sur l'Italie. Mais il y trouva encore Stilicon. Surpris à Pollentia, battu à Vérone, forcé lui-même de regagner l'Illyrie (401-403), il ne dit pas pourtant adieu à l'Italie; une puissance plus forte que lui le poussait vers Rome:

An colo Dubitas parere vocanti? (Claudien.)

Un prétexte se présenta bientôt. Alaric s'était fait l'ami de Stilicon, ne pouvant mieux. Honorius l'avait élevé à son ministère, le fit tuer. Les barbares, auxiliaires, menacés du même sort, désespérèrent auprès d'Alaric. Le roi des Goths prit en main leur vengeance et alla venger son ami et bientôt Rome fut assiégée. (408.) Ce fut une grande épouvante et une grande humiliation pour ces Romains qui, depuis sept siècles, n'avaient pas vu la fumée d'un camp ennemi. La domination de la ville éternelle va finir; les nobles et illustres sénateurs quittent leur vie agreste de bord et de guerre. Pauvre peuple romain! Alaric se rit bien de sa multitude: « Plus l'herbe est serrée, dit le barbare, et plus la « faux y mord. » Cependant pour cette fois il se contenta d'une rançon et d'un traité. On n'exécuta pas les conditions; Alaric revint, et fit un empereur, Attale (409.) Mais celui-ci voulut avoir un souverain; Alaric s'en dégoûta et traita avec Honorius. Les vengeurs romains furent vaincus et les Goths reparurent devant Rome. Le troisième siège fut décisif; la ville fut livrée au pillage, la vie des habitants à peine respectée. La fortune du barbare était à bout (410.) Cependant la mort l'atteignait à Cosenza; sa colère était un peu calmée à ce moment. Ataulfe son beau-frère lui succéda à ces dispositions favorables. Il épousa Placidie, sœur de l'empereur Honorius et s'en alla avec la tête de Rome, l'allié de l'empire, occuper Toulouse et Narbonne

Gaunt. Voilà les Goths dans la Gaule. Dans Hallia, successeur d'Ataulf, ils reprendront l'Espagne que les Romains (417.); dans Euric, ils la prendront tout entier. (477.)

L'Espagne, en effet, n'appartenait plus qu'de nom à l'empire depuis 409. Pendant que Maric régnait en Illyrie, une bande de Suèves, de Vandales, d'Alains, connus sous le pas Radagaise, avait escaladé les Alpes (406.) Stilicon les écrasa dans les montagnes de Fésule. Le reste de la confédération appesantie et désastreux retourna d'elle-même. Ils se jetèrent sur la Gaule, laissèrent dans l'hiver les Burgundes qui les avaient suivis, (413.) appesantis ravagé la Gaule en tout sens, passèrent les Pyrénées. L'invasion de l'Espagne fut atroce, s'il faut en croire les historiens. On fit d'abord les villages; les habitants s'enfuirent dans les villes. Les villes regorgeant d'habitants, la famine donna dans les villes spectacles. Une mère mangea ses quatre enfants. Cependant les campagnes étaient couvertes de cadavres; les loups en furent avides; puis habitués à la chair humaine, ils se jetèrent sur les vivants. Tout cela fut surpassé par une peste. Les Goths arrivèrent bientôt pour arrêter ce ravageur (417.) les Alains et les Vandales furent refoulés au midi. Les Suèves restèrent dans la Galice (419.) et y fondèrent un royaume qui se maintint obscurément jusqu'en 585.

Honorius était mort en 423. Placidie, veuve d'Ataulf et du général Constance, gouverna l'occident au nom de son fils, le jeune Valentinien III qu'elle avait eu de son second époux. (421.) En Orient, c'était aussi une femme qui régnait, Pulchérie, sous un faible Théodose II. Placidie avait mis sa confiance dans deux hommes, Boniface et Aétius, tous deux hommes de guerre et sénateurs illustres. Le premier gouvernait l'Afrique; c'était l'ami de saint Augustin; le second guerroyait dans le nord de l'empire. Jaloux de Boniface, Aétius l'accusa de malversation auprès de Placidie, puis lui écrivit que Placidie ne pardonnerait pas. Boniface appela les Vandales en Afrique; mais étant rentré en grâce, il voulut les congédier. Genseric, roi des Vandales répondit à l'insulte par cette guerre d'extermination. (429.) Hippone fut prise et brûlée. En vain Valentinien abandonna toute la province (431.) afin de conserver Carthage; Carthage fut mise au pillage. (439.) Tout ce qui était romain fut chassé de l'Afrique; Genseric s'intitula roi de la terre et de la mer. Il soutint ce dernier titre. Carthage redevint un empire sans maritime; Genseric fit de la piraterie un engin, et la Méditerranée devint son domaine. Il apparaissait soudainement à l'orient, à l'occident, sans

20v

savait souvent pourquoi il venait ni où il abordait. Son pilote lui demandait au départ: où allons-nous? « Contre ceux que Dieu veut punir! » ——

La terre est soufflée comme la mer. Attila se montra en 433. Homme puissant à ébranler les nations, il nous apparaît dans les traditions moins comme personnage historique que comme un mythe vengeur, terrible, symbole et souvenir d'une des fractures immenses.

« On douterait qu'il ait existé un tel homme si tous les auteurs du 5ème siècle ne s'accordaient à le dessiner; si Priscus ne nous disait avec terreur qu'il a vu ses pas et ne nous décrivait la table d'Attila .... C'est un grand spectacle d'y voir à la dernière place, après les chefs des dernières peuplades barbares, assis les tristes ambassadeurs des empereurs d'Orient et d'Occident. Pendant que les mimes et les farceurs excitent la joie et le rire des guerriers barbares, lui, sérieux et grave, roule de sombres pensées, tandis qu'il promène sa main dans les cheveux de son jeune fils. « Ils sont là ces Grecs qui mentent jusqu'au fond de leur âme, lui disait-on, ils ont des embûches; il le sait; mais il lui suffit de renvoyer à l'empereur la coupe d'or avec laquelle on a cru acheter sa mort et de lui adresser ce proverbe railleur: « Attila et Théodose sont fils de père très noble. Mais Théodose en grandissant tribut, est déchu de sa noblesse; il est devenu l'esclave d'Attila; il aurait pas juste qu'il dresse des embûches à son maître, comme un esclave méchant. »

« Il ne daignait pas autrement se venger, sauf quelques milliers d'onces d'or qu'il exigeait de plus. « S'il y avait retard dans le paiement, il lui suffisait de faire dire à l'empereur par un de ses envoyés: « Attila, mon maître et le vôtre, va te venir voir; il prépare un palais dans Rome. »

« Du reste, que y eut-il gagné, ce barbare, à conquérir l'empire? Il eut été enfermé dans ces cités mornes, dans ces palais de marbre. Il aimait bien mieux son village de bois tout peint et tapissé, ses mille kibitkas, ses cent chevaux, et tout autour la verte prairie du Danube. C'est de là qu'il partait dans les nuits avec son immense cavalerie, avec les bandes germaniques qui le suivaient bon gré mal gré. Ennemi de l'Allemagne, il se servait de l'Allemagne; son allié était l'Allemand, le vendu Genserie. (Hist. de Fr. de M. Michelet — T. I. p. 184.)

Les rois et les chefs des nations barbares se prosternaient autour de lui et formaient son conseil. Tous n'étaient pas entrés là par force. Les barbares s'unissaient volontiers aux

chefs qui devaient leurs procurer le plus de combats et le butin. « Chez les barbares, dit Tacite le vol et le compagnon n'a rien dans un royaume. »

En 450, Attila s'était mis sur la Gaule. Mais il engage ne peut pas les efforts réunis de la fédération barbare commandée les uns par Aétius, les autres par divers Wisigoths. C'étaient les premiers établis; ils ne veulent pas que d'autres viennent partager. La cavalerie d'Attila a l'échange sur l'Italie. Il détruit Aquilée, ravage Milan, Pavie; il marchait sur Rome quand St Léon l'arrêta par ses prières comme dans les Gaules St Loup avait fait pour la ville de Troyes. Attila repassa les Alpes et ne revint pas. Les huns le trouvèrent sur un matin dans sa tente (453).

Outre les traditions historiques, la poésie des barbares nous a laissé de souvenirs d'Attila. En 1812, les frères Grimm retrouvèrent sur la couverture d'un livre vieux Grand germanique. C'est le récit malheureusement incomplet d'un combat entre un père et un fils, Hildebrand et Hadebrand. Après bien des années, ils se rencontrent au bout du monde, mais le fils ne reconnaît pas son père qui combat dans l'armée des huns, et qui se trouve dans la nécessité ou de périr ou de tuer son fils. C'est la représentation touchante de la position de ces barbares contraints de combattre les uns contre les autres, nation contre nation, tribu contre tribu, c'est un symbole grandiose de la déchirement du monde barbare. Ainsi dans les Nibelungen, le bon Markgrave Rüdiger attaque, pour obéir à la reine Etzel (c'est le nom d'Attila), les Bourguignons qu'il aime, et verse de grosses larmes en combattant bravement et finit par tomber. C'est dans ce poème, c'est dans les Nibelungen que se trouve le véritable esprit germanique, tout y a un parfum de véritable antiquité, et nous devons rendre grâces au goût parfait du dernier rédacteur (au 13ème siècle), qui a su le respecter. Le germain est quelquefois barbare, brutal, matérialisé; mais souvent aussi d'une énergie et d'une poésie incomparables. Malgré les transformations qu'il a subies et qui lui ont nécessairement fait perdre quelques-uns de son caractère primitif, le poème des Nibelungen reste cependant comme le plus curieux monument du monde barbare.

16 novembre.

IV^e Leçon.

Les Barbares deviennent Romains, De Clovis à Dagobert. — 481 — 638.

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE ROMANDE

à l'époque où nous sommes arrivés, les Barbares vainqueurs, en se romanisant tout à coup, ne peuvent supporter l'action énervante et destructrice de la civilisation. Non seulement ils changent de caractère, mais ils s'épuisent peu à peu, ils périssent. C'est un fait que la Physiologie ne doit pas négliger.

Quelles sont les causes de ce fait? Comment est-il arrivé que ces races qui semblaient destinées à remplacer les races vieillies d'Occident se soient trouvées moins durables qu'elles?

On a donné pour raison que les hommes du Nord, malgré leur force apparente, sont en définitive moins forts que les hommes du midi. Cela est vrai; l'homme du nord peut soutenir de plus grands poids que l'homme du midi; mais il résiste moins longtemps à la fatigue. Le premier effort est plus puissant, mais il dure moins. L'homme du Nord a plus de fougue, mais moins de ténacité que l'homme du midi: les armées conquises de l'Espagnol ou du Breton s'usent moins vite à la guerre que les troupes allemandes. La même différence se retrouve encore dans les races de chevaux: quoique le nord en ait de très-belles, celles de Mecklembourg, par exemple. Ainsi on peut dire d'une manière générale que les races septentrionales sont fortement trempées que celles du midi, qu'on appelle celles-ci celtiques, Germaines, ou de tout autre nom.

Mais cette infériorité de forces physiques n'est pas la vraie cause du fait que nous étudions ici. Il faut en chercher la raison dans l'action même de la civilisation sur les barbares.

Le mot de civilisation, dans sa généralité, comprend deux choses: des lumières et des jouissances. Les secondes ne sont pas à regretter plus que les premières: car les commodités de la vie que l'industrie fournit à l'homme lui facilitent l'exercice de la pensée. Elles nous sont donc d'une grande utilité, mais c'est à la condition d'en user sobrement: car l'abus des jouissances est un poison funeste. La perfection sociale consisterait à prendre de la civilisation toutes les lumières qu'elle peut

23r

fournit, et seulement ce qu'il faut de jouissances pour augmenter la force de la pensée. Nous ne voulons pas faire l'apologie du crime : il est condamné par cela seul qu'il est puni. Mais nous devons remarquer que cet état de perfection ne s'est présenté que deux fois dans l'histoire : Athènes nous l'offre dans l'antiquité, Florence, au moyen-âge. Les barbares ne comprirent pas plus cette grande Romaine que la Romaine elle-même. La civilisation romaine, en venue à l'époque de l'empire, ne consistait plus que dans les jouissances ; les barbares se jetèrent avidement de ces jouissances, sans prendre les lumières qui leur auraient servi de contre-poison, comme elles nous en servent aujourd'hui. En effet, la culture de l'esprit inspire à l'homme du respect pour lui-même, et donne du prix pour la sensualité grossière et brutale. D'ailleurs ces idées mêmes, ces lumières, occupent une partie de notre existence. Voilà pourquoi les habitans des villes peuvent résister à l'influence de la civilisation ; et encore faut-il que la population des campagnes vienne sans cesse remplacer celle des grandes villes ; car les hommes s'y affaiblissent, et les familles s'y éteignent peu à peu. Mais l'action fut encore bien plus rapide sur ces barbares qui ne pouvaient profiter de la lumière de la civilisation romaine et rapportaient de leurs intelligences grossières, avant que leur éducation fût faite, ils se trouvèrent livrés, sans défense, à la séduction entraînante des jouissances de nouveau pour eux. Telle est la cause de cet épuisement rapide que l'on remarque chez les nations barbares établies dans l'empire romain, et surtout chez les Francs : tous les Mérovingiens sont morts à 45 ans, et à 30.

Mais avant de voir les Francs devenir Romains en Gaule, rappelons-nous ce qu'ils étaient en Germanie. Reprenons-nous compte de leur caractère primitif, afin de mieux comprendre après qu'il aura subi l'influence romaine.

À l'époque où Tacite nous donne quelques notions sur les mœurs de la Germanie, ce sont les Suèves qui y dominent, et avec eux le culte de la nature, celui de la déesse Hertha (Erd, la terre) ; puis arrivent des populations dont Tacite dit à peine quelques mots : ce sont les Goths et les Saxons. Ils appartenaient aux tribus Scandinaves, avec le culte d'Odin, une civilisation plus avancée. Quoique les monumens qui nous en restent soient bien postérieurs à cette époque, cependant il y a dans le fond de cette idée de moralité plus pure que dans celui de la déesse Hertha, avant l'apparition des tribus Odiniques on me

voit chez les Germains aucune notion des peines et des récompenses de l'autre vie. Le paradis d'Odin paraît être chez eux de premier indice, la première forme de cette grande idée. Cette forme est encore bien grossière sans doute, puisque les braves seuls vont jouir aux Plaines de Wahala. Néanmoins il y a là un immense progrès; cette distinction de la bravoure et de la lâcheté doit être féconde: elle doit avoir pour conséquence la plus sainte qualité au plus haut degré. Dans les invasions scandinaves, nous apparaît avec toutes ses fureurs, le génie de la guerre.

L'époque d'Attila semblerait devoir être une époque nouvelle pour la civilisation germanique. Mais les Huns n'ont rien fondé; ils ont passé comme un torrent qui ravage et ne féconde pas. C'est plutôt dans la confédération des Francs que nous trouvons un progrès. Les Francs ne sont pas une nation, c'est un mélange de toutes les nations germaniques et c'est là précisément ce qui fait leur supériorité. Ils n'ont pas une physionomie qui leur soit propre: chez eux tous les usages sont admis. Mais ce qui manque à l'originalité de leur caractère, ils l'ajoutent à leur puissance intellectuelle.

C'est une vérité que démontre l'histoire toute entière. Plus un peuple reste sourd à tout contact, moins il se civilise. Absolument dans l'échelle des nations, il faut à mon sens les qualités de plusieurs races, il faut se mêler. Pourquoi la Grèce a-t-elle été si supérieure à tous les peuples de l'Orient? C'est que sous les émigrations qu'elle en reçut, elle s'enrichit de leurs idées et de leurs qualités. Son intelligence devint plus générale, plus complette que celle des nations de l'Orient qui conservèrent chacune leur caractère particulier; ainsi finit elle par les vaincre et les absorber. Qui rendit Rome en matière du monde antique? C'est que sa population fut un mélange de Sabins, de Latins, d'Etrusques, enfin de tous les peuples de l'Italie; c'est que sa politique fut constamment de s'incorporer les vaincus et d'adopter ce qu'elle trouvait d'utile dans leurs usages. L'état d'infériorité et d'oppression où vécurent si long-temps les Juifs a sa cause dans cette originalité si grande qui les distingue. Malgré les qualités extraordinaires que possède cette race, elle est tombée au dessous des autres, parce qu'elle est restée bornée au petit nombre de ses instincts, au lieu de s'étendre, de se civiliser, de s'humaniser par le mélange avec les peuples. Nous voyons de même dans l'histoire moderne, les Irlandais et les Ecossais, d'un côté, subjugués par les Anglais, de l'autre les Bretons fondre de plus en plus. cela tient à la même cause. Les Irlandais avec leur bravoure, leur génie musical, sont inférieurs aux Anglais, parce qu'ils sont restés purs. les anglais, au contraire, compo-

25v

26 A

Loi Salique. — 1.

C'est la plus ancienne et par conséquent la plus barbare de toutes les lois germaniques.

Ce n'est qu'une législation pénale. Sur 408 articles il y en a 365 qui sont des articles de code pénal.

M. Guizot regarde la composition comme la seule sanction pénale de cette loi; il faut cependant y ajouter l'exil.

Suivant M. Guizot, la composition est un premier pas pour sortir de l'état de lutte et de guerre perpétuelle dans la société barbare. On peut ajouter que cette peine est née aussi du sentiment de dignité personnelle naturel à l'homme du Nord et qui lui fait repousser toute peine corporelle.

Le conjurator, trois cent caractères des lois barbares suivant M. Guizot, apparaît peu dans la loi salique. La preuve négative n'est que rarement admise. (C'était un certain nombre de personnes venant jurer l'innocence de l'accusé.) Primitivement les conjurators devaient appartenir à la famille de l'accusé; dans la société primitive des Germains, la famille était solidaire.

Le combat judiciaire s'est établi surtout par les Bourguignons. On le trouve rarement dans la loi salique.

Les épreuves par l'eau bouillante, par

-le fer chaud - etc. - replacé à côté. Les Bourguignons déclarèrent ne éprouver sacrifice. Gondebaud qui les attaque ainsi que les Gaulois exécutèrent [illegible] de exclusivement le combat Judiciaire.

Sur les 408 articles de la loi salique, il y en a 170 de relatifs au vol.

Le préambule en est curieux. La loi salique fut rédigée près des Ardennes pour les Saliens seuls; le texte que nous en avons ne date que du 7ème siècle. Elle fut écrite en Latin.

Elle comprend 70 titres.

76 art. sont relatifs aux vols d'animaux.

20 art. de T. variés parcourent. Sur les 1er titres. - 60 sous est dû par 25 porcs; 35 sous seulement pour 20 porcs.

Pour un veau — cinq sous.

Pour un taureau — 45 sous.

Pour le taureau du roi — 90 sous, autant que pour le meurtre d'un Gallo-Romain.

Pour une chèvre — 35 sous

Pour un chien de chasse — 45 sous, autant que pour un Romain tributaire.

Pour un faucon — 45 sous (la chasse commence à indiquer déjà la féodalité.)

Les abeilles tiennent une grande place.

Le cheval supérieur que 45 sous. (preuve que les Francs combattaient à pied.)

Pour vol, tué ou affranchi une esclave, 35 sous.

Les artisans de toute condition étaient assimilés au serf.

L'esclave qui avait une valeur de 200 deniers, reçoit 120 coups de fouet; celui qui avait 600 deniers, castration. — L'église admet pas encore l'esclavage. — La loi salique touche même vers l'esclavage; elle réduit à cet état pour beaucoup de crimes.

Si un homme libre s'unit à une esclave il devient esclave lui-même.

L'adultère est puni de 200 sous (le mariage est respecté, la dignité de la femme commence à s'établir bien autrement que chez les romains.)

La recherche des animaux domestiques donne lieu à une sorte de composition; on demande des cautions et des garanties.

Pour dépouiller un homme qui porte encore ses cheveux on paie 100 sous.

Pour blessure à la tête — 30 ou 45 sous.

Pour blessure au ventre — 62½ sous

pour coup de poing — 3 sous

Pour le pouce — 15 sous.

D'autres pour l'oreille, le nez, les yeux etc.

Les injures (vulpecula, meretrix etc) — de 3 à 15 sous.

Pour appeler une femme vampire

un sorcier — 187 sous et demi.

Le vampire qui assomme un homme paie 200 sous et est brûlé.

Pour tuer une femme — 200 sous

Pour le fait d'une empoisonneuse — 600 l.

Si elle a causé de grands ravages et de carnages — 1800 sous.

Pour tuer le cheval d'autrui — 300 sous

Pour tuer un roussin — 100 sous.

Pour tuer une esclave — 45 sous.

Pour dépendre un pendu — 45 sous.

(Plus tard on ne paya plus que 30 sous.)

Pour écorcher un cheval — 45 sous plus le prix de la bête.

Pour rompre les liens de parenté, sans l'autorisation du magistrat et sans les cérémonies, paie 100 sous.

Le Titre 62 renferme 6 articles, et est le seul titre pour l'héritage. C'est dans le dernier article que se trouve la disposition pour l'héritage des allods. Les filles y sont admises; mais les femmes ne peuvent succéder à la terre salique, c'est à dire au bénéfice, parce que le bénéfice est soumis à des devoirs militaires.

(Voir dans Baluze.)

de Bretons, de Gaspons, de Normands, sont des hommes plus unis et par conséquent plus complets. De toutes les races de France, aucune assurément n'a l'héroïsme, la force et les qualités morales de tout genre qu'possèdent les Bretons; et cependant la langue des Bretons est forcé chaque jour de reculer, de perdre du terrain. C'est leur ténacité aux usages de leurs pères qui fait leur infériorité intellectuelle. Ainsi toute race qui repousse les autres et refuse la civilisation perd son droit à l'indépendance; il est juste qu'elle soit ramenée de force dans la grande famille de l'humanité dont elle prétend se séparer. La sentence est dure; mais c'est l'histoire qui la prononce.

Cependant il ne faudrait pas attribuer à cette seule cause la conquête de la Gaule par les Francs et leur victoire sur les Bourguignons et les Goths. Il faut attribuer au clergé la plus grande part de leurs succès. Ce fut le clergé qui appela les Francs dans la Gaule, pour les opposer aux Goths. ceux-ci étaient, il est vrai, déjà un peu civilisés, tandis que les Francs étaient encor barbares. Mais les Goths avaient, comme les Bourguignons, embrassé l'arianisme. les Francs, au contraire, n'étaient point convertis au christianisme, et le clergé en leur offrant la conquête de la Gaule pensait facilement les amener à la religion catholique. L'église fit donc la fortune des Francs et triompha avec eux. La victoire des Francs fut encor celle de la civilisation; car la philosophie de l'arianisme était impuissante sur les barbares; ce qu'il fallait pour l'éducation de ce monde jeune et grossier, c'était la foi, la poésie, la puissante organisation de l'église romaine.

Telles furent les causes de l'établissement des Francs dans la Gaule: voyons en maintenant les résultats. Ce point a été soumis à la discussion dans le siècle dernier. Le comte de Boulainvilliers prétendit que la conquête avait été suivie de l'asservissement de tous les vaincus. Il tirait de là la légitimité des privilèges de la noblesse qui, suivant lui, descendait des vainqueurs. À ce point de vue aristocratique s'opposa l'abbé Dubos qui voulut prouver que la conquête de Clovis n'avait été qu'une transaction à l'amiable avec les Romains. Il réunit un parti de tenter à l'appui de son opinion, qu'il consigna dans deux énormes in 4°, fort savants mais fort ennuyeux et fort monarchiques vinrent échouer contre la petite épigramme spirituelle de Montesquieu qui l'écrasa sans peine. La vérité dans cette question se trouve entre ces deux opinions exclusives.

D'abord il s'en faut de beaucoup que la noblesse d'Europe remonte au temps de Clovis. La pairie anglaise, la plus vieille noblesse de l'Europe, ne remonte pas plus haut que le 10ème siècle : on l'a prouvé. Les grands noms de Northumberland et autres viennent des donations que les rois d'Angleterre firent à leurs favoris. Les anciennes familles s'éteignent étrangères de bonne heure parce que, pendant à être portées, elles contractent toute la propriété entre les mains de l'aîné et que les cadets ne se marient pas. Quand à l'origine du servage, il ne faut pas la rapporter à la conquête, mais aux temps féodaux. Il ne sera pas inutile de résumer en quelques mots les changemens qu'introduisit l'invasion dans l'état des populations.

L'esclavage antique fut considérablement adouci, comme on s'en est avisé il subsiste sous l'empire. Barbarie, par la force militaire qui était toujours présente pour réprimer les tentatives de révolte, on tuait à la chasse le malheureux qui la fuyait. Mais quand l'organisation impériale fut détruite, ou plutôt quand l'empire n'eut plus de troupes romaines et que les militaires barbares qu'il soudoyait se démembrèrent, les propriétaires romains ne trouvèrent plus dans les armées qui occupèrent alors le territoire des auxiliaires contre leurs esclaves. Les Visigoths et les Bourguignons furent bien, il est vrai, quelquefois tout prêts à renouveler l'esclavage fugitif; mais les Francs ne l'en occupèrent pas, c'était l'affaire des propriétaires romains. Ceux-ci avaient, pour conserver leurs esclaves, n'avaient d'autre moyen que de les vendre traités. De cette manière l'esclavage, sans cesser tout à coup, se relâcha et se dénoua peu à peu. L'invasion eut encore un autre résultat, ce fut de détruire la mauvaise organisation de l'empire. Elle soulagea les propriétaires d'abord, les impôts que l'on leur demandait pour nourrir les barbares. La fiscalité resta, mais elle fut remplacée par d'autres maux, le désordre, le pillage, la violence des nouveaux maîtres, enfin le manque de sécurité.

En Gaule, les Francs la occupèrent en armée permanente sur le pays pendant les quatre premières générations. Ils résidèrent bien dans les villes; mais ils y étaient comme en garnison, toujours les armes à la main. Les fils de Clovis se partagèrent non comme autant de gouverneurs, et, comme la plupart des Francs étaient demeurés dans le nord de la Gaule, il arriva toujours avoir quelques uns des compagnons du nord. Voilà pourquoi ils se partagèrent le pays en longues bandes du nord au midi, en sorte que chacun d'eux eut un peu d'Aquitaine et un peu des provinces septentrionales. Un autre partage aurait mis toutes les forces

Invasion des Slaves.

Les Gépides viennent chassés de l'Altaï par les Turcs. Ils prennent le nom d'Avares.

Ils viennent ensuite vers les Bulgares ils sont se font battre par Sigebert, roi des Francs austrasiens.

Ils attaquent Constantinople plusieurs fois. — En 630 ils sont vaincus par les Francs de la Bohême sont battus par le franc Samon. Ils restent en Hongrie.

Les Bulgares leur succèdent. Ils viennent du Volga. Leur langue était Slavonne. Cependant il est certain qu'il y a beaucoup des Slaves. Ils s'établissent dans les Deux-Moesies. Qui ont aussi changé leur nom.

Gépides, Avares, Bulgares.

à travers eux s'infiltre l'invasion Slave

Les Slaves occupaient le pays des Sarmates:

Vendes ou Vénédes. Ouest.
Slavines — centre
Antes. — est et sud.

Tacite parle des Vendes; Ptolémée les place sur les côtes de la Baltique; ils descendent et fondèrent Prague; ils connaissaient le nom de Chiquer, obotrites etc.. Ils étaient très féroces; ils combattirent avec les Avares.

Les Croates s'établirent en Dalmatie. Ils étaient aussi des Vendes.

Les Antes subjuguèrent la Dacie; ils se confondirent plus tard avec les Bulgares.

militaires entre les mains d'un seul, et laissé les autres désarmés. On a donné de cette autre explication assez plaisante. On a dit que dans un temps où les tributs se payaient en nature, chacun des fils de Clovis avait voulu avoir sur sa table les produits des divers pays de la Gaule. Ce furent vraiment des gourmets bien raffinés que ces barbares.

Cependant il ne faudrait pas croire que cette armée de Tolbiac se laissât partager à volonté par les fils de Clovis. La plus grande partie demeurait dans les provinces rhénanes. Du Rhin, et bientôt entraînés par la mobilité de leur caractère, ils se précipitèrent en foule sur l'Italie conduits par Theudebert, petit-fils de Clovis. Ils y avaient été appelés par les Grecs; mais ils ne s'y vinrent que pour piller et ravager. L'invasion des Huns n'avait pas été plus terrible. Mais ils furent vus que tous enlevés par les maladies. L'expédition de Lentharid qui eut lieu vers le même temps eut aussi le même sort. Ces guerres désastreuses ainsi que la fleur de la civilisation sur ceux des Francs qui étaient restés en Gaule, affaiblirent tous à coup cette nation. Après la mort de Theudebert, elle semble épuisée et sanguinsante. Sous le règne de Clotaire 1er, pendant les dissensions de ses fils, et les guerres des deux reines, Brunehaut et Frédégonde, les armées franques sont peu nombreuses d'influence romaine les gagne et les affaiblit de plus en plus. Pendant cette époque, on voit le gouvernement tomber tout entier entre les mains des Romains. Mais ce ne sont pas les peuples qui gouvernent, comme on pourrait le croire: ce sont les rois. La race mérovingienne a été bien moins soumise à l'influence du clergé que celle des Carlovingiens. De Clovis à Dagobert, les seuls qui parurent à la tête des affaires sont tous Romains. C'est à eux que les rois se confient tout entiers, ils les choisissent de préférence les ministres, de tous les emplois qui demandent quelque habileté. Les Romains en effet étaient par leur souplesse bien plus propres à servir l'ambition des princes que les barbares plus simples qui ne savaient d'autre métier que la guerre. Aussi, par leurs conseils, la fiscalité reparut-elle bientôt, et c'est la tentative de rétablir les impôts, bien plus que tous leurs crimes, qui a rendu si odieux les noms de Frédégonde et de Brunehaut. Cette transition avait été trop brusque pour ne pas rencontrer de résistance. D'ailleurs l'intérêt des grands de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie était contraire au rétablissement du système impérial. Aussi essayèrent-

28 r.

ils. De ce Dounet Der rois, aussi mauvais ils le furent Protaïus, favori de Brunehaut; aussi lui rendirent-ils cette reine à Clotaire 2, en exigeant de lui Des concessions De plus en plus grandes. Le changement Des Cette Cadet en Romain n'alla Donc pas jusqu'à ruiner le gouvernement impérial. Du reste la Frétamorphose était complette lorsque Clotaire 2 réunit sous son seul monarchie tous l'empire Des Francs. (613.)

Sous les fils De Clovis, les Francs qui avaient pour eux le clergé et le peuple des Gaules, étendirent leurs conquêtes Dans le midi, soumirent les Bourguignons et entraînèrent l'royaume Des Wisigoths. Clotaire 1er réunit un moment les divers empires soumis aux Francs (558-561.) mais ses fils se les partagèrent De nouveau après sa mort. La guerre éclata entre Chilpéric époux De Frédégonde, et Sigebert époux De Brunehaut, chef à dire d'Etat De Neustrie et d'Austrasie. L'Austrasie qui prenait Dans ses armées Dans la Germanie aurait facilement écrasé ses adversaires, sans les crimes De Frédégonde et la lutte que les Francs Austrasiens eurent à soutenir, Du côté De l'Orient, contre les barbares demeurés en Germanie et qui s'efforçaient de pénétrer Dans la Gaule. Frédégonde laissa en mourant son fils Clotaire 2 et le royaume De Neustrie au bon Gontran, roi De Bourgogne. Enfin quand Gontran mourut, la Neustrie fut sauvée par les dissensions de Chilperic 2 et De Childebert 2, petits fils De Brunehaut et par le mécontentement des Leudes De Bourgogne et D'Austrasie contre cette reine. Les deux partis étaient en présence et les Neustriens allaient probablement succomber sous les forces supérieures De leurs ennemis, quand le maire De Bourgogne offrit à Clotaire 2 De lui livrer Brunehaut à la condition que les privilèges des Leudes Austrasiens et Bourguignons seraient confirmés et que la mairie deviendrait héréditaire Dans sa famille. Ceci ainsi que Clotaire régna seul sur les Francs (613-622.) Son fils Dagobert (622-638.) fut le dernier des Francs. Le souvenir De cette époque est resté gravé Dans la mémoire des peuples, et la Débonnaireté De Dagobert est devenue proverbiale. Sous son règne, les barbares déposent entièrement leur férocité pour se laisser aller à la mollesse. L'exercice du caractère ecclésiastique. L'église a achevé De vaincre, De surmonter l'invasion. En même temps elle a pénétré partout; elle a établi Des Chorévêques et, sous ses auspices, s'est formé un nouvel état De choses où la campagne entre Dans son compte et n'est plus Desclave De la cité. Des Donations innombrables lui sont faites

29 v

30.

par les grands et par les princes. Ici est représenté dans une fable qu'on retrouve chez plusieurs peuples du nord et, en France, sous les noms de Clovis et de Dagobert. Le roi donne à un saint tout le pays qu'il pourra parcourir pendant que lui-même fera sa sieste. Au bout de quelques instans, les serviteurs du roi viennent lui dire: Sire, réveillez-vous; le saint a fait le tour de votre royaume.

Mais en Germanie, l'église s'immatérialisait. Le spiritualisme se réfugia dans les monastères. L'église celtique d'Irlande qui avait conservé la pureté primitive essaya de réformer celle des Gaules. St Colomban fonda un grand nombre de monastères. (563-610.) Mais cette tentative fut impuissante par défaut d'unité; ce fut une sorte d'apparition contre Rome, et Rome en triompha.

Tel était, sous Dagobert, l'état de l'église et celui du royaume. Pour comprendre les événements qui doivent suivre, il ne faut pas oublier la mairie du palais. M. De Sismondi a cru que le maire du palais était primitivement un magistrat populaire, le juge des mineurs, Mord-Dom; il a pensé que ce mot germanique s'était facilement confondu avec celui de Major-Domus. Mais rappelons-nous que chez les Germains la domesticité ennoblit; le premier dans le palais-royal a dû être aussi le premier parmi les leudes. Or, à une époque où les hommes libres avaient intérêt à se rattacher sous la protection royale, in truste regia, à devenir antrustions et leudes, le juge et le chef des leudes dut peu à peu se trouver le juge et le chef du peuple. Ainsi s'explique l'accroissement de puissance du Major-domus, du maire du palais, d'abord simple officier royal, et bientôt après magistrat politique.

23 novembre 1833.

30v

31.
R

V^ème Leçon.

L'Islamisme. – 622 – 756

Nous avons suivi l'invasion germanique dans sa marche et ses progrès, jusqu'à l'époque de la puissance des maires du palais chez les Francs. Nous allons suivre maintenant la marche de l'invasion méridionale jusqu'au moment où elle se rencontre avec la première dans les champs de Poitiers et recule devant les barbares du nord.

Le Mahométisme a son berceau dans l'Arabie. Cette presqu'île, défendue par ses sables et ses montagnes, entièrement isolée, nulle commerçante, fut de tout temps inconnue par une multitude de causes et ouverte à l'influence des peuples étrangers: nulle religion n'a, plus que le Mahométisme, subi d'influence des lieux et l'influence géographique. Sabéens, Juifs, Mages, Chrétiens, tous avaient trouvé un asyle en Arabie et le libre exercice de leur culte: delà un échange continuel d'idées qui devait plus tard porter ses fruits.

Avant Mahomet, l'Arabie avait toujours apparu comme un pays ennemi d'où devait sortir l'horrible garde des barbares. Les Hycsos de l'Egypte étaient des pasteurs arabes: au temps d'Auguste, les Romains les attaquent et les repoussent dans leurs presqu'îles. Deux siècles plus tard, vers 130 de notre ère, ils apparaissent avec éclat dans la Syrie, à Palmyre. Cette ville dont on attribue la fondation à Salomon, riche, opulente, abandonnée en quelque sorte au milieu des déserts, lieu de station pour les nombreuses caravanes qui se rendaient dans l'Orient, attira enfin l'attention des Scheiks arabes dont les tribus nomades erraient aux environs: ils s'en emparèrent, et quelques années après, ils avaient envahi et conquis la Syrie et l'Egypte. Ils devinrent redoutables aux Romains: mais l'influence de la civilisation grecque les perdit: leur reine Zénobie, femme guerrière et ambitieuse, s'était entourée de Grecs; l'Empereur barbare s'arrêta: Zénobie vaincue et prisonnière d'Aurélien alla mourir à Rome, et les Arabes rentrèrent dans l'oubli pour quatre siècles encore.

V

Il manquait à Orient un mobile religieux.

Mahomet le donne.

Etat de l'Arabie au VIe siècle. — Le sommet de la Mecque. Là s'était élevé la tente construite par les anges pour Adam et Eve. Plus tard Seth et Abraham y avaient construit leurs tentes. C'est là que l'ange Gabriel fit boire Agar pour Ismaël; c'est le puits de Zemzem. C'est Ismaël qui éleva en effet le temple de Kébé, sans images, mais avec une pierre noire au milieu, laquelle renferme les dernières paroles de Dieu après la création. C'est le tabernacle de Moïse.

Abraham appelle tous les peuples à l'adoration du Dieu.

Abraham est donc le véritable fondateur de l'Islamisme.

Ismaël eut douze fils; de l'aîné descendirent les Koreischites gardiens du temple

mais la religion s'altéra, et à l'époque de Mahomet l'idolatrie régnait dans toute l'Arabie; le christianisme y était aussi introduit, mais le christianisme est vaincu dans la guerre des éléphants. L'idolâtrie l'emporte — 615.

Mahomet — sa naissance — son père — tribu des Koreischites. — son fils Abdallah avait failli être sacrifié par son père.

Prodiges à la naissance de Mahomet. — tremblements de terre — lumière brillante — le feu sacré des Perses s'éteint.

L'ange Gabriel ouvre la poitrine de Mahomet

Arabie – sa Bibliothèque – excepté dans le Yémen. –

4 millions d'habitants – nomades. – cependant des pâturages nombreux.

race sémitique.

caractère des Arabes. – Contre les qualités et tous les vices des peuples nomades.

généreux, braves, hospitaliers; mais fourbes, colériques, avides et voleurs.

Les Arabes n'ont pas d'histoire; ils ne changent pas; ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps d'Abraham.

à quatre époques cependant ils entrent dans l'histoire:

1° Hyksos.
2° Odénat
3° Mahomet
4° Wahabites.

Conquêtes des Arabes en Egypte et en Angleterre.

Deux tribus seules contiennent à elles seules le caractère actuel des Arabes: le commerce et la religion. – ce sont les Phéniciens et les Juifs.

Au Second siècle, Odénat, chef arabe, s'empare de Palmyre, bat Sapor, prend le titre d'empereur; mais il est assassiné par sa femme Zénobie.

mes enfants, prend son char et le précipite.

La légende parait de beaucoup; il vaut le récit des chefs arabes.

Il se lisait au commencement de la 2e série.

— Lavenue Cadijah.

Le voyage n'a pas grande importance; l'Arabie était peuplée de Juifs; Mahomet pouvait connaître leurs doctrines.

Mahomet a 25 ans épouse Cadijah — passe 15 années dans la solitude.

Là il acquiert de profondes convictions; car Mahomet était croyant.

Il prêche dans sa famille, convertit ses cousins Zeid et Cadijah, son cousin Ali, Aban Bekre.

Pendant 3 ans, il marche lentement; il a peu de disciples, mais il les fanatise.

Grand festin; il parle de sa mission; qui veut être mon vizir? — répond Ali. Les premiers mots de l'Islamisme.

Décrets des Koreischites contre les croyants.

Fuite de Mahomet chez son oncle. Il prêche secrètement et avec peine. Il se fait de nombreux partisans à Yatreb, peuplé de Juifs; il y avait une rivalité profonde entre Yatreb et la Mecque. Mahomet était favorisé d'ailleurs par l'attente d'un prophète.

Mahomet fut obligé de s'enfuir à Yatreb (Médinah al Nabi) les Koreischites étaient disposés à l'assassiner.

Dans la suite, Mahomet se réfugie dans une caverne; Dieu défend son prophète par une toile d'araignée, sur laquelle une colombe dépose ses œufs.

Hégire (16 Juillet 622.)

Mahomet est assis 46 ans. — Il prend les armes.

Les Koreischites vaincus à Bedr (14 mars 624.)

Mahomet soumet par la force les Juifs du voisinage. Le poète Kaab excite les Koreischites à combattre Mahomet.

Bataille de Ohud — Défaite de Mahomet. Khaled est le principal auteur de la défaite de Mahomet.

Mahomet n'est pas dévoré (de Barante dit-il, est à l'abri des épées.)

Les Koreischites unis aux Juifs combattent devant Médine; bataille du fossé ou des Nations. L'armée des confédérés est mise en fuite.

Ils sont détruits successivement; les Juifs sont vaincus d'abord et cruellement traités.

Siège de la Mecque

BIBLIOTHÈQUE · ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

L'Arabie laissa grandir devant elle le Christianisme, elle le laissa se développer, se compléter, s'épanouir, fleurir en tous sens : de simple, il devint complexe, alors les Arabes le regardèrent comme un mélange adultère et profane, comme une idolâtrie nouvelle : ils le comparèrent au Judaïsme, saint à leurs yeux par sa pureté même et par sa simplicité, et le résultat de la comparaison fut une aversion profonde pour le Christianisme, un penchant bien prononcé pour la religion de Moïse. Les Juifs étaient répandus en grand nombre dans l'Arabie : ils y exerçaient une immense influence, et il paraît même que la première pensée de Mahomet fut, non pas d'inventer une religion, mais de s'annoncer aux Juifs comme leur prophète. Il connaissait mal alors cette nation étrange, elle attend un prophète, il est vrai, mais elle est condamnée à l'attendre dans l'ombre, à ne pouvoir jamais l'accepter, le reconnaître. Ce prophète, elle le rêve doué d'une puissance purement matérielle ; mais en même temps la haine de l'idolâtrie, son esprit rationaliste, la détachent de la terre ; il lui faudrait un inconnu, esprit et matière tout à la fois, réunion de deux principes contraires : elle ne peut le rencontrer, mais elle attend, elle espère toujours dans sa sublime inconséquence.

Mahomet ou Mohammed naquit à la Mecque en 570 ap. J. Ch. Il était de la famille la plus noble de l'Arabie, appartenant à la tribu des Koreischites : mais, captivé dès son enfance il n'eut pour tout partage que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Il se fit commerçant, puis pauvre il voyagea dans l'Arabie, mais étranger à la langue des peuples qu'il visitait dans ses courses, il resta aussi étranger à leurs mœurs, à leurs idées : s'il eût su le grec, il se serait peut-être fait grec et n'eût pas été Mahomet : mais il demeura Arabe, et fonda une religion et un empire. Après quelques voyages, il devint facteur d'une riche veuve syrienne, nommée Cadidjah, obtint sa confiance et l'épousa. Il conserva toujours pour elle un tendre respect. Bien longtemps après l'avoir perdue, il la pleurait encore, et comme on lui demandait pourquoi il regrettait tellement une femme si vieille et laide : « Elle a vu en moi, quand per-

Depuis Jésus, Vaab a soulevé les Arabes en les appelant à une réforme dans le Koran. Il voulut le ramener à sa rigidité, à cette formule: Dieu est Dieu.

L'Arabie entière se souleva. Les Wahabites s'établirent en Syrie. Bonaparte avait envoyé M. Lascaris pour réunir tous les Arabes et lui préparer un passage par terre vers l'Inde.

Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha les ont anéantis.

On avait craint un instant une nouvelle invasion d'Arabes fanatisés de nouveau.

38A

comme n'y croyait, répondit-il. La vie de Mahomet offre plusieurs traits de cette sensibilité profonde et naïve dont la vie de Luther nous présente aussi de nombreux exemples. Mahomet allait souvent pleurer sur le tombeau de sa mère, craignant, disait-il, qu'elle ne fût damnée pour avoir vécu avant lui.

Les Arabes adoraient le soleil, la lune, les étoiles, admettaient des puissances spirituelles, croyaient à la métempsycose et à la résurrection. Le temple de la Caaba, à la Mecque, était la réunion de tous les dieux de l'Arabie. On y voyait plus de trois cents statues, représentant diverses animaux, et le sang humain coulait plusieurs fois sur leurs autels. Mahomet, d'abord très fervent dans la religion de son pays, était arrivé enfin par la méditation à des idées nouvelles : il considérait l'humanité comme ayant reçu depuis Adam, Noé, Moïse, Jésus-Christ, plusieurs révélations dont chacune avait eu elle quelque chose de bon et de vrai et qui tendaient à se compléter, et à renfermer toute la vérité avec le temps : ainsi après Adam, Noé, Moïse, Jésus-Christ, il venait lui Mahomet ajouter ce que les précédents avaient oublié ou méconnu ; et, comme toute religion nouvelle a besoin de foi, et d'une foi absolue dans sa vérité, il finissait de croire à lui-même, et se proclamait le plus grand et le dernier des prophètes. Dans ce dernier point de vue, l'idée de Mahomet était celle qui a développé le moins dans son petit livre de l'Éducation du genre humain ; il faut lui savoir gré d'avoir le premier jeté dans le monde cette grande idée du progrès de l'humanité, qui devait sommeiller pendant 12 siècles, jusqu'au jour où un jeune étudiant devait en faire retentir les voûtes de la Sorbonne. Mahomet aurait bien voulu s'arranger avec les Juifs, et les ménager, et il se tourna contre eux. Le christianisme, nous l'avons vu, ne pouvait convenir à l'esprit sec et austère des Arabes ; Mahomet fondit ensemble le christianisme et le judaïsme : il en fit une religion nouvelle.

Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ; l'homme est en communication directe avec la divinité, point de hiérarchie, point de prêtres ; tous sont égaux devant Dieu ; on communique avec Dieu par la

prière: Le croyant doit prier cinq fois par jour, le visage tourné vers l'Arabie; chose même que, sur l'ange Gabriel enjoignit qu'on priât 50 fois. La prière est l'ablution de l'âme, symbolisée par l'ablution du corps; celle-ci doit être fréquente; l'eau manquant, on se purifie avec du sable. L'aumône est commandée: le juste doit donner aux pauvres le dixième de son bien, le pécheur le cinquième. La providence est tout: elle est seule vis à vis de l'homme; il faut que celle-ci lui suffise. La famille, la parenté, la tribu sont détruites; la femme est cachée au harem. Une puissante et invincible fatalité pèse sur le monde: qu'il agisse ou n'agisse pas, l'homme ne peut être frappé que de la main de Dieu: voilà en deux mots l'Islamisme.

Ce dogme terrible de la fatalité qui fait le fonds et le couronnement de la religion de Mahomet, peut entraîner des conséquences bien diverses. Dans les pays de repos, d'Inde par exemple, il entraîne avec soi l'inaction la plus complette, le fatalisme le plus absolu. À quoi bon agir, puisque les événemens resteront modifiés en vain par l'exercice de notre volonté? Dans les pays d'action, au contraire, ce dogme peut entraîner une activité continuelle, ardente, fanatique. Pourquoi craindre la mort, puisqu'elle ne peut nous atteindre qu'au lieu et à l'heure que Dieu a fixés? L'Arabie était un pays d'action. L'Islamisme qui pouvait rester abstrait, pur et terrible dans le désert arabique, s'élança avec les cavaliers du prophète en Asie, en Afrique, en Europe. En Asie et en Afrique, pas un coin de terre digne de la conquête qui n'ait été conquis par eux; cela devait être: aux meilleurs l'empire du monde, a dit Vico. Or les Arabes étaient bien supérieurs aux populations conquises; ils ne le cédaient qu'aux Chrétiens, et plus tard aussi ils remportèrent devant eux. Mais avec leur religion sèche et austère, il n'y a pas d'art, pas de littérature, pas de législation possible: Mahomet a tout dit, tout prévu dans le Coran; on peut le suivre, mais non ajouter. Aussi est-ce quelque chose de bien ridicule que les efforts puérils des effendis pour tirer des paroles du Coran des déductions logiques pour les affaires de la vie privée, les plus communes et les plus simples! L'Islamisme n'est fécond

que du côté persan, c'est à dire du côté qui lui est ou quelque sorte infidelle. les arabes n'ont rien produit de plus que les mille et une nuits ; les Persans, esprit mystique et plus riches que les Arabes, ont tiré du Mahométisme une littérature complette et, pour ainsi dire, chrétienne: mais ce sont des hérétiques.

À quarante ans, Mahomet donna chez lui un banquet où il avait réuni tous ses parens, et il leur annonça qu'il était le prophète de Dieu, « qui est celui, dit-il, qui veut m'aider à porter mon fardeau ? qui veut être mon compagnon, mon vizir ? » Ali se mit à rire de lui et à s'écrier. « Mais, dit Mahomet, quand vous viendriez à moi de soleil dans une main et la lune dans l'autre, je ne reculerais pas. » Ali, plein d'enthousiasme répéta « Je serai ton vizir, et si quelqu'un doute de toi, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, et lui ouvrirai le ventre. » Cette fut la première parole de Mahométisme : le christianisme avait dit : « gloire à Dieu dans le ciel, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté. » — La femme de Mahomet, Ali son cousin, Abou-Bekre son beau père, Othman son secrétaire, Zeid son esclave adoptèrent les premiers sa doctrine. Malgré les dérisions, les outrages, Mahomet enseignait et prêchait tous les jours à la Caaba. menacé de mort par les ennemis de Koreischites dont Abou-Sophian, grand prêtre de sa tribu, était le chef, Mahomet s'enfuit à Yatreb qu'il nomma dès lors la cité du Prophète (Medinat-al-Nabi.) C'est de cette année de la fuite ou hégyre que date l'ère des Musulmans (622.) Il fut reçu avec enthousiasme dans cette nouvelle patrie, y fit de nombreux prosélytes et attaqua bientôt les ennemis à main armée. Après deux ans de lutte il rentra dans la Mecque, pardonna à ses ennemis, purifia la Caaba, contint le pillage de ses soldats avides de pillage et vit tomber à ses pieds Abou-Sophian lui-même et ses plus ardents adversaires. Mahomet avait une grande puissance de séduction : une figure remarquable, une voix sonore et harmonieuse, une admirable faculté oratoire. Il n'a pas écrit le Koran ; mais chaque fois qu'il parlait, on recueillait ses paroles comme une parole de Dieu ; on les écrivait sur des feuilles de palmier, sur des os, et c'est ainsi que se forma le livre des croyans. Quand Mahomet prêchait, appuyé sur le tronc d'un palmier, le respect allait jusqu'à

35 r

d'adoration: on se disputait un cheveu qui tombait de sa tête, l'eau qui lavait ses mains, les femmes s'échappées de ses vêtements. Chose singulière! Mahomet n'avait pas étonné les Arabes par un genre de vie particulier: comme eux il avait plusieurs femmes, comme eux il possédait l'esprit guerrier. Remarquons que tous les fondateurs de religion ont pris des moyens contraires, et se sont séparés de leur temps. Mahomet seul sert confondu avec les usages du pays: c'est une différence capitale.

Retenu chef spirituel (630) le prophète persécuta ouvertement les Juifs et les expulsa de l'Arabie: quant aux Chrétiens et aux Persans, ils étaient dans la nature des Arabes selon le dogme sévère de l'unité qui leur donnait un avantage apparent sur leurs ennemis. — Mahomet osa proposer à plusieurs princes étrangers d'embrasser sa religion: il envoya des ambassadeurs au prince des Coptes et à beaucoup d'autres qui répandirent par des présents, à Chosroès, roi de Perse, qui déchira sa lettre: « C'est ainsi, dit Mahomet, que Dieu déchirera le royaume de Chosroès. »

Le meurtre d'un ambassadeur fournit aux Arabes l'occasion d'envahir la Palestine. À la bataille de Mutaïa Zeid fut tué à la tête de ses soldats; Caled prit sa place; neuf glaives se brisèrent dans ses mains et le valeureux donna la victoire aux Musulmans.

Cependant Mahomet unit par les conquêtes des Arabes: maître de l'Arabie, redoutable à ses voisins, il mourut à 63 ans, empoisonné, dit-on, par une femme Juive. Sa mort fut celle d'un héros et d'un prophète: « Que celui à qui j'ai fait tort, dit-il à la foule qui l'entourait, se lève et je lui rendrai justice. » Un homme se leva et réclama deux onces d'argent: « Elles lui seront données. » Mahomet ne put faire connaître sa dernière volonté: le respect de ses disciples pour le Coran et sa première parole était tellement aveugle qu'il refusait d'écrire ce qu'il voulait y ajouter, dans la crainte qu'il ne fût en contradiction avec lui-même. (632.)

L'armée ne voulut point croire à la mort du prophète. Omar menaça d'abattre la tête de quiconque oserait dire que Mahomet n'était plus. Abu-Bekre, dirigé par le mourant pour son successeur, apaise la tumulte et se fit reconnaître pour khalife ou vicaire, par les soldats. Le premier acte des musulmans est de refaire la famille du prophète: Ali, son gendre, l'époux de Fatima, est

36r

obligé de se soumettre à trois Khalifes. Ali, Mo-
awiah, beau frère de Mahomet, Omar, un de ses anciens
ennemis, Othman son secrétaire. Les Arabes craignirent
de sacrifier la religion à la dynastie.

A la mort du prophète fut le signal de conquê-
ter. Abou-Bekre commença la guerre sainte. Les
attaquent la Syrie et la Perse: la Syrie et Damas
sont Khaled (638); Irak envahit la Perse, bat les armées
persanes, s'empare de Ctésiphon, et fonde Bassora
au confluent de l'Euphrate et du Tigre. En 642, 150
mille Persans font un dernier effort pour reconquérir
leur liberté: ils périssent presque tous à Nehavend,
dans la Victoire des Victoires. Amrou, lieutenant
d'Omar, envahit l'Egypte après avoir quelque temps
guerroyé. Alexandrie, seule, résiste pendant 14 mois
et lui enlève 25000 de ses guerriers; enfin
vaincu d'avance et tous les forts de cette contrée
soumis à l'Egypte sont imités. (660.) Othman, succes-
seur d'Omar, fait pénétrer les armes et la religion
des Arabes jusque dans la Transoxiane.

Une guerre civile arrête pour quelque temps les
rapides progrès de l'Islamisme. Ali et Moawiah fils
d'Abou-Sophian se disputent le Khalifat (652-660).
Trois Arabes jurent de délivrer leur patrie de ces deux
chefs qui la déchirent, Ali, Moawiah et son lieute-
nant Amrou. Un seul réussit, et assassine le gendre
de Mahomet. Moawiah est reconnu Khalife par
tous les Musulmans et commence en 660, la dy-
nastie des Ommiades qui durera 90 ans et donne 14 Kha-
life. Cependant les enfants d'Ali survivaient et de-
vaient briguer un jour.

Moawiah ne fut pas aussi heureux dans cette en-
treprise militaire (contre l'empire grec) que dans la
guerre civile. Ses flottes, après avoir menacé six fois
Constantinople, furent détruites par le feu grégeois
à la mort (680.) La guerre civile éclata de nouveau et
dura 10 ans. Les Ommiades triomphèrent et les Ara-
bes reprirent leurs invasions. Ils tombèrent d'abord
sur l'Afrique. Les tribus du désert opposèrent leur
une vigoureuse résistance. Tous les efforts des em-
pereurs pour conserver Carthage furent inutiles:
cette ville tomba au pouvoir des Arabes qui se répan-
dirent sur toute la côte septentrionale de l'Afri-
que: en 710, ils étaient arrivés vis à vis l'Espa-
gne: le Comte Julien les appela au delà du détroit
et la monarchie des Wisigoths, ouverte avec la
défaite à la bataille de Xérès (711.) En même temps
les armées du Khalife pénétraient dans les pro-
vinces les plus reculées de l'Asie, jusqu'aux

37v

frontière de la Chine, et à travers l'Inde jusqu'à la côte de Malabar. L'armée seule fut conduite en Asie mineure par le khalife Soliman assiégea inutilement Constantinople en 717.

En 732, les Sarrasins d'Espagne reparurent plus nombreux que jamais de la Gaule tentèrent sous la conduite de l'émir Abd-el-Rhaman une dernière et puissante invasion. Ils s'emparèrent de Narbonne, et delà leurs innombrables cavaleries s'élancèrent audacieusement vers le nord, jusqu'en Poitou, jusqu'en Bourgogne. La célérité prodigieuse de leur marche qui les fatiguait eux-mêmes semblait les multiplier, on croyait voir, selon leur usage, après avoir fait un désert du midi, ils ne s'arrêtaient pas n'y établir. Eudes, duc d'Aquitaine, défait à Bordeaux, se adressa aux Francs commandés alors par Charles Martel. une rencontre eut lieu près de Poitiers entre les cavaliers de l'Asie et les lourds bataillons des Francs; entre les hommes du midi et ceux du nord. Les premiers se retirèrent pendant la nuit. Il n'est pas probable qu'ils aient éprouvé une perte considérable. comment la fantasque Arabe eût-il pu joindre le cavalier arabe? Ce fut sans doute la crainte d'une guerre trop difficile et trop longue contre des populations belliqueuses, et l'aspect même du combat du nord uniforme et triste qui dégoûta les Arabes et les engagea à la retraite. Charl Martel les poursuivit dans le Languedoc, entra dans Nîmes, et embrasa les arènes qu'on avait changées en forteresse. On distingue encore sur les murs les traces de l'incendie. Il assiégea inutilement Narbonne dernier asyle des Arabes au delà des Pyrénées; mais il en furent chassés peu de temps après.

Le monde Européen n'avait plus à craindre les Musulmans du côté de l'Espagne. Depuis plusieurs années, l'empire des khalifes était agité par la révolte des peuples de l'asie. Détestaient la famille des Ommiades et leur opposaient Abou-l-abbas: la guerre civile commença entre les deux partis: entre les noirs et les blancs. Les Ommiades furent vaincus; Merwan 2. fut détrôné et périt en Egypte. 80 membres de cette famille furent massacrés dans un festin et Abou-l-abbas reconnu pour khalife commença la dynastie des Abassides. Son fils Al-Mansor fonda Bagdad, au moment même où un des fils de Merwan 2, Abdérame, échappé au massacre de sa famille fondait en Espagne, à son profit, le khalifat indépendant de Cordoue. (756.)

30 novembre 1835.

R. Macé

VI^ème Leçon.

Les Carlovingiens. — Leur caractère.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ARLES SUR RHÔNE

Nous avons conduit les barbares septentrionaux jusqu'au moment où les Mérovingiens sont devenus incapables de gouverner ; nous avons vu naître et s'accroître en face d'eux la puissance des maires du palais qui doit bientôt renverser la leur. Les barbares germains établis dans la Gaule se sont promptement romanisés ; ils n'ont que résisté à l'action énervante de la civilisation : ils se sont amollis à son souffle. Il faut que d'autres barbares appelés à leur tour, de l'Orient, de la Germanie, viennent les remplacer, et prennent en leurs mains la direction de ce nouveau monde que les Mérovingiens sont désormais incapables de diriger.

Au midi nous avons vu les rapides conquêtes des disciples de Mahomet. La Perse, l'Egypte, l'Afrique septentrionale, l'Espagne ont reconnu le joug de l'Islamisme. Mais les rapides escadrons des Arabes se sont arrêtés dans les champs de Poitiers devant l'infanterie pesante, devant les lourds bataillons des hommes du nord. Charl. Martel a fait triompher les Francs et a garanti la Gaule des invasions arabes. Bientôt les Arabes eux-mêmes ont travaillé à se détruire : les
732) Ommiades et les Abbassides se sont disputé le khalifat ; les premiers ont succombé en Orient, mais le dernier descendant de cette race a divisé pour jamais l'empire de l'Islamisme, en fondant à Cordoue, à la mort [illegible] le khalifat indépendant de Cordoue, de la race d'Abou-Abbas, Al-Mansor fondait sur les bords du Tigre, non loin des ruines de Ctésiphon, la ville de Bagdad qui doit être désormais le siège
756) du khalifat d'Orient.

Nous abandonnons maintenant l'Orient pour quelque temps, et nous nous attachons au nord ; c'est le nord qui a eu désormais la direction des affaires humaines, c'est là que s'est opérée la civilisation du monde.

La race des Carlovingiens, comme celle des Mérovingiens, commence par des rois guerriers, et finit comme elle par des princes faibles et incapables. Cependant il y a entre ces deux races des différences essentielles : la seconde est en progrès sur la première et voici comment : l'apôtre de l'Irlande, Saint Colomban, conseillait

au roi Chendebert de se faire clerc afin de ne pas quitter la vie éternelle avec le royaume temporel. Aucun Mérovingien, élevé à la royauté, n'est devenu clerc volontairement, répondirent le roi et les assistants. Voilà en effet ce que présente cette race; les rois mérovingiens restent sur le trône tant qu'ils y peuvent rester, aucun d'eux ne songe à consacrer sa vie à Dieu dans un monastère. Les Mérovingiens sont des barbares romains; les Carlovingiens, au contraire, sont des barbares évêques. C'est une différence essentielle. Le chef de la race carlovingienne, Arnulf, est évêque de Metz, son fils Clodulf lui succède dans cet évêché; le fondateur de l'église de Bruf, Carloman, de fait moine au mont-Cassin; ses autres frères sont archevêque de Rouen, abbé de St. Denis. Les cousins de Charlemagne, Adalhard, Wala, Bernard, sont moines. Drogon, frère de Louis le Débonnaire, est évêque de Metz; trois autres de ses frères sont moines ou clercs; le grand saint du Midi, saint Guillaume de Toulouse, est cousin et tuteur du fils aîné de Charlemagne. Les Carlovingiens entrent ainsi dans l'église volontairement; les Mérovingiens y entraient malgré eux.

Ce caractère religieux, cette tendance cléricale des Carlovingiens, se retrouvent dans leurs lois, dans leurs capitulaires.

Nous avons en huit livres le recueil des capitulaires portés par les Carlovingiens. Les cinq premiers livres ont été recueillis par l'évêque Saint Louis le Débonnaire; les trois autres par le moine Benoît pour Charles le Chauve. Le premier recueil se rapporte à l'an 829, le second aux années 845 - 848. Considérés dans ce recueil, les Capitulaires présentent un singulier caractère. Décrétales, lettres des papes, conciles moraux et religieux, règlements administratifs, lois civiles et pénales, tout cela s'y trouve mélangé sans ordre, sans liaison. Mais pour bien comprendre les ~~[illegible]~~ il faut voir ces capitulaires dans leur ordre chronologique; il faut consulter la table de ces trois années par années. On verra alors que les lois qui les ont portés n'étaient pas dirigés par une idée de législation, par un esprit organisateur. Ces lois ont été portées pour répondre aux divers besoins que faisaient naître les circonstances, pour satisfaire les intérêts du moment, sans nulle prévoyance de l'avenir: de là cette discordance, ce

40N

désordre qui nous étonnent. cependant le caractère dominant de ces lois, c'est l'esprit ecclésiastique. Les prêtres ont eu la part principale dans leur rédaction; la législation canonique y occupe une place énorme. On y reconnaît encore moins aux conseils moraux et religieux dont cette législation est semée. Elle donne aux capitulaires un caractère de moralité que n'avaient pas les lois antérieures des Mérovingiens. Quelquefois ces conseils ne sont autre chose que les commandemens mêmes de la religion chrétienne transformés en lois civiles: on y donne aux enfans d'honorer leur père et leur mère; d'autres fois ce sont des définitions des passions dont il faut se garder, et un tableau des maux que ces passions entraînent: l'avarice, dit un capitulaire de Charlemagne (802), consiste à désirer le bien d'autrui, et à ne faire part à personne de ses richesses, et suivant l'apôtre, cette passion est la source de tous les maux. Cette législation pédantesque peut faire sourire quelquefois; mais on doit cependant reconnaître que cet esprit religieux et chrétien a fait faire un pas immense à la législation barbare des Francs, lui a imprimé un caractère de sainteté et moralité que les lois saliques et ripuaires ne présentaient pas. Un capitulaire décida qu'à l'avenir les fils ne répondront plus des crimes de leur père, ni le père des crimes de ses fils. cette loi nous paraît toute simple, toute naturelle; mais elle fut au 9ème siècle un progrès immense; le principe opposé avait été écrit dans les lois des Bourguignons. La femme doit être honorée; le mariage est indissoluble; l'essence du mariage est le sacrement, dit un autre capitulaire. Ici les barbares sont en progrès sur le christianisme lui-même: au 4ème siècle, St Jérome avait déclaré que l'essence du mariage était la dot. L'usage des empereurs romains de donner aux comtes et aux ducs partant pour leurs provinces, des concubines, avait prévalu sous les Mérovingiens: un capitulaire supprime cet usage immoral: dans les Carlovingiens le christianisme est prié au sérieux. Un autre capitulaire ordonne aux comtes de prendre soin

Des orphelins, et des enfans des héritiers qui se trouveront dans les provinces qu'ils administrent. Ce caractère nouveau imprimé à la législation par le christianisme date entièrement des Carlovingiens. Cependant Marculf nous a conservé des formules qui remontent aux Mérovingiens, et dans lesquels on commence à sentir la sainteté des principes chrétiens sur les anciennes usages, sur les vieilles lois des barbares. Par la première de ces formules, ~~un père~~ deux époux se cèdent mutuellement leurs biens; la femme commence à compter pour quelque chose; déjà encore les Carlovingiens ajoutent à ce qui existait avant eux. Un capitulaire accorde à la veuve le tiers des biens acquis pendant le mariage. Ce n'est pas encore dans toute la législation de la communauté telle que notre code l'établit, ce n'est pas encore l'égalité parfaite, entière, comme elle l'est du mari et de la femme, mais c'est un progrès fait pour y parvenir; c'est le premier signal de l'affranchissement de la femme, telle qu'elle était dans la famille romaine. Il faut avouer au reste que la législation des Francs naissante contenait quelque chose de semblable: après la mort du bon roi Dagobert, nous voyons la reine Nanthild se succéder à un quart de ses biens. La seconde formule de Marculf dont nous voulons parler est encore bien plus remarquable que la précédente. C'est la consignation formelle d'une des dispositions les plus ~~caractéristiques~~ des lois saliques. Un père accorde par cette formule à sa fille le droit de succéder à ses biens et de partager avec ses frères l'héritage paternel. « C'est parmi nous, dit-il, une coutume antique, mais impie, que nos filles n'entrent point en partage avec leurs frères dans le bien paternel. Pour moi, considérant que cela est impie, et que je vous dois à tous un égal amour, puisque vous m'avez tous été donnés également par Dieu, à ces causes, ma fille très chérie, je te constitue légitime héritière dans tous mes biens, à l'encontre de tes frères, et même dans le bien paternel, dans l'alod paternel, in allodio paterno. » C'est un démenti formel donné aux lois saliques; les capitulaires confirmèrent encore ce progrès. Malgré tous les défauts qu'on peut reprocher aux capitulaires, leur étude est d'un

42 v.

importante pour bien connaître l'époque qui nous occupe. Ce qui caractérise principalement un peuple est ce qu'il a de civil. Le code Napoléon résume en lui-même toutes les conquêtes de la révolution. Les capitulaires sont dans le même cas: ils résument et complètent toutes les législations antérieures. Il est probable en effet que l'on a compris sous le nom général de capitulaires de Charlemagne toutes les lois des anciens rois francs, celles du moins que l'esprit des nouveaux barbares permettait de conserver. Il serait étrange que des lois telles que Dagobert, Clotaire II, Pépin n'eussent pas laissé de capitulaires. Si les lois antérieures à Justinien avaient disparu, le compilateur eût passé pour législateur. Il y a tout lieu de croire que c'est le cas dans lequel s'est trouvé Charlemagne. Un ancien précepte d'Eginhard vient à l'appui de cette opinion: « Lorsque Charlemagne, dit son « secrétaire, eut pris le nom d'empereur, il eut l'idée « de remplir les lacunes que présentaient les lois, de « les corriger, et d'y mettre de l'accord et de l'harmonie; « mais il ne fit qu'y ajouter quelques articles et en « corrigea imparfaitement (pauca capitula, et ea imperfecta, « legibus addidit). » (Eginh. in Car. mag. cap. 29.) Si Charlemagne ne put pas exécuter l'idée qu'il avait conçue, il fut du moins heureux dans ses efforts; il fut obstiné dans ses vues; il tint compte de ses règlements administratifs. C'est à son influence que l'on doit [illegible] les ordonnances civiles et ecclésiastiques dont nous avons parlé plus haut. Mais toutes ces ordonnances ne doivent pas lui être attribuées; la plupart appartiennent à ses successeurs; les législateurs de la race carlovingienne ne sont ni Pépin, ni Charlemagne, ni Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve.

En résumant ce que nous venons de dire des capitulaires, des lois des Carlovingiens, on voit que l'influence du christianisme gagnait de plus en plus la société civile. Le gouvernement de la seconde race est un gouvernement ecclésiastique. En vain prétendrait-on soutenir le contraire en s'appuyant sur quelques textes des capitulaires qui condamnent les abus de l'autorité épiscopale: ces passages ont pu être dictés par les prêtres de cour, les chapelains. Le clergé central, naturellement jaloux de la puissance locale des évêques, Charlemagne dut accorder beaucoup à ce clergé dans lequel il formait son conseil habituel.

43v

Nous venons d'indiquer un des caractères principaux qui distinguent ~~l'~~ Carlovingiens des Mérovingiens. Nous avons remarqué le caractère religieux, héréditaire, législatif, organisateur de cette famille. Le second fait important de la période que nous occupe, c'est la réunion de toutes les races barbares dans l'empire carlovingien. Comment s'opéra cette fusion? Quelle cause la rendit possible?

Cette réunion s'opéra sous Charlemagne; son père l'avait préparée. Pépin allié à l'église d'Occident, descendant de plusieurs saints, Pépin eut pour ennemis ceux du christianisme, ceux de l'église. Saxons païens, Lombards persécuteurs du pape, aquitains spoliateurs des églises, Sarrasins musulmans, tels furent les peuples auxquels il déclara la guerre.

752 – 756. Les Lombards maîtres de l'Italie depuis 2 siècles cherchaient à s'emparer de Rome. Le pape Etienne 3 n'ayant pu obtenir de secours de l'empereur Constantin Copronyme vint en demander à Pépin. Le roi des Francs, sacré par le pape, décoré du titre honorifique de patrice des Romains, passa deux fois les Alpes, assiégea deux fois Pavie, força le roi des Lombards Astolphe, d'accepter les conditions de paix qu'il lui imposa, et délivra pour quelque temps ~~le pape~~ Rome et le saint-siège des attaques des Lombards.

753. Les Saxons déjà soumis à un tribut que les Francs avaient profité des dissensions qui troublaient leur empire pour refuser cet impôt, et repoussèrent les missionnaires que la piété des rois leur envoyait. Une seule campagne suffit à Pépin pour soumettre les Saxons à un tribut plus onéreux, et obtenir la liberté de prédication pour les missionnaires.

752 – 759. Le khalifat de Cordoue était troublé par des dissensions intestines. Le roi des Asturies, Alphonse le Catholique enlevait aux Sarrasins quelques unes des villes dont ils s'étaient emparés, et les Visigoths de la Septimanie cherchaient à reconquérir leur indépendance. Pépin leur envoya des secours, et après 7 ans d'efforts, Narbonne qui n'avait pu être reprise par Karl Martel, fut enlevée pour jamais aux Sarrasins.

759 – 768. Mais la grande guerre de Pépin, ce fut contre l'Aquitaine. La situation même de cette contrée devait rendre cette guerre longue et sanglante. L'Aquitaine bornée au nord par la Loire s'adossait vers le midi aux Pyrénées occidentales. Elle recrutait sa population et ses armées parmi ces rudes

45 r

montagnards, Ibériens, vascons, Gascons ou Basques. Cette vaste étendue de pays était couverte de villes fortifiées ou bâties par les Romains; et il ne suffisait pas, pour être vainqueur, d'un léger avantage dans une plaine; il fallait entreprendre de longs et pénibles sièges. Eudes, duc d'Aquitaine, vaincu par Karl Martel, avait employé son secours contre les Sarrasins qui l'attaquaient, et dès lors il s'était reconnu le vassal du maire des Francs ostrasiens. Mais son fils Hunald essaya d'échapper à cette humiliation, et dès qu'il crut un instant qu'il allait à son tour imposer sa puissance à Pépin. mais vaincu et trahi, Hunald

768. s'enferma dans un couvent de Bleds de Rhé, laissant à son fils Gaifier ou Waifre le soin de venger les outrages faits à son pays. La guerre ne commença que dès dès Pépin eut vaincu les Lombards, et aidé des Septimaniens à reprendre Narbonne. Pépin donna Gaifier de rendre aux églises les biens qu'il leur avait enlevés, et sur son refus entra en Aquitaine. La guerre fut lente, sanglante, destructive; pas de grands combats, pas de bataille décisive; mais des incursions fréquentes, des ravages réciproques. Plus d'une fois les Aquitains et les Basques s'avancèrent jusqu'à Autun, jusqu'à Châlons; mais les Francs brûlèrent le Berry, l'Auvergne, le Limousin, le Quercy, s'emparèrent de Clermont, de Bourges, de Poitiers, de Limoges, de Saintes etc. Forcèrent Gaifer à rendre sans cesse des ôtages, dévastèrent par la trahison ou la mort tous les alliés Gaifer fut assassiné par les siens; Pépin Hunald

769. monta alors de son couvent sur le trône, ne put relever le courage des Aquitains qui furent obligés de reconnaître la suprématie des Francs.

768. Quand Charlemagne monta sur le trône, les nations voisines étaient ainsi affaiblies par les guerres qu'elles avaient soutenues contre son père. Il n'eut pas de peine à les vaincre; une seule exceptée, les Saxons. La guerre contre ces tribus germaniques fut une suite d'escarmouches, de défaites partielles; mais il ne remporta pas de victoire décisive qui pût d'un seul coup lui soumettre tout le pays. C'est qu'un peuple, pour être vaincu, a besoin d'être réellement un peuple; si la nation que l'on attaque est un mélange de tribus mal associées, une sujétion de fractions n'ayant aucun grand intérêt à soutenir en commun, la défaite partielle éprouvée sur un point ne fait pas sentir sur un autre, et l'on se voit obligé de renouveler la guerre contre un peuple qu'un seul coup ne peut pas abattre. Voilà pourquoi Charlemagne dut vaincre à demi les Saxons avant de pouvoir les

95r

768–804.

vainqueur, les Aquitains. Charlemagne eut moins de peine à soumettre les Lombards. une seule expédition lui suffit pour renverser du trône le roi Didier qui avait épousé la fille du pape Adrien 1er ; les autres guerres en Italie n'eurent pour but que d'enlever à Bénévent aux Lombards, mais il n'y fut réunis. Son expédition contre les Sarrasins d'Espagne est devenue célèbre surtout par une défaite, Roncevaux. Mais ce fut plus qu'une défaite d'arrière garde ; elle avait été précédée de plusieurs avantages ; c'était un défi que de marcher à travers les Sarrasins de la Gaule, et d'aller attaquer au delà des Pyrénées ces Arabes qui avaient long-temps fait trembler l'Europe. — Charlemagne eut trois époques bien distinctes pendant son règne, et à chacune de ces époques correspond aussi une frontière différente. À la mort de son frère Carloman, Charlemagne réunit tout ce qui avait formé autrefois le royaume des Francs, la Bourgogne, la Neustrie, l'Austrasie, et de plus l'Aquitaine. Il avait les hommages des Bavarois et des Bretons. En 800, Charlemagne se fait empereur ; l'Italie a été jointe à son premier royaume ; les Cheruiniens payent tribut, les Avares résistent encore, mais déjà Charlemagne exerce son pouvoir jusqu'à l'Elbe ; il a même porté ses armes jusqu'à l'Ebre. Charlemagne n'en veut pas rester là. On accuse quelquefois les conquérants d'être ambitieux, insatiables ; c'est qu'ils ne sont pas maîtres de s'arrêter où et quand ils veulent. une première conquête en entraîne nécessairement une seconde avec elle. Derrière les Avares, Charlemagne trouva les Danois et les Slaves ; les Avares, derrière les Bavarois derrière les Lombards, non seulement le Duché de Bénévent, mais aussi les Grecs qui voyaient un rival redoutable dans l'empereur d'Occident. Ce fut alors un grand découragement. Charlemagne sentit que tout le monde barbare écrasait son empire quand la main cesserait de le contenir. Il tâcha de rendre cette époque aussi longue que possible. Il fit alliance avec l'empereur grec Nicéphore (803.), essaya de répandre le christianisme parmi les Avares (804), conclut la paix avec le duc de Bénévent, Grimoald, (813), repoussa les Danois jusqu'à l'Eider (810), fit construire des vaisseaux, éleva des tours sur les rivières et à l'embouchure des fleuves. De la ceinture d'un de ses palais de la Gaule, Charlemagne avait vu les barques des pirates du nord s'avancer jusque dans le port, et le vieil empereur n'avait pu retenir ses larmes en songeant aux malheurs qui allaient, après sa mort, dissoudre l'empire qu'il avait si laborieusement élevé.

771.

800.

814.

1er Décembre.

46vs

47.

VII^ème leçon.

Les Carlovingiens après Charlemagne. — La féodalité.

On a fait Charlemagne trop grand, Louis le Débonnaire trop petit. La marche de l'humanité n'est pas ainsi saccadée, et entre deux époques, soit pour le bien, soit pour le mal, rarement il se trouve un abîme. Le règne si méprisé de Louis-le-Débonnaire est celui pourtant où pour la première fois la moralité ~~publique~~ politique commence à paraître; c'est pour la première fois aussi que le christianisme pose les bases du droit civil, comme on peut s'en convaincre par la lecture des capitulaires.

A peine Charlemagne était-il mort que presque tous les peuples soumis à sa domination se soulevèrent; Slaves, Basques, Italiens voulurent reconquérir leur indépendance, mais tous furent domptés. Cette première période du règne de Louis est éclatante de justice et de force. Mais à la mort de sa femme Hermengarde, il choisit pour épouse Judith fille du comte Welf, et cette femme dangereuse le perdit et le dégrada. Louis eut des remords et sa conscience ne fut apaisée que lorsqu'il eut subi la pénitence publique, donnant ainsi à ses peuples une leçon sublime de l'égalité chrétienne. Le ciel ne fut pas satisfait cependant et l'humilier encore davantage affligea la vieillesse du pauvre roi. Ses trois fils se révoltèrent contre lui. Il tombe aux mains du plus cruel de tous, de Lothaire qui n'avait versé son sang veut du moins le tuer par la honte. Il le force à s'avouer coupable, devant le peuple, de crimes dont il est innocent. Au lieu du baudrier militaire, il se couvre du cilice et son impitoyable fils le traîne après lui misérable et humilié jusque dans Aix-la-Chapelle.

Il y eut alors dans tout le royaume un sentiment de pitié et d'indignation. On croyait reconnaître dans ce roi couvert d'outrages la patience de Job, ou plutôt on le comparait à une victime plus grande et plus sainte, aux saints eux-mêmes. Dans cette comparaison prise chez les chroniqueurs contemporains, il y a cela de remarquable que c'est la première fois que les peuples semblent avoir reconnu sur la figure d'un homme le reflet de celle du christ, et dans des souffrances individuelles l'image de la passion du calvaire. Dès lors cette idée d'un christ vivant au milieu d'eux se reproduira à différentes époques chez les peuples qui souffrent. C'est plus aisé pour eux de contempler à

chaque instant son image sur leurs maisons, sur leurs
cattes d'orages, au coin de leurs chemins; il leur fait des
consolations plus grandes; il se fond en christ & de chair
et d'os souffrant et vivant avec eux. Ce christ sera tantôt
Louis-le-débonnaire, tantôt Pépin, tantôt Lothaire,
alors on eut livrent de Lothaire; abandonné de tous, il
s'enfuit en Italie et Louis de débonnaire règne de nouveau.
Contre ces prédictions sont pour l'enfant de Judith,
pour Charles le Chauve. Mais fils Louis était réduit à
la Bavière; Lothaire avait pour lui l'Orient; Charles
devait avoir l'occident. Le royaume de Neustrie fut créé
pour lui. La Neustrie dédaigné par les empereurs
allemands Charlemagne, oublié dans les querelles des fils de Louis,
c'est la France, c'est nous.

Le christianisme avait vaincu; on peut ne convaincre
pas sur sa forme pédantesque et bizarrement minutieuse
aux dogmatiseurs. Dans toutes ces lois, on reconnaît
un esprit de douceur et de mansuétude, de véritable pa-
ternité qui atteste que des prêtres les ont rédigées. S'ail-
leurs une ancienne pureté de mœurs y domine, et surtout
cette abnégation de l'homme, et amour du sacrifice qui est
le fond du christianisme issu lui-même d'un sacrifice
le grand. Le sacrifice n'était pas chose nouvelle sur
la terre; depuis long-temps on avait traîné aux autels
des hécatombes d'animaux ou d'hommes. Il était réservé
au christianisme de donner au monde le spectacle des
sacrifices volontaires. Ce furent d'abord des sacrifices
de sang. Il y eut des milliers de martyrs. Mais à ces
sacrifices devaient en succéder de plus grands et de plus
méritoires encore, je veux dire le sacrifice de la volonté
humaine. Quand il s'agit d'immoler sa vie, bien des
choses vous soutiennent et vous encouragent. La foule même
qui vous accable de coups et d'outrages vous admire et
vous force à rester fermes et inébranlables. Votre sacrifice vivra
long-temps après vous dans la mémoire des hommes:
on le saura; voilà un des grands secrets de l'héroïsme
et du martyre. Mais le sacrifice de l'orgueil, l'abnéga-
tion chrétienne, ce dévouement, cette lutte intérieure qui
dure toute une vie et qui n'a d'autre témoin que
la victime elle-même, ou bien les murs silencieux des
cloîtres, ce sacrifice que sur la terre personne ne con-
naîtra, voilà vraiment le sublime. Cependant à côté de
pareilles vertus, se trouve un écueil. Il est à craindre
qu'avec l'orgueil une partie de la dignité humaine
ne soit sacrifiée. C'est ce qui arriva au 9ème siècle. La société
déposa le glaive; la pénitence qu'elle s'imposa fut longue
et cruelle; ni les outrages, ni les souffrances ne lui man-
quèrent, jusqu'à ce qu'enfin elle fut arrachée de son indolence

[illegible] des barbares apparaissant dans la bataille au milieu d'elle. Elle secoua alors sa léthargie et reprit le glaive, avec le glaive reparurent bientôt des vices, mais les barbares furent repoussés. Voilà la formule de l'histoire carlovingienne. La biographie de Louis le Débonnaire la résume et la justifie. Comme lui, la société s'agenouille dans la poussière et fait pénitence publique en présence des Allemands, des Italiens, des hommes du Nord qui la frappent et la couronnent d'épines mimiques. Reprenons maintenant le cours des événements.

Lothaire voulut maintenir à son profit l'unité de l'empire. Avec des Italiens il marcha contre Louis de Bavière et Charles-le-Chauve. Une grande bataille se livra entre Auxerre et Fontenay près d'Auxerre; et, chose impossible à croire, il y périt, suivant les historiens du
842. temps, 300000 hommes; la petite nation faite de la dépouille de l'empire et de la pâture de ceux qui restaient.

C'est en 843, l'année suivante, que fut juré entre Charles-le-Chauve et Louis de Bavière ce serment en langue romane, le plus ancien monument que nous soit resté de notre langue. La même année fut conclu avec Lothaire le traité de Verdun par lequel les pays situés entre le Rhin, la Meuse, la Saône et le Rhône étaient abandonnés à Lothaire, celui qui se présentait au peuple comme allié des Saxons, des Bavarois, des Normands; Charles-le-Chauve, au contraire, était abhorré des évêques et il devait l'emporter. Aussi fut-il facilement partagé avec son frère Louis le royaume de Bourgogne à la mort de Lothaire. Charles-le-Chauve se trouva dès lors placé entre deux nationalités hostiles, la Germanie et l'Aquitaine. Il semble que sa lutte aurait dû avoir lieu avec la Germanie. Mais ces deux pays avaient bien autre chose à faire; il leur fallait se défendre contre les pirates Normands et les cavaliers hongrois. L'Allemagne vit les armées de Charlemagne aussi longtemps campées dans ses présents à ces ennemis la plus forte résistance; mais la France n'a pas les mêmes ressources et doit se soustraire tous les maux de l'invasion. Les Français de cette époque étaient de pauvres serfs, vivant, mourant, autour d'une abbaye, n'ayant jamais porté la cuirasse, ni manié le glaive. Ils étaient presque tous serfs de l'église; l'église attirait tout à elle; il y avait à gagner à être serf de l'église. Servir des prêtres de moines jeûner et prier, parlant quelquefois la même langue et issus de même origine que le guerrier franc, valait bien mieux pour lui que d'être dans la main de fer d'un guerrier qui ignorait la langue même dans laquelle les plaintes arrivaient jusqu'à lui. L'église était donc la grande

puissances territoriales; par les donations, les testaments elle absorbait sans cesse, et moins dimpatriée que les guerriers elle gardait toujours. Il nest donc pas étonnant que les évêques soient de grands seigneurs; que Charles-le-Chauve soit leur créature. Le véritable roi de cette époque cest Hincmar l'archevêque de Reims.

Que les évêques fussent restés rois dans une société calme et paisible, il n'y aurait pas eu d'inconvénient. Mais la France était perdue au 9ème siècle si le pouvoir restait plus longtemps entre des mains sans force et sans énergie. Pour qu'une révolution s'opérât et que la France passât entre des mains plus énergiques il fallait une guerre et cette guerre ne tarda que trop à arriver.

Une autre cause contribua aussi à réveiller les esprits; ce furent les discussions théologiques à propos de l'Eucharistie et surtout sur le libre arbitre. C'était la question agitée entre Pélage et S. Augustin qui se reproduisait, toujours la même. Le clergé de France se mut; il y eut des moines défendant les uns pour la liberté, d'autres contre la liberté. Mais le temps de discuter était passé; les Normands arrivaient sur tous les fleuves, sur tous les rivages.

Qu'était-ce que ces Northmans? ces nouveaux barbares n'entraînaient pas avec eux leurs familles comme leurs prédécesseurs. La mer et les barques étroites s'opposaient à de pareilles émigrations. Aussi obligés de se mêler aux ennemis étrangers qu'ils vainquaient, ils eurent bientôt pris une autre langue et d'autres mœurs. Ce qui les engageait à courir sur les mers, c'était surtout la faim. Ils remontaient la Loire, l'Escaut, la Seine, l'Elbe, ravageant tout le pays. Rien n'était sacré pour eux; ils se plaisaient au pillage et à la profanation des religieux et des sanctuaires. Tout restait inculte dans les pays qu'ils ravageaient; tout se désespérait. Il fallait se défendre ou périr. Hincmar écrivait au pape: « Voici les plaintes que le peuple élève contre nous: ce n'est pas de vous changer la nature de la terre; contentez-vous d'y aider de vos prières. » Il était la condamnation de la puissance des évêques, une autre devait la remplacer. Et cependant le chef de ce malheureux pays s'occupait à ses guerres de famille. Il guerroyait avec les Allemands le royaume de Lotharingie, et prenait à la mort de son oncle Louis le titre d'empereur.

Que signifiait ce titre? quelle pouvait être la puissance de celui qui le portait? Il nous sera facile de l'apprécier, si nous nous rappelons quels rapports existaient entre le Roi et les grands propriétaires. Si nous faisons rapidement l'histoire du fief. Il avait

Dans le principe été vingt. Il ne tarda pas à être héréditaire de fait et de droit devint au traité d'Andelot que les grands firent signer à Clotaire II. Il y avait d'abord indépendamment des seigneurs, du guerrier, un comte chargé d'administrer la justice. Mais placé en face du grand propriétaire, le comte devint bientôt impuissant et il fallut consentir ou bien à ce qu'aucune espèce de justice ne fût administrée, ou bien à ce que les officiers jurement entre les mains des seuls hommes qui prétendaient faire respecter leurs décisions c'est à dire qu'ils jurement cumulés avec les bénéfices. Le droit de rendre la justice devint ainsi héréditaire comme le droit de posséder les terres. Le comté fut héréditaire comme le fief.

Charles-le-Chauve s'en alarma d'abord. Il sentit que tout pouvoir central allait être détruit et il voulut s'opposer à la construction de ces châteaux forts qui s'élevaient sur tous les points du territoire. Mais son opposition fut impuissante; car on comprenait d'une autre côté que là était le salut du pays, et lui même fut obligé de signer en 876 un traité avec les grands seigneurs, dans lequel était stipulé l'hérédité non seulement des bénéfices, mais des offices.

Après avoir gagné l'empire à la course sur le roi d'Allemagne, Charles-le-Chauve n'a cessé d'en guerroyer la puissance; à son tour il succomba.

Son fils Louis-le-Bègue ne put même conserver l'ombre de la puissance de son père. L'Italie, la Lorraine, la Bretagne, la Gascogne le repoussèrent. Il vécut peu de temps et l'empire se trouva réuni une fois encore, comme il l'était sous, dans les mains d'un faible successeur de Charles-le-Gros. Il est déposé en 887. Alors commencent à paraître les premiers chefs de cette dynastie qui doit remplacer les Carlovingiens sur le trône. Ils se signalent en repoussant les Normands. Le premier c'est Robert-le-Fort; le second c'est son fils Eudes qui sauve par son courage Paris assiégé par les Normands.

La famille des Capets, ainsi que celle des Plantagenêts était originaire de l'Anjou. Il s'écoula cent ans depuis la première élévation d'un de ses membres Eudes à la royauté, jusqu'à Hugues Capet. Pendant ce temps, les Capets se rapprochent du centre et s'arrondissent entre la Seine et la Loire.

La lutte s'établit entre les deux races. Les Carlovingiens ne l'emportent que quand un puissant empereur d'Allemagne intervient en leur faveur. Charles-le-Simple succède à Eudes en 898; mais Hugues de Paris

54v

§2.

l'emporte sur lui et donne la couronne à Rodolphe ou Raoul de Bourgogne (923.) Charles le Simple n'avait fait pendant son règne qu'une seule action utile et blâmé. En 912, il avait cédé aux Normands le pays qui prit leur nom, et avait délivré la France de ses dangereux ennemis. Mais les Normands ne restèrent pas long-temps fidèles à la cause Carlovingienne; ils devinrent plus attachés à la Capète. Sans doute ils avaient compris que là était la force et l'avenir. Louis d'Outremer se soutient quelque temps à l'appui de son ennemi Hugues-le-Grand, comte de Paris; son fils même, Lothaire veut rattacher les Normands à sa cause en les menant deux fois contre les allemands. Mais le roi Othon-le-grand vient jusqu'à Montmartre, et les cris de son armée font trembler le faible roi dans les murs de Paris (978.) En 980, un traité fut conclu, et la faiblesse des Carlovingiens parut dans tout son jour.

Enfin les deux derniers Carlovingiens, Louis et Charles de Lorraine furent mis à la tour d'Orléans par Hugues-Capet qui se fit proclamer roi à Noyon par son armée et sacrer à Reims par l'archevêque Adalbéron (987.)

Maintenant que le roi a une puissance qui lui appartient, qu'il a des domaines aussi vastes que les plus grands propriétaires et que les barbares sont repoussés, la lutte va s'engager entre la royauté et la féodalité. D'une et l'autre avaient une même origine; elles puisaient leur légitimité dans la nécessité de la défense du territoire. Mais lorsque les dangers de l'invasion furent éloignés, les hommes des campagnes et des villes durent chercher dans le roi un appui contre les seigneurs, comme ils avaient cherché dans les seigneurs, dans le pouvoir local, un appui contre l'invasion.

ECOLE NORMALE

14 Décembre 1835.

52v

VIIIème Leçon.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

De la féodalité — Du fief.

La grande époque féodale commence avec le cinquième siècle, au temps même où le moyen âge, plein de terreur, avait fixé le terme de la durée du monde. C'est en 1024 que Conrad-le-Salique, à la Diète de Roncaglia, sanctionna le droit des Seigneurs féodaux et régla leurs devoirs.

Nous devons, en étudiant la féodalité, repousser loin de nous toute passion contemporaine. Les récriminations, comme les apologies, sont également vaines et futiles. Nous sommes tous, et Boulainvilliers lui-même, et M. de Montlosier lui-même, désintéressés dans la question. La plus haute noblesse de France remonte aux conseillers du parlement et aux marchands du 16ème siècle. Qu'était-ce que l'illustre famille de Richelieu avant le cardinal? au temps de Henri IV, il n'en est pas encore question des Noailles. À peine dans toute la noblesse anglaise, cette noblesse si orgueilleuse de ses privilèges, trouve-t-on vingt familles dont l'ennoblissement remonte à plus de 200 ans, malgré les noms antiques qu'elles se font gloire de porter. En effet quand les rois donnaient quelques fiefs à leurs favoris, ceux-ci quittaient leurs noms pour prendre ceux des anciens propriétaires. C'est ainsi que les Warwick actuels descendent d'un favori de Jacques II, auquel ce prince fit don du château de Warwick qu'il venait de confisquer. Cependant sûrs de leurs noms, se croyant les fils des faiseurs de rois, ils sont allés s'asseoir dans le parlement sur les bancs des tories les plus acharnés à la défense des prérogatives aristocratiques. Peut-être l'Allemagne offrirait-elle des exemples d'une noblesse plus ancienne que celle de France et d'Angleterre, et quelques généalogies authentiques qui remontent aux Seigneurs féodaux. Mais ce n'est là qu'une exception peu importante. Pour nous autres Français, nous sommes tous plus ou moins roturiers, tous

53v

Ch. II

excepté ceux qui, durant ces 10 années, ont ennobli leur nom sur les champs de bataille.

La plus simple logique démontre que la féodalité fut le résultat nécessaire, infaillible de l'état de choses qui avait précédé. Par suite la féodalité comme tout acquis est nécessaire, se trouve bonne et sentée, quelque durement qu'elle ait pesé sur nos pères, quelque haine qu'elle ait pu inspirer aux hommes. Cette haine a laissé des traces profondes dans leurs mémoires et aujourd'hui encore le seul mot de féodalité met trait les armes à la main à tous nos paysans. C'est qu'elle était dure la servitude du moyen-âge, plus dure que celle de l'antiquité. Dans toute les classe antique était plus mal nourri, plus frappé de coups, dans toute il éprouvait plus de tourments physiques; mais inférieur en tout à son maître, on peut dire qu'il était à la hauteur de sa destinée. Avant les temps qui annoncèrent l'approche du christianisme, avant Spartacus, avant ces esclaves lettrés que les Romains se procurèrent à tous prix, celui qui vivait sous la main d'un maître ne savait pas se rendre digne d'un sort meilleur. Dans le moyen-âge, au contraire, le serf est l'égal de son Seigneur, comme chrétien, comme chef de famille. Il le sait, et n'en sent que mieux son infériorité dans tout le reste.

On peut voir la féodalité partout, dans tous les temps. Les biens inaliénables des Rajahs de l'Inde sont, si l'on veut, des fiefs; les ancêtres Etrusques des Cérites, des Sisenna, avaient dû être des seigneurs féodaux ce nous sont des noms de terre. Alexandre donnait à ses soldats des beneficia pour les récompenser de leurs services. L'emphytéose ou bail à long terme que les enfans du contractant faisaient ainsi étaient remarquable pour chez les anciens une jouissance analogue à la possession féodale. Enfin César trouva la féodalité établie dans les Gaules.

Mais ne voir que les ressemblances, c'est avoir la vue courte. Tout les enfans tous ressemblent à tous, c'est qu'ils ne savent rien encore. La véritable science consiste à saisir les différences qui se cachent sous les ressemblances apparentes. allons donc au fond des choses: examinons de près le caractère de la féodalité véritable, de la féodalité du moyen-âge.

54r

55

Les guerriers germains, dit Tacite, ne rougissent pas du nom de compagnons attachés à quelque chef; ils reçoivent de lui leur cheval de guerre, leur framée sanglante et victorieuse, et vivent à sa table grossière. Ce sont là leurs bénéfices, bénéfices mobiles, si l'on peut ainsi dire, et qui s'étendent par le chef. Mais après la conquête, le chef a d'autres moyens de récompenser la fidélité de ses compagnons. Il les disperse sur le sol des vaincus; à la portion qu'ils doivent recevoir selon l'usage, il ajoute quelque chose, et cela à plaisir, comme on disait, sous la foi du roi, in fidem regis, deviennent les antrustions, les hommes du roi, ses leudes, ses fidèles.

Ces terres, ces bénéfices, sont donnés à un homme, non à une famille. Mais le barbare en fera aisément continuer la jouissance à son fils, celui-ci au sien: ce sera pour le roi un moyen de s'assurer d'eux. Et qui sait, d'ailleurs, comment, après la mort d'un bénéficier, on eût reçu un étranger envoyé par le roi lui-même? Enfin on oublie la donation primitive et le bénéfice est héréditaire. « Cette terre où je suis né, où je vis depuis si « long-temps, qui pourrais y prétendre quelque chose « mon père la possédait, mon grand-père avant lui; « c'est ma terre à moi, ce sera celle de mon fils. »

Le propriétaire est naturellement le juge des colons qui, répandus dans son domaine, cultivent ses champs, font paître ses troupeaux, élèvent ses abeilles. Ils sont eux aussi sa propriété comme le sol lui-même. Quant aux hommes libres de la campagne voisine, de la ville voisine, ils ne sont point encore soumis à sa juridiction. Mais le roi ne peut tout faire; il sentira le besoin d'avoir des lieutenants, alors il donnera au grand propriétaire, au seigneur féodal le titre de juge de la ville et des hommes libres du voisinage, et celui-ci usera largement de sa nouvelle puissance. Il frappera les malheureux justiciables de ces énormes amendes, de ces cent sous d'or, dont il est question dans les lois du temps; et l'argent revenant à leurs mains, il s'emparera de leurs propriétés; je me trompe: il les mettra en vente. Mais qui oserait enchérir sur lui? Dans cette il agrandira ses domaines; et plus il les agrandira de cette manière, plus aussi il s'affermira dans sa possession. Le roi, loin d'rien entreprendre contre lui, tâchera, au contraire, de s'attacher en lui concédant de nouvelles prérogatives.

§6.

En vain Charlemagne essaya de remédier à ces abus monstrueux. Le serment qu'il exigea de tous les hommes libres pour les rattacher à sa personne et les soustraire à l'influence des Comtes ou Juges ne put servir à rien. Les Missi Dominici chargés de faire droit aux réclamations ne purent empêcher les vexations des seigneurs. Et quel pauvre homme eût osé porter plainte, pour s'exposer après le départ des envoyés de l'empereur, à des vexations nouvelles ?

Ainsi, loin de chercher à éviter le seigneur on se soumettait, on se recommandait à lui. Ce fut d'abord un simple rapport de patron et de client. Mais bientôt celui qui se recommandait fut obligé d'abandonner son domaine libre, son allod, au seigneur en se présentant à lui une motte de terre à la main. Celui-ci lui rendait l'allod à titre de bénéfice. Quand on ne possédait rien, on donnait sa personne. Le signe de cet abandon était une touffe de cheveux. Donner son corps, c'est s'engager à une obéissance absolue, c'est souvent donner son âme. Aussi que de sacrifices n'a-t-on pas dû accomplir pour racheter ce sacrifice ! Qu'il était dur cet instant où l'on paraissait devant le seigneur avec la fatale touffe de cheveux à la main ! Cependant il y a des critiques modernes qui vantent le régime féodal et qui parlent de cette triste époque comme d'un temps de bonheur. Ils prouvent seulement leur mauvaise foi ou leur profonde ignorance.

On pourrait, il est vrai, au lieu de se soumettre au seigneur, se soumettre à l'église. Mais l'église exigeait de ceux qui se recommandaient à elle les mêmes conditions qu'avaient fait les seigneurs, et l'église ne pouvait pas, aussi bien que ceux, défendre les terres contre les attaques des ennemis Sarrasins ou Normands. À la première approche du danger, tous, hommes et bestiaux, se retiraient dans le château autour du seigneur. Les plus braves étaient chargés de défendre un moulin, une tourelle dans la campagne.

Cette protection, il faut l'avouer, fut durant longtemps d'une utilité incontestable. La population qui, auparavant, avait prodigieusement diminué, prit alors un accroissement rapide. Mais quand les Normands furent fixés, quand on n'eut plus à craindre d'attaque subite, la féodalité ne fut plus pour les populations qu'une tyrannie dont elles ne surent se défaire que lorsque le feu qu'on mit où tout finirait et où le monde, comme le disent les légendes, devait se renouveler, put commencer à brûler : et tunc videre inopia, moriique desint.

56 v

Le serf n'a nul espoir de devenir libre; le homme libre peut à chaque instant tomber dans le servage. qu'il n'aille pas habiter trop long-temps sur une terre serve, il deviendrait couchant et levant, manant, comme on disait alors, c'est à dire, serf de seigneur. qu'il n'épouse pas une femme qui, plus riche que lui, le prendrait pour serf avec elle. qu'il se garde d'accepter un héritage serf, il deviendrait serf encore. Un jour l'empereur (c'était Charlemagne ou Frédéric Barberousse) donna à l'un de ses pages un cor de chasse. Prenez ce cor, lui dit-il, et tous ceux qui l'auront entendu deviendront serfs. Le chevalier souffle de toute sa force, puis il va dans la campagne et demande aux paysans qu'il rencontre s'ils n'ont pas entendu le son d'un cor. Sur leur réponse affirmative, il leur donne un soufflet à chacun et leur déclare qu'ils sont devenus serfs pour avoir eu des oreilles. On les appela serfs thuscornati. Cette légende caractérise beaucoup mieux l'époque que tout ce que nous pourrions dire sur l'état continuel d'incertitude et d'angoisse où vivaient les hommes sous la puissance féodale.

Nous ne parlerons pas de ces droits féodaux qui attaquaient si vivement l'honneur des familles. Sans doute la déclamation a exagéré le mal, mais on ne peut révoquer en doute que pendant long-temps plus d'un seigneur n'ait usé de ces droits. En apprenant celui dont on venait d'outrager l'épouse, entendait-il dire à l'église que tous les hommes sont frères et égaux en Dieu; il entendait condamner l'adultère! L'esclave antique endura-t-il jamais de si cruelles tortures?

Voilà donc le serf immobile, attaché à la terre, en face de la tour féodale. Que se passe-t-il dans cette tour? comment y vit le seigneur?

Il y mène une existence uniforme, silencieuse, entourée de sa famille, c'est à dire de sa femme, de ses enfants, de ses hommes d'armes. Détesté des serfs, il sort rarement, et quand il sort, il a soin de se couvrir d'une épaisse armure. Autrefois le guerrier barbare mettait toute sa confiance dans son fer d'armes après l'association de la terre et du sang. Ils s'étaient rendus dans une plaine, et là ils avaient soulevé, sans la détacher toutefois, une large bande de gazon assez grande pour couvrir une partie du corps de l'une des deux autres. Entrés à demi sous ce gazon, ils s'étaient fait chacun une piqûre et avaient mêlé leur sang. Dans le régime féodal, cette espèce de mariage d'armes a disparu. Le seigneur féodal

respect à son épouse. Il lui commet la garde de ses
tous mêmes. Elle est la mère de ses héritiers; il peut
compter qu'elle défendra leurs biens jusqu'à la der-
nière extrémité contre tous les attaques.

Les enfants sont élevés dans les yeux de la mère;
ils ne sont pas la mère elle-même. C'est à cette école
que la noblesse européenne contractera ces habitudes
de délicatesse et d'élégance de mœurs dont on n'avait
pas encore eu d'exemple dans le monde. L'antiquité
n'offre rien de semblable. Les modèles des admi-
rables statues antiques étaient eux-mêmes des
hommes aux formes rudes et grossières: c'est que
les anciens ne vivaient pas avec les femmes. Les
Grecs n'admettaient dans la société que les cour-
tisanes; les Romains ne connurent pendant long-
temps des femmes que sous le nom sévère de
matres; plus tard ils les virent dans leurs mœurs,
dans leur conduite plus honnêtes que les hom-
mes eux-mêmes. Celle est en effet la femme de
l'empire, la femme qu'a peinte Juvénal.
Mais celle du seigneur féodal est une épouse
chrétienne. Un immense progrès s'est donc
accompli, et cette femme si admirée aux temps antiques
le germe de la civilisation future des temps modernes.

Si l'on ne considère que l'apparence, l'organi-
sation hiérarchique de la féodalité est un modèle
d'ordre et de régularité parfaite. Ainsi le chevalier
relève du baron; le baron du vicomte; le vi-
comte du comte; le comte du marquis; le
marquis du duc; le duc du prince; le prince
du Roi, et le Roi de l'empereur. L'empereur
lui-même ne relevait-il pas du pape? C'est
une question. Mais ici encore, cette régularité n'é-
xiste que dans les textes. Tout noble criminel est
jugé sans doute par ceux dont il relève. Mais il a
droit de leur dire après la sentence: Je fais vo-
tre jugement faux, et de demander l'épreuve du com-
bat contre eux. Le juge est forcé de se battre. Et le
condamné n'est pas seul. Ses frères, parents,
amis sont là près de lui pour l'assister et sou-
tenir envers et contre tous le combat à outrance.
Ainsi, au rebours de ce qui se passe chez nous, le
jugement féodal, résultat d'une guerre, enfante
une autre guerre. C'est un singulier spectacle de
voir les efforts de nos premiers, de nos plus an-
ciens Jurés consulter, tel que Pierre de Fontaine,

58 r

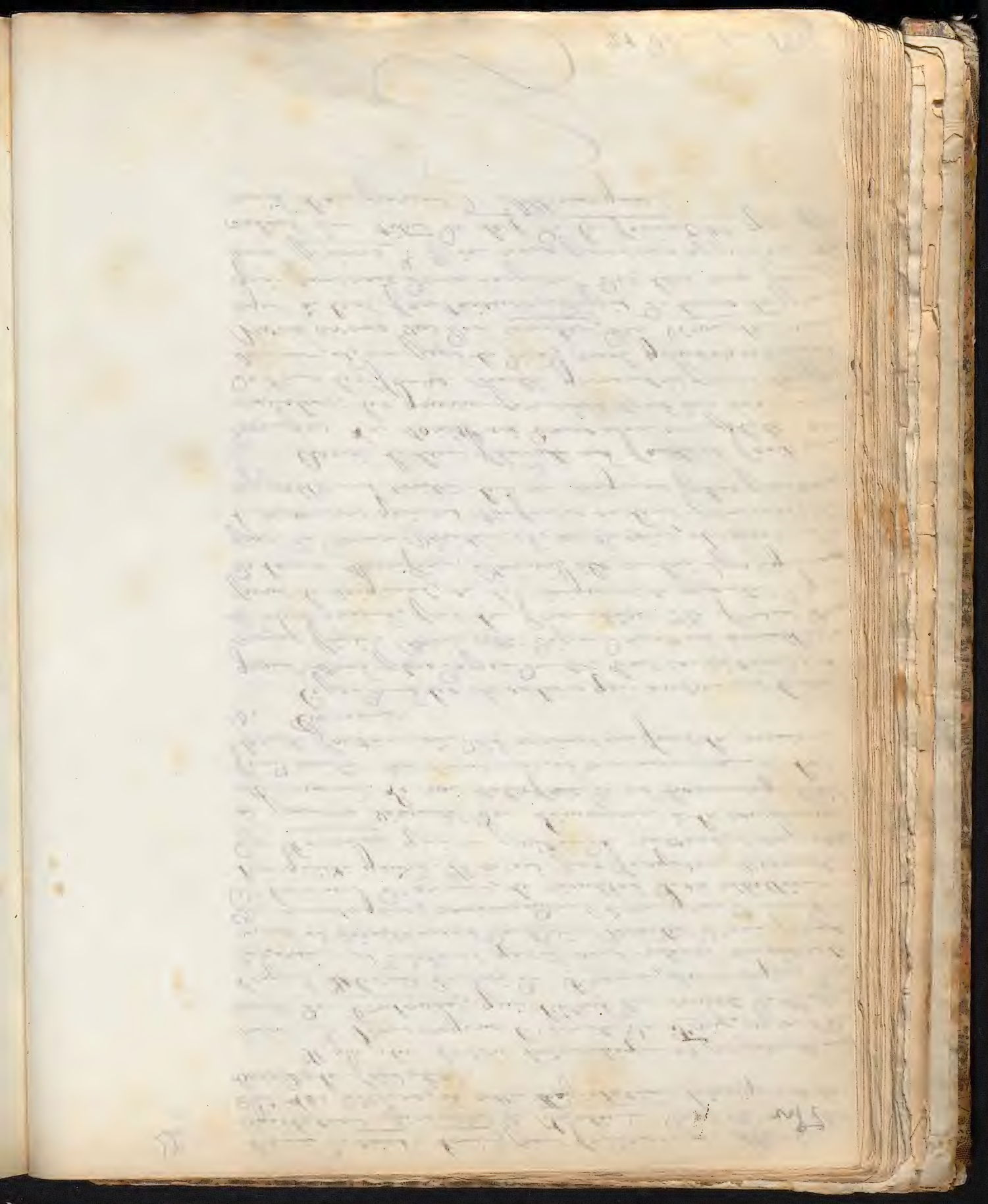
l'ami de saint-Louis, pour fondre ensemble la législation chicanière de Justinien dans ses vues étroites des détours, et cette législation héroïque et barbare de la féodalité.

Il y a plus: l'ordre hiérarchique est perpétuellement méconnu. Nous voyons le comte de Foix, vassal du comte de Toulouse, qui était du comte de Poitiers, lequel relevait du roi de France, se moquer de son suzerain, et déclarer qu'il veut relever immédiatement et directement du Roi. Maître d'un pays de montagnes, commandant à un grand nombre d'hommes d'armes, le résultat de sa rébellion ne l'inquiète guère. Il n'est pas jusqu'au vicomte de Turenne qui ne prétende rattacher sa petite et pauvre vicomté du Limousin à la couronne elle-même. Le roi satisfait de cet hommage, le défend contre ses ennemis, et commence ainsi la haute fortune où doit arriver un jour la maison de Turenne.

Cependant les chevaliers qui entourent le seigneur sont plus dépendants; leur condition est mieux fixée. Mais cette dépendance est amollie par le dévouement, par la franchise. Ils servent fort pour le seigneur, si le seigneur se montre digne de leurs sacrifices. Sinon, ils ne lui épargneront pas de dures vérités, et, au besoin, ils useront de la ressource qui est toujours en leur pouvoir, ils appelleront contre lui un seigneur plus puissant.

Ainsi le lien féodal est faible et facilement rompu. La société est dans une complète anarchie; les guerres privées sont des événements de tous les jours. Nulle garantie pour les personnes, et, on peut le dire, nul gouvernement. Nous avons vu des comtes, des vicomtes même agir à leur fantaisie en dépit de leurs suzerains. Qui pourrait donc imposer des lois aux ducs, aux princes? D'ici nous pouvons apprécier la valeur du titre de chef de la féodalité que prenait l'empereur d'Allemagne.

21 décembre 1835.



60.

IX^ème Leçon.

L'allemagne sous la maison de Saxe.

Il est en histoire certains mots pour lesquels l'érudition du moyen-âge n'a trouvé que des étymologies fausses et ridicules. Mais ce qui est absurde en grammaire ne l'est pas toujours pour l'histoire, et renferme souvent un sens aussi vrai que profond. Il n'est pas là un fait accidental: il est, au contraire, fondé sur la nature même de l'esprit humain; car l'étymologie vraie ou fausse d'un mot doit, pour se faire adopter, nous mettre sous les yeux, sous quelque des caractères de la chose que le mot représente. Il arrive ainsi que les étymologies varient avec les manières de voir un même fait, et ici encore on trouve souvent la poésie en cherchant la science.

On en trouve des exemples frappants dans l'étymologie de quelques mots nés au moyen-âge: aleu, par exemple, et féodalité. Le premier paraît venir du celte Lod, un lot, ou du tudesque all tous et od bien. Un érudit du moyen âge a imaginé de le faire venir du grec ádo, je mets; en effet, dit-il, ces terres devaient inaliénables et immuables comme le fond de l'océan. On sent combien grammaticalement cette étymologie est absurde; mais historiquement, elle est à la fois profonde et poétique. Plusieurs étymologies ont aussi été données des mots feudataire, féodal, inféoder. Il est à peu près certain que ces mots viennent de l'allemand Fehde, combat. La société féodale en effet, était militaire avant tout. Mais si cette étymologie est la plus vraisemblable pour les philologues, elle n'est pas historiquement la plus vraie ni la plus belle de toutes. Nous croyons que la supériorité appartient à une étymologie latine qui fait venir féodalité de fides, indiquant par là que le système féodal a de plus caractéristique et de plus beau en même temps: la fidélité, l'attachement religieux de l'homme pour l'homme, l'abnégation de soi-même, le dévouement du vassal pour le suzerain.

Ce dévouement n'a jamais existé à un haut degré chez les nations de race celtique: elles ont, avant tout, l'enthousiasme pour les principes, le génie de l'égalité; le français se sent une personne; il veut agir pour son compte et sous sa propre responsabilité. Aussi la hiérarchie féodale n'est-elle jamais complètement établie en France. Le pays féodal par excellence, c'est l'Allemagne. La race germanique fondée à un haut

60r

61.

Depuis l'abnégation de soi, le désœuvrement aux hommes en un mot cette impersonnalité qui permet seule à une hiérarchie héréditaire de s'établir et de se perpétuer. Aussi l'histoire de l'Allemagne est-elle l'histoire la plus complète du régime féodal. Cette physionomie particulière de l'Allemagne dans l'histoire, à quoi faut-il l'attribuer ? Nous l'avons dit, c'est au génie même de la race. Or, s'il est vrai, comme on n'en saurait douter, que la configuration du sol, les productions et le climat d'un pays modifient et même déterminent le caractère des nations, il s'ensuit que, pour comprendre la féodalité de l'Allemagne et par suite l'histoire de ce pays, il faut connaître, avant tout, les traits principaux de sa géographie et le génie de ses habitants.

En jetant les yeux sur la carte on serait tenté de prendre le Rhin et l'Allemagne au Rhin et au Danube. Elle semble en effet dessinée au nord et à l'ouest par ces deux fleuves : mais il n'en est rien au fond. Il y a des Allemands jusqu'à la Meuse, il y en a au sud et à l'ouest du Danube. L'indécision qui caractérise le génie de l'Allemagne et le cours de ses fleuves semble se reproduire dans ses limites. Il est plus facile de la déterminer ; car de même que la France a une pente naturelle, la pente vers l'Océan, et deux pentes excentriques, le bassin du Rhône et de la Meuse, de même l'Allemagne se compose d'une pente vers le nord, vaste plaine arrosée par le Rhin, le Weser, l'Elbe et l'Oder, et de deux parties excentriques, la Suisse et la vallée du Danube, pays de montagnes et de plateaux élevés, mais aussi de belles et fertiles vallées où croît la vigne et prospère la poésie. En sorte que le midi de l'Allemagne est à peu près, il est vrai, même plus que certaines parties de la grande plaine septentrionale, et ce qu'il y a de remarquable c'est que les contrées les plus méridionales de l'Allemagne sont précisément celles où l'hiver dure une plus grande partie de l'année. La Suisse, le Tyrol sont sur les limites du sud de l'Italie et toutes ses productions ; ces mêmes présentent toute la végétation du nord. L'Allemagne est ainsi si nivelée que ne le serait supposer son étendue et la latitude sous laquelle elle est située. Le sol est même généralement médiocre, et si les Allemands se nourrissent aussi bien que les Anglais, leur nourriture est mauvaise et les empêche de devenir robustes et sanguins comme le sont les peuples du midi de l'Europe. Les Allemands, en effet, quoique bien faits en général musculeux et de haute taille, ne sont

6-1r

plus aussi robustes que les Français et les Italiens, et nous pas la forte stature des peuples scandinaves; chez ces derniers les hivers sont longs et rudes, mais l'été arrive comme par enchantement et donne tout à coup à la végétation une force extraordinaire. En Allemagne, au contraire, les saisons se succèdent presque insensiblement; le climat est d'une fatigante uniformité; les habitants doivent y prendre de nécessairement, et y sont pris en effet par les habitudes douces, de monotone même, et cette égalité d'humeur qui exclut les emportements de la passion, les vifs élans de l'enthousiasme, mais qui favorise et développe les qualités sympathiques de famille, le goût de l'art, le besoin de réfléchir, et cette vaste réceptivité, cette aptitude universelle qui fait que les Allemands apprennent tout et sympathisent avec tout, dans les limites de leur intelligence et de leur sensibilité. Les nations de langue latine, Italiens, Français, Espagnols ont plus d'esprit, plus de pointe, d'un jeune vif, mais moins de sérieux que les allemands. Ceux-ci, nous le répétons, se caractérisent par une réceptivité universelle qui, dans certains esprits, devient facilement de l'insignifiance, mais qui, chez les hommes plus heureusement doués par la nature, est le besoin de tout voir, de tout comprendre, de tout juger et avec tout. Aussi l'Allemagne est-elle le pays des voyageurs, des savants et des panthéistes.

Chaque année l'Allemagne perd par l'émigration une portion de ses habitants; et ceux-ci sont les Suisses, les Tyroliens, les bûcherons de la Forêt-Noire qui s'expatrient; ceux-là, il est vrai, vous les rencontrez dans tous les pays de la terre, mais ils reviennent chez eux. Le montagnard a besoin de respirer l'air de ses montagnes. Ceux qui émigrent pour toujours, ce sont les habitants de la Danube et ceux de la si admirable vallée du Rhin; ils emportent avec eux toute leur fortune et vont chercher ailleurs une nouvelle patrie. Les Germains auraient renouvelé les populations de l'Europe, lors même que la race ne les eût pas stimulés. Aujourd'hui la conquête continue, mais elle est lente et pacifique. La nation allemande s'est peinte elle-même dans son Perceval, qui, parti tout de bonne heure pour chercher fortune, rencontre sur la neige les traces de trois gouttes de sang et croit y voir l'incarnat qui brille sur les joues blanches de sa bien-aimée. Il les contemple longtemps

en silence et retour de son immobilité que peut
verser ceux qui troublent ses rêveries. L'Allemagne
elle aussi, aspire à l'isolement, ou du moins, elle
souffre tout, hormis qu'on trouble son repos,
qu'on la dérange dans ses méditations.

Elle n'est pas en vain restée fidèle à son génie
primitif; elle était apte à tout savoir; elle a tout appris, elle a gardé l'empreinte de toutes choses, elle
aspire à l'omniscience. Ces habitudes de méditations
se trouvent dans presque tous les ouvrages de ses
peintres, de ses musiciens. Albert Durer, Beethoven
sont à la fois de profonds penseurs, et les artistes
les plus nationaux de l'Allemagne. De cette apti-
tude tranquille et réfléchie qui caractérise la génie
des allemands, résulte dans leur pratique une qua-
lité non moins remarquable: leur grande discipli-
nabilité. Les Germains de la grande invasion se sont
fondus rapidement avec les Romains: ils ont quitté
leur langue et leur nationalité et sont devenus
en peu de temps les plus fidèles serviteurs de l'Égli-
se. Ce trait du caractère germain s'est perpétué et fait
toujours le fond du génie des allemands. Ils ont toujours cette flexibilité qui se plie à toutes les circons-
tances, cette abnégation d'eux-mêmes qui les rallie à
une corporation ou autour d'un chef. Il semble,
au premier coup d'œil, que ce défaut d'énergie propre
et spontanée doive empêcher tout succès guerrier,
or précisément c'est là ce qui a fait quelquefois pré-
valoir les armées allemandes. Les Germains obéissent
des chefs qui les commandent, elles font corps et
suivent en masse l'impulsion que leur donne:
ici, comme ailleurs, c'est l'union qui fait la force.

Après ces considérations qui nous donnent la
somme de l'Allemagne, mais qui, hâtons-nous de
le dire, s'appliquent encore plus au midi qu'au
nord de ce pays, que nous reste-t-il à savoir pour
savoir l'histoire des allemands? à mettre sous
les idées des noms et des dates. C'est à quoi il faut
nous appliquer.

L'histoire d'Allemagne commence, comme celle de France,
au serment de Charles-le-Chauve et de Louis-le-germani-
que. Ce serment est, avec le chant d'Hildebrand et d'Hil-
debrand, le premier monument de la langue et, par con-
séquent, de la nationalité allemande. Le lien d'empire qui
retenait en une unité factice et contre nature tant de
peuples ennemis les uns des autres se brise définitive-
ment avec la déposition de Charles-le-gros, et le pays
887. à l'Est du Rhin reste désormais indépendant sous un
chef national. Mais ce n'était pas assez d'être indépen-

Ch. II

Sainte Dedroits, il fallait que l'Allemagne fût envahie, et elle payait tribut aux Normands, aux Hongrois. Elle avait besoin pour s'en délivrer d'un grand effort national et d'une direction qui fût commune au peuple tout entier: il fallait un chef unique, et les seigneurs, malgré leur désir d'indépendance, consentirent à se donner un maître. Où le prendra-t-on? A Mersebourg ou à Ratisbonne, en Bavière; car deux contrées se sont trop facilement soumises à Charlemagne; mais ce sera en Saxe dans le pays germanique et guerrier avant tous les autres. Après Arnolphe de Carinthie, Louis l'Enfant, après le Franconien Conrad qui doivent leur trône à leur origine carlovingienne, la Saxe fait son avènement avec Henri l'Oiseleur, l'un des héros de la tradition germanique. Ces empereurs portent un nom éminemment féodal; car l'emblème de la féodalité sur tous les monuments du moyen-âge, c'est un oiseau, c'est le faucon. C'est sous Henri 1er, en effet, que la féodalité allemande fut organisée définitivement. Pour délivrer l'Allemagne des brigandages des Hongrois, il fallait se serrer autour du chef et lui prêter obéissance. Les seigneurs s'organisèrent donc en corps d'armée et la hiérarchie qui s'établit alors entre eux fut peu troublée désormais. L'empereur, de son côté, s'efforça d'entourer les nouveaux ducs ordinaires. Il fonda, pour arrêter les Slaves, les margraviats de Brandebourg, de Lusace et de Misnie, et celui de Schleswig pour repousser les Danois. A son avènement, l'Allemagne dans ses vastes forêts, encore aujourd'hui couvertes de sorte, ressemblait à la Germanie de Tacite. Point de villes ni de forteresses: chaque famille s'établissait dans quelque vallée, près de quelque fontaine solitaire. Henri entreprit de fonder des cités: il y parvint en les donnant des privilèges et en y confinant des foires annuelles. Le peu de commerce qui se faisait alors, une enceinte de palissades établie en dehors des murs de chaque ville servait, en cas de danger, de retraite aux gens de la campagne avec leurs troupeaux: c'est l'origine des faubourgs (Fahrt, fiera, burgen, ville, bourg.) — L'Allemagne se trouvant ainsi organisée pour l'attaque et pour la défense, Henri fut nommé par les Hongrois de payer le tribut d'usage, leur envoya un chien mort. Cette insulte fut le signal de la délivrance pour l'Allemagne: une bataille solennelle fut livrée en 934, près de Mersebourg, où fut la les Hongrois dans la Hongrie actuelle. Ils n'en sortirent plus que rarement et seuls.

911.

919 – 936.

936 – 973.

En mourant Henri 1er, l'Oiseleur, laissa à son fils Othon 1er, le grand, une puissance que celui-ci devait agrandir encore. Sous le père, l'Allemagne avait reçu

64 r°

65 d'invasion; elle devint conquérante dans la suite. C'est alors
que commença cette croisade qui dure encore, cette longue
conquête de l'Italie par l'Allemagne, également funeste
aux vainqueurs et aux vaincus. Il y a comme un destinée
irrésistible qui entraîne vers le midi les hommes du
nord. Rome se sentait pour ainsi dire sous l'aile éternelle
par une force mystérieuse, se descendans tous conquis
bientôt soumis. Ce qui les appelait encore, c'était la séduc-
tion de la vigne et de l'oranger du midi, et le besoin pour
noble de voir cette nature si puissante à la fois et si
gracieuse. Goëtte, arrivant à Rome, avait revu son pays
froid après un lointain et pénible exil. C'est les effets que
l'Italie a toujours produit sur ses compatriotes. Mais
tous joie dure peu. Au moyen âge, les allemands traver-
saient rapidement la Lombardie, suivaient leur empe-
reur à la conquête de Rome, puis tombaient malade
de la fièvre en emportait bon nombre; les autres,
que les lois de la féodalité ne devaient retenir que 40
jours sous les drapeaux de chef, s'en retournaient au
plus vite, et l'empereur regagnait l'Allemagne
comme il pouvait. C'est l'histoire de toutes les expé-
ditions impériales en Italie. Celle qu'y fit Otton le
grand, commença en 952. L'Italie était, à cette époque,
dans un état de désordre difficile à décrire. Les Grecs
tenaient encore quelques villes maritimes, quelques unes restaient aux mains des Sarra-
sins. Rome était devenue une espèce de municipe indé-
pendant où quelques familles nobles, les Orsini, les
Colonna, avaient fortifié le capitole, le Colysée, tous
les grands monuments de l'antiquité, et se disputaient
ou disputaient aux magistrats du peuple le gouverne-
ment de la cité. Quelques femmes débauchées nom-
maient au Saint-Siège leurs parens ou leurs amants.
Le reste de l'Italie et la dignité impériale étaient dis-
putés également par les ducs Lombards de Friouli et
de Spolète. Autrefois Otton le grand, Berenger II,
après s'être débarrassé de son concurrent, Guido de Spolète
tenait enfermé dans une île du lac de Garda, Ste Ade-
laïde, sa veuve, qu'il voulait donner pour épouse à son
fils. Adelaïde s'étant échappée, offrit sa main et sa
couronne à Otton qui encouragea sa querelle contre
les Alpes, se fit couronner roi d'Italie à Milan, empereur
à Rome. Il allait saisir tout l'Italie, quand
une révolte de Ludolf, l'un de ses fils, et une invasion
des Hongrois le rappelèrent en Allemagne. Il défit
rapidement tous ses ennemis, rangea sous sa domi-
nation la France qui aspirait à l'indépendance,
replaça la Lorraine sous la suzeraineté de l'empire,
soumit à un tribut les Slaves de la Bohême, et mou-
rut en 973, comblé de gloire, laissant à son fils Otton
un empire puissant et solide.

28 Décembre 1835.

X^ème Leçon.

Querelle du sacerdoce et de l'empire.

Le nom du moyen âge, c'est la querelle de l'empire et du sacerdoce. Avant ou après cette grande lutte, le drame n'est pas encore noué ou enfin est accompli.

A ces titres nous a cette division, tous les autres sont inadmissibles. Le moyen âge, a-t-on dit, se termine à la découverte de l'Amérique. Comment ne voit-on pas que ce fait, dans le temps développa toutes les conséquences, fut, à l'origine, insignifiant. D'autres ont proposé les règnes de Louis XI, de Henri IV, de Ferdinand le Catholique. Cette époque est grande; on y voit se concentrer le pouvoir monarchique déjà vainqueur de la féodalité. Mais cette révolution qui porte sur la ruine d'un intérêt n'est qu'une limite vague et flottante dans un intervalle de 20 ou 30 ans. Prendrons-nous la ruine de Constantinople? Mais en 1453, il y avait longtemps que l'empire grec était tombé au pouvoir des Turcs. Mahomet II fit que terminer par un dernier coup de hache ce tronc desséché. C'est une vieille erreur de croire que quelques manuscrits apportés par deux ou trois grecs fugitifs aient produit dans l'Europe occidentale la renaissance des lettres. La renaissance a-t-elle pas brillamment devancé Dante et Pétrarque? Enfin la réforme de Luther nous aurait pas non plus marqué la fin du moyen âge. La réforme était déjà ancienne dans les esprits lorsque Luther lui donna son nom. Depuis longtemps le manifeste du 15ème siècle était lancé contre le saint-siège; il n'y manquait une signature; Luther y apposa la sienne.

Toutes ces classifications sont donc arbitraires et artificielles. Elles peuvent aider la mémoire, elles ne représentent point la réalité. En histoire comme en toute science, pour arriver à une classification naturelle, il faut aller au fond des choses.

Le moyen âge est ainsi appelé non pas seulement parce que, dans la succession des époques, il se trouve placé entre l'antiquité et les temps modernes, mais parce qu'il est le débat de deux principes rivales. Au temps de Charlemagne, le sacerdoce est tout; il n'y a point de lutte, point de moyen âge. En 1300, après le soufflet de Sciarra Colonna, le débat est clos; lorsque le débat n'est plus entre l'église et l'empire

De l'église, mais entre l'église et le roi de France, son seul ami, la lutte n'eut garde de finir. Le moyen-âge expira ouvert.

Il y a fait la beauté du développement chrétien, c'est que les deux éléments qui sont aux prises, loin d'être étrangers et inconnus l'un à l'autre, ont même nature, même devise, même caractère: c'est le saint siège romain et l'empire romain qui dans ce grand drame remplissent toute la longueur de la première scène. Dans la seconde qui n'est qu'un développement de la première, l'un des acteurs change: l'empire romain fait place à l'église chrétienne et le roi très chrétien. Dans cette guerre harmonique entre deux principes homogènes réside tout le moyen-âge. Pour nous, les chefs des deux partis sont le Pape et l'empereur; pour un contemporain, c'était Dieu et le diable dans les représentants variables suivant les croyances et les affections de parti. C'est dans ce conflit entre deux symboles que est la profonde dualité du moyen-âge.

Descendons maintenant jusques aux hommes. Des deux hommes qui ouvrent la lutte l'un est un Italien, un Toscan que l'on ne connaît que sous un nom germanisé, celui d'Hildebrand. (Allobrand ?); l'autre est l'empereur Henri IV. Avant de voir ces deux hommes aux prises, disons quelques mots de l'état de l'empire et de l'église au moment où s'élève la querelle.

L'empereur Conrad le Salique avait en 1024, à la diète de Roncaglia, consacré la légalité en reconnaissant le droit des seigneurs, ce droit tant respecté par leur fondateur Charlemagne, que les puissants empereurs franconiens qui suivirent. Henri III, le noir, ce prince pieux et héroïque, qui mourut si jeune, après avoir essayé de si grandes choses, prit au sérieux le titre d'empereur, et voulut que désormais il indiquât autre chose qu'une stérile suzeraineté. Il avait trouvé les guerres civiles et privées, les troubles de toute espèce qui alors désolaient l'Allemagne, devenus pour lui faire naître l'idée d'atteindre par là des quelques-uns des divisions. Ce système une fois adopté, il fallait le mettre à exécution. L'empereur n'avait devant lui aucune difficulté. Au lieu de conférer à de nouveaux bénéficiers les fiefs dont les possesseurs venaient à mourir, il en dépouilla les familles et les garda pour son propre compte. Il réunit ainsi à son domaine la Bavière, la Franconie,

comté d'un instant, la Bavière. Il en revint à de nouvelles instances séricuses que dans la Lotharingie. Cette grande province formait des deux Lorraines, du diocèse de Liège, du Brabant et de la plus grande partie de celui de Cambrai était alors entre les mains d'une puissante famille à laquelle le fameux Godefroy de Bouillon devait bientôt donner un nouveau lustre.

Godefroi était fils d'Eustache de Boulogne, d'une des compagnes de Guillaume le Conquérant dans la conquête de l'Angleterre. Du côté des femmes, il avait pour aïeule Godefroy le Barbu et pour aïeul Godefroy le Bossu. Par son mariage avec Blatrude, fille de Frédéric, duc de Lorraine et veuve de Boniface III, marquis de Toscane, Godefroy le Barbu se trouvait chargé des intérêts de ces deux provinces dont lui était échu l'héritage d'une fille de Boniface et de Béatrice, de la fameuse comtesse Mathilde. Il entreprit de former contre l'empereur une vaste conjuration de toutes les provinces belges. Les alliés employèrent leurs forces, donnèrent des preuves d'héroïsme, mais en vain; henri les battit en deux rencontres; le comte et sa famille tombèrent deux fois entre ses mains et sa femme comtesse Mathilde fut renfermée dans les prisons de l'empereur les premières années.

L'empereur victorieux ruina la maison de Bouillon, s'empara de ses domaines et exerça un pouvoir absolu dans l'Allemagne, mourut à 39 ans.

Son fils encore enfant régna sous la tutelle de l'impératrice Agnès. Mais avant d'aller plus loin, voyons ce que Henri III avait fait pour la papauté.

Ce même homme qui semblait devoir écraser l'Allemagne sous son despotisme, paraissait se soucier peu de gouverner l'Italie. À deux reprises différentes, il avait donné la tiare à des hommes capables de faire respecter les droits du saint-siège. Nous ne prédécesseurs de grands scandales avaient eu lieu. Rome qui accordait aux filles les mêmes privilèges qu'aux mâles avaient eu pour effet de concentrer les richesses et bientôt entre les mains de quelques femmes. Au 10ème et au 11ème siècle, la papauté était devenue entre leurs mains un sorte de baronnage qu'elles confisquaient suivant leur caprice. On avait vu deux femmes Marozia et Théodora faire asseoir ainsi leurs amants sur la chaire de St Pierre. L'église gouvernée par des femmes sans capables et dissolues semblait toute penchante de sa ruine. En humanisant les barbares elle était devenue barbare elle-même; elle s'était féodalisée, prosaïsée.

68 vs

69.

Dès le temps de Charlemagne, les évêques semblent avoir renoncé à l'anbe pour prendre la crosse. L'église devint une terre que l'on exploite; les cadets y prétendent en foule, dès l'âge de six ans. En attendant, le jeune comte ou baron, chargé de la tutèle, fait valoir les bénéfices, vend les choses saintes comme les fruits de son domaine et frappe le peuple d'une taxe à deux tranchants. Bientôt ce qui n'était qu'électif se devenait héréditaire par l'introduction du mariage: les filles elles-mêmes auront droit à l'héritage sous le dotal: la féodalité sera dépassé. que l'église continuait ainsi à s'amollir en se matérialisant et bientôt ses destinées seront accomplies. Pour continuer désormais elle a besoin de se contenter, de se concentrer dans la partie la plus vivace, le cloître.

Le réformateur de l'église fut, comme son fondateur, le fils d'un charpentier. C'était au nom de Cluny nommé Hildebrand. On avait deux chemins dans l'avenir de Grégoire VII: sa réforme et la lutte contre l'empire. Il fit quelque chose de plus. Pour que l'église échappât à la domination des laïques, il fallait qu'elle cessât d'être laïque elle-même; pour s'insurger avec droit contre le siècle, il fallait qu'elle-même le fût dégagé du siècle auquel elle tenait par la terre et par la femme. Alors et seulement alors, elle pouvait, la tête haute, se présenter en face de l'empire.

On a beaucoup déploré les malheurs de cette guerre, on a beaucoup parlé de ses scandales. C'est à tort. Que l'on songe à la condition affreuse des pauvres serfs sous le régime féodal. Leur unique refuge contre la tyrannie des barons c'était l'église. Mais quand l'église avait pour représentant le baron lui-même, et le baron en possession des armes du prêtre, quel moyen d'échapper à la tyrannie? église et féodalité, il fallait que ces deux puissances subsistassent au moyen-âge, mais subsistassent séparées. car si, d'un autre côté, le sacerdoce eût absorbé l'empire, il serait peut-être arrivé en Europe ce qui arriva pour les Incas et Montézuma d'Egypte et les Lamas du Thibet. Le pape eût cru d'être le vicaire de J. Ch.; il serait peut-être devenu lui-même une incarnation, un Dieu sur la terre. D'ailleurs, pour le bien du moyen-âge, il était nécessaire qu'une pareille guerre éclatât. Sans lutte, pas de société forte et vivace. L'homme et la société ne sont qu'une lutte entre des forces en équilibre; que la lutte cesse, et la mort arrive. Là est la justification du moyen-âge. L'intérêt de tous était que l'église commençât par se dégager de l'influence féodale.

70.

Grégoire VII prétendit d'abord que les terres ecclésiastiques ne relevaient point de l'empire. Pascal II, l'un de ses successeurs, alla plus loin. Il déclara à l'empereur que l'église ne voulait plus de terres pour bouleverser l'empire dans l'usage qu'il en faisait à l'église. Les protestations du clergé, à cette époque, étaient nombreuses. En Angleterre, il possédait le tiers du territoire. Les Archevêques de Mayence et de Cologne avaient des armées. Il fallait que l'église abandonnât des royaumes; elle ne put s'y décider; renoncer à son temporel, c'eût été perdre une partie de son influence morale. Les terres dont elle avait joui jusqu'alors étaient couvertes d'églises, de couvents, d'abbayes, d'écoles, d'hospices. La proposition du pape ne fut être sanctionnée que par l'assentiment du clergé.

Désormais la guerre était déclarée entre le sacerdoce et l'empire, entre l'esprit et la matière. Au début, la lutte ne paraissait pas devoir être longue. L'Italie n'avait pas encore cette force qui, plus tard, au temps de Frédéric Barberousse, elle puisa dans son organisation communale. Henri IV avait pour lui l'Allemagne domptée par son père, et la plus grande partie de la Lombardie. Grégoire VII n'eut d'abord qu'à vouloir pour anéantir ce qui restait de la puissance de la Comtesse Mathilde, ennemie naturelle de l'empereur dans le pays. Il avait [illegible] excommunié. Mais bientôt, au sein même de l'Italie germanique, au nord de l'empire, il devait trouver des plus puissants adversaires. Les Saxons qui, cinq siècles plus tard, devaient embrasser et défendre avec tant d'ardeur la réforme de Luther, se déclarèrent alors les appuis de la papauté. Cela s'explique: l'église, en effet au temps de Grégoire VII, était triomphante sous Léon X. Les Saxons prennent toujours le parti du faible contre le fort. La haine qu'ils portaient, comme hommes du nord, à la maison de Franconie, s'était réveillée plus vive à l'avènement de la maison de Souabe. D'ailleurs, ils avaient contre Henri IV des griefs personnels. Ils se révoltèrent et proclamèrent pour empereur Rodolphe de Souabe. Le pape envoya au nouvel élu la couronne impériale avec cette devise barbare, mais énergique:

« Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

« L'église, la Pierre du Christ, a donné le diadè-
« me à l'apôtre Pierre; Pierre le donne à Ro-
« dolphe. »

Henri IV, effrayé de tant d'ennemis, vint

70v.

11.

à toute force, se réconcilier avec le pape. Au cœur de l'hiver, il quitte les états, franchit les Alpes et se rend à une entrevue à son maître. Il reste pendant 3 jours, en chemise, sur la neige, dans les cours du château de Canossa. Il obtint bien que le pape l'admette; on jura que la réconciliation était vraie et sincère; on s'approcha de la table sainte, on appela le jugement de Dieu sur le coupable. Mais tout fut inutile. Un mouvement irrésistible entraînait les guerriers dans l'arène. C'était la force même de chacun qui supprimait aux vaines conventions des hommes. Henri IV attaqua son compétiteur à l'empire. une grande bataille eut lieu entre les deux empereurs à Wolksheim en Thuringe. Rodolphe y perdit la main droite, au milieu de la mêlée, un jeune homme de 18 ans le frappa, dit-on, de la lance dont on croyait que l'empire confié à sa garde et à son courage mordrait à ses pieds. Ce jeune homme était le petit fils de Godefroi le Barbu vaincu et emprisonné par Henri III, c'était Godefroi de Bouillon, ennemi de l'empire, il avait la confiance de l'empereur et la justifia. Dans les rangs opposés figurait le comte de Mathilde, la cousine, qui jadis avait partagé la captivité de son oncle et cherchait maintenant à venger leurs communes infortunes. Vainqueur de l'empereur Rodolphe, Henri IV est à Godefroi combattant à Rome; le peuple qui dans le môle d'Adrien, le château Saint-Ange, allait y être forcé, dans le secours de Robert Guiscard et de ses normands qui venaient de conquérir le royaume de Naples. (1084.)

4. Janvier 1836.

72.
12

XI ème Leçon.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

L'empire et le sacerdoce. — Frédéric Barberousse.

[redacted].

La querelle du sacerdoce et de l'empire est un sujet grand et simple à la fois, dramatique par la somme de souffrance et d'héroïsme qu'elle a fait naître. Il est comparable à cet égard à la guerre de l'Asie contre l'Europe, de la Perse contre la Grèce, racontée par Hérodote. Mais ce drame n'aura pas son Hérodote. La distance des temps et la complexité des événements ne laisseraient sortir de ce sujet ni une histoire de l'élection, ni même, comme celle d'Hérodote, une histoire d'inspiration. Nous nous bornerons à en tracer les linéaments généraux; nous en donnerons une formule simple et claire autant que possible. Nous commencerons par tracer les caractères principaux des deux partis, guelfe et gibelin, dont la rivalité n'est pas un des faits les moins importants de cette querelle.

Elle a d'abord pour objet les prétentions opposées des deux maisons de Saxe et de Souabe. Dans la partie d'Allemagne en Italie, elle doit associer à ses débats les divisions du sacerdoce et de l'empire, et la lutte des républiques italiennes contre les empereurs souabes; enfin elle doit devenir tout simplement une lutte entre les nobles et les plébéiens.

Les Gibelins sont les partisans des empereurs. Les Guelfes représentent l'opposition dans l'empire, à leur tête est la Papauté à laquelle la Bavière se trouve un instant réunie. Aujourd'hui même on dit encore, en Allemagne, la Papauté et l'empire, aussi bien que le nord et le midi, opposant ainsi ces deux pays, quoique la Papauté ait aussi fait partie de l'empire en Italie, la plupart des villes sont guelfes, quelques-unes, Pise, par exemple, sont gibelines. Mais en général le parti gibelin est celui des châteaux, de la noblesse qui appelle l'étranger. Les villes, au contraire, tiennent pour le pape, non comme le chef de la religion, mais comme l'ennemi de l'empereur, ce sont les vieilles démocraties italiennes. Florence surtout est la ville la plus guelfe, celle qui persécute le plus cruellement les Gibelins. Les Guelfes sont le parti des idées, celui de la liberté. Le parti gibelin a peut-être, au total, montré plus de dévouement, d'attachement aux hommes, d'amitié, de sentimentalité, et par là son caractère peut

paraître plus aimable. Le plus grand homme de l'Italie fut un Guelfe blanc, c'est à dire modéré, un Guelfe-quasi Gibelin, qui finit même par devenir gibelin. Dante.

Ces deux partis étaient représentés en Allemagne par les deux maisons dont ils portaient le nom. Guelfe les deux devaient leurs grandeurs à Henri IV qui avait donné en 1071 le Duché de Bavière à Welf et en 1080 celui de Souabe à Frédéric de Hohenstaufen. Henri-le-Superbe, petit fils de Welf et gendre de Lothaire, ajouta le Duché de Saxe et la Toscane à la Bavière; Conrad, frère de Frédéric agrandit aussi sa maison par l'acquisition du Duché de Franconie. Ainsi, au Nord de l'Allemagne, dominait la maison de Saxe, et, avec elle, le parti guelfe peu attaché à l'empire, qui tutoyait plus le lien féodal. Le midi dominait la maison de Souabe, plus même le parti gibelin, plus disciplinable, plus soumis, plus agricole. Ce qui a fait la fortune de la maison d'Autriche, c'est que le dévouement de l'homme à l'homme est fort dans ce pays. L'autrichien se donne complètement à son maître. Un pied nu est par lui préféré que l'empereur même le plus mauvais. Ce n'est pas par servilité; le paysan est heureux de voir l'empereur toucher sa main: c'est une gratification sympathique. On a dit: les Français sont des esclaves, les allemands sont des valets. Cela est vrai, du moins par rapport aux Autrichiens, ils ont toutes les vertus et aussi tous les défauts des bons valets. Leurs maîtres en sont aussi reconnaissants, et ces maîtres, en général, sont des hommes consciencieux. Il est vrai que la conscience a parfois des accommodements avec elle-même. Ainsi Ferdinand ne crut pas avoir à se reprocher l'assassinat de Walstein, non plus que les derniers empereurs, les tortures des prisonniers de Spielberg; ils ne croyaient tendre qu'à l'amélioration morale de leurs malheureux. Cette maison d'Autriche est, en général, grave, sérieuse, digne à plusieurs égards. Le dévouement sans bornes que lui témoignent ses sujets. Ce qui lui a réuni depuis cinq siècles avait été emporté par les princes de la maison de Souabe. Plus braves, plus brillants, plus spirituels, plus poétiques même, ils finirent misérablement. C'est qu'ils n'avaient pas la persistance, la ténacité de la maison d'Autriche. C'est que les Souabes, plus poétiques, étaient aussi plus mobiles et moins dévoués.

73v

Dans le moyen âge est compris dans un drame et une époque. L'époque c'est la croisade, le drame c'est la querelle des sacerdoce et de l'empire, drame inégal qui s'agite entre les deux plus grands pouvoirs de l'Europe. L'intérêt des deux puissances va toujours croissant. Mais la croisade s'arrête à Saint-Louis, de sorte que le dénouement de cette époque nous offre le plus grand exemple de la beauté morale et idéale du roi chrétien. Au contraire, la querelle des deux pouvoirs finit par produire dans Frédéric II le caractère le plus hostile à l'église et l'empereur le moins chrétien. On conviendra qu'à côté de ces deux grands poèmes de Dante et de Virgile doivent paraître un peu pâles et ternes.

Le développement dramatique de la querelle présente trois âges.

Le premier c'est celui de la maison de Franconie. La question s'agite entre Grégoire VII et Henri IV. Question importante mais simple : l'investiture se donnera-t-elle par le bâton droit ou le bâton courbé, le sceptre ou la crosse et l'anneau ? Voltaire rencontre là une occasion d'railler ce qu'il regarde comme une dispute insignifiante. Il ne comprend pas ou ne veut pas comprendre qu'il ne s'agissait de rien moins que de décider si l'empire dépendrait de l'église ou l'église de l'empire. La question ne fut pas résolue. Nous avons vu que Pascal II offrit à l'église de renoncer aux biens temporels et que l'église ne consentit pas. Elle eut raison ; les choses de la matière sont trop intimement liées à celles de l'esprit dans même que ce sacrifice n'eût pas entraîné la ruine de l'église, pouvait-on espérer qu'elle s'y résignât ? Il eût été la réduire tout entière à l'héroïsme, et l'héroïsme est une exception. Henri V, que le pape avait excité contre son père ; cet infâme Néron qui, pour satisfaire la vengeance du pape, réduisit son père à la mort de faim, parut mais ne pas devoir désavouer comme empereur ce que, comme roi, il avait précédemment défendu. Mais alors les intérêts ne furent plus les mêmes ; il marcha sur les traces de son père et en 1122, trois après la prise de Jérusalem par les croisés, la querelle fut abandonnée à la lassitude. La croisade fournissait d'ailleurs une immense et héroïque distraction. La chrétienté avait alors à conserver ce tombeau qu'elle avait eu tant de peine à conquérir. Ces rapprochements

74v

eut lieu entre les deux partis, et dans la Diète de Worms (1122) on convint que l'investiture des Dignités ecclésiastiques se ferait par la crosse et l'anneau, et que la terre serait conférée par le Sceptre. Pourquoi cette distinction si simple, si naturelle, n'est-elle pas venue plus tôt? Est-ce que l'empire voulait empiéter sur les Droits de l'Eglise et l'Eglise sur les Droits de l'empire: et n'est-on pas en droit de s'en étonner. Demandez à Alexandre, à Bonaparte, pourquoi ils ont couru l'un jusqu'à l'Indus l'autre jusqu'à Moscou. C'est que tout être fini sent le besoin de se compléter, de tendre sans cesse à devenir infini. Alexandre et Bonaparte voulaient être infinis. Il en était de même de Henri IV et de Grégoire VII. à bien dire, la guerre des Investitures et de l'empire n'est pas chose nouvelle, n'est pas chose unique: elle se fait tous les jours en nous.

Le second acte du drame est moins beau. Il se passe entre Frédéric Barberousse et la ligue des villes Lombardes dans le chef est Alexandre III. La question perd de sa grandeur. Ce n'est plus l'Eglise et l'Allemagne et l'Italie et c'est une lutte de deux nationalités, ce n'est plus de deux idées. Frédéric battu, brisé, est réduit à baiser les pieds du pape. Depuis Henri IV était mort de faim. Le pape l'emporte et comme représentant de l'Eglise et comme représentant de l'Italie.

Troisième époque. Innocent III, l'un des plus grands hommes qui aient occupé le trône pontifical, était soigneusement un jeune empereur allemand pas son père, Italien par sa mère. Ce sera le plus formidable ennemi non pas seulement de l'Eglise, mais du christianisme, Frédéric II. On lui attribue le livre des trois imposteurs: Moïse, Jésus, Mahomet, tous ceux qui obtenaient la confiance étaient arrêtés. Le principal résultat de la lutte, pendant cette période, sous la chute de la maison de Souabe sous les enfants de Frédéric II et le grand interrègne qui commence à la mort de ce prince et brise pour quelque temps l'unité de l'empire.

Le concordat de Worms semblait avoir tout arrangé. La maison de Franconie s'était éteinte en 1125 avec Henri V, les allemands dans la crainte de perpétuer l'empire dans sa famille écartèrent son neveu Conrad, duc de Souabe, et nommèrent empereur Lothaire, duc de Saxe. Guidé par Saint Bernard, Lothaire marche sur Rome, chasse Roger comte de Pouille qui soutenait l'antipape Anaclet, et installe Innocent II qui paie de bien fois de la cérémonie du couronnement. Cependant Lothaire n'obtint ce titre qu'en jurant les franchises de Rome et en se reconnaissant le vassal du pape. Deux vers expriment deux vers de l'époque:

Rex venit ante fores, Jurans prius urbis honores,
Post homo fit papæ, Sumit, quo dante, coronam.

Ces abaissements de Lothaire fut peut-être la cause qui fit exclure sa famille de l'empire. à sa mort, Conrad III duc de Franconie et de Souabe, frère de Frédéric Hohenstaufen, neveu de Henri V, fut élu empereur par la diète sans le concours du peuple (1138.) Henri le Superbe ayant refusé de le reconnaître fut mis au ban de l'empire et dépouillé de ses duchés. La Saxe fut donnée à Albert l'Ours, margrave de Brandebourg; ce fut le commencement de la Prusse future; la Bavière fut donnée à Leopold d'Autriche. Conrad fut le chef de la seconde croisade avec Louis le Jeune. Mais ils agirent séparément et furent tous les deux malheureux. Conrad mourut de retour. Il eut pour successeur son neveu Frédéric Barberousse, grand dans l'histoire, Frédéric est aussi grand dans la mémoire des peuples et son nom est aussi populaire en Allemagne que celui de Charlemagne. après avoir réduit les vassaux rebelles et soumis le roi de Danemarck à la suzeraineté impériale, il retourna vers l'Italie où il était appelé par le pape Adrien IV dont la toute temporelle venait d'être détruite par Arnauld de Brescia. Il était aussi appelé par Rubert de Capoue que le roi de Sicile Roger avait dépouillé de sa principauté, et par les habitans de Lodi que les Milanais opprimaient. les Milanais avaient adopté un gouvernement populaire et s'étaient mis à la tête de la ville libre de la Lombardie. une ligue contraire s'était formée sous le patronage de Pavie. Frédéric embrasse le Piémont, vient par d'Asti, de Tortone, mise à mort Milan, marche vers Rome, se fait couronner dans un faubourg fait brûler Arnaud de Brescia, reçoit devant la

76x

ressentiment des Romains et regagne en Allemagne.
(1154–1156.) Adrien IV traite alors avec l'empereur et le fait couronner à Rome. Guillaume 1er, fils de Roger, duc de Sicile, s'était emparé de l'Italie, tient une diète à Roncaglia et fait proclamer par les jurisconsultes de l'école de Bologne que le pouvoir absolu appartient à l'empereur. Alexandre III se met à la tête des villes lombardes pour soutenir les libertés de l'Italie; Frédéric la force de s'enfuir en France, prend Crème, puis Milan qu'il fait raser. Cette horrible exécution épouvante les communes lombardes qui se soumettent et reçoivent les podestats de l'empereur. (1158–1162.)

Bientôt une nouvelle confédération pour la liberté de l'Italie se forme dans la Vénétie. Alexandre III revient à Rome, et les confédérés bâtissent en son honneur la ville d'Alexandrie pendant que les Milanais relèvent leurs murailles. L'armée impériale abandonne l'Italie. L'archevêque de Mayence envoyé par Frédéric dans la Romagne et la Toscane échoue au siège d'Ancône (1174). L'empereur ne peut s'emparer d'Alexandrie. Deux ans après, il est battu près de Legnano par les Milanais; la défection de Henri le Lion lui fait perdre avec la bataille l'espoir de rétablir son autorité en Italie (1176). Réfugié à Pavie, Frédéric demande une trêve au pape Alexandre. Elle est conclue à Venise en 1177 et changée en paix définitive à la diète de Constance en 1183. Ce traité d'Abdamure l'indépendance des villes lombardes, sauf la haute suzeraineté de l'empereur. Le pontife guelfe triomphe sous les auspices de Saint-Ange.

Henri-le-Lion atteint et convaincu du crime de félonie pour avoir déserté les drapeaux de l'empereur est mis au ban de l'empire à la diète de Wurtzbourg. Bernard de Brandebourg est élu duc de Saxe et Otton de Wittelsbach duc de Bavière. Henri ne conserve que les alleux de Brunswick et de Lunebourg. Après avoir ainsi satisfait sa vengeance, Frédéric fait élire son fils Henri comme roi des Romains, le marie à Constance fille et héritière de Roger II, roi des Deux-Siciles, et prend part à la croisade. Isaac l'Ange empereur de Constantinople lui fait craindre de sa part, il en triomphe, débarque en Asie Mineure, bat les Grecs et les Turcs, bat le puissant sultan d'Iconium, et va achever en se noyant dans l'obscure rivière de Salef, le cours de sa glorieuse vie. (1188.)

11 Janvier 1836.

XII ème Leçon.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Les Normands. — Leur caractère. — Leurs conquêtes de l'Angleterre et des Deux-Siciles.

Au point où nous sommes parvenus, après avoir exposé les guerres du sacerdoce et de l'empire, nous rencontrons naturellement un peuple dont le nom s'est trouvé mêlé aux détails de cette longue querelle. Ce peuple, ce sont les Normands que nous allons essayer de caractériser et de suivre dans leur fortune.

Nous avons compté, parmi les événements de cette guerre, l'appel fait aux Normands par le Saint-Siège et nous avons vu que leur alliance n'avait pas été inutile à la papauté. Ils nous apparaissent comme une chevalerie brillante et civilisée en face de cette grossière et brutale féodalité contre laquelle luttait l'Église. Ils sont en général, les alliés de la papauté; et si, par malheur, un pape vient à tomber entre leurs mains, ce n'est pas lui qui leur demandera sa grâce; ils se jetteront à ses pieds pour obtenir la faveur de devenir ses vassaux. Cette conduite leur est dictée par un instinct politique admirable. Ils comprennent que la sanction de l'église est, au moyen âge, la condition nécessaire de toute autorité durable.

Avec cet esprit chevaleresque, les Normands sans doute prendront aux croisades une part brillante et décisive; mais auparavant ils auront accompli les deux grands événements du XI ème siècle: ils auront conquis l'Angleterre et le royaume des Deux-Siciles. Ce sont ces deux faits qui se présentent d'abord à nous: les noms de Roger et de Robert Guiscard, celui de Guillaume le Bâtard attirent les premiers notre attention.

Ce sujet est important. Il nous fournit l'occasion d'analyser, dans son germe, le véritable esprit moderne, ce mélange de ruse et de force, qui a son type dans l'esprit normand devenu plus tard l'esprit anglais.

III

C'est l'héritage le plus direct que le moyen-âge ait légué aux temps modernes. Dès le moyen-âge, nous trouvons dans les Normands le caractère brusque qui a porté les fruits chez leurs descendans; nous y trouvons l'habileté politique et, quelque chose de moins que l'habileté, la persistance et la ténacité dans les entreprises. Ce caractère mérite d'autant plus d'être remarqué qu'il manque en général à tous les peuples d'origine celtique. Chez ces peuples, ce n'est pas la persistance qui domine, c'est l'exaltation et l'héroïsme, qualités rarement compatibles avec la première. Toutefois il y a une exception apparente, qui, mal interprétée, pourrait donner à nos paroles tout l'air d'un paradoxe. Les Ecossais, les Irlandais et les habitans du pays de Galles sont des peuples d'origine celtique et cependant on ne peut leur refuser l'attachement le plus fort aux institutions et aux principes, la plus héroïque persévérance dans les affections. Comment explique cette contradiction? c'est que cette persistance que nous reconnaissons dans les Ecossais et les Irlandais est une persistance passive: c'est de la routine. Si l'Ecosse et l'Irlande n'ont jamais cessé de lutter contre l'Angleterre, cette résistance n'est pas le résultat d'un plan calculé et conçu dans une vue d'utilité et d'intérêt; c'est par instinct, par suite de leur esprit ardent et enthousiaste. Ce ne sont pas les Normands. Il y a, enfin, la véritable persistance, la persistance artificielle, réfléchie, qui ne s'acquiert que par une suite d'efforts libres et calculés. Ce caractère s'est transmis sans altération aux Anglais d'aujourd'hui. Ces Anglais actuels sont un peuple extrêmement complexe, qui s'est fait lui-même ce qu'il est, un tout artificiel, composé d'une multitude d'élémens étrangers, où domine toutefois l'élément normand.

Ce qu'il y a de particulier dans la nation anglaise c'est de voir en tout un résultat, une utilité, et de subordonner toutes les entreprises à cette vue d'intérêt. Un tel caractère a bien son mauvais côté, et un peuple qui n'estime rien que en raison de l'utilité se défendra difficilement du reproche d'égoïsme. Mais si l'on n'approuve pas le but, du moins on ne peut s'empêcher d'admirer les moyens. Les Anglais poursuivent un but avec une persévérance admirable, et cela à part de tout élan poétique, de tout mouvement héroïque et désin-

terné. La France, au contraire, a beaucoup plus de cet esprit ardent et généreux, de ce caractère noble et enthousiaste qui fonde les croisades et la révolution française. Cette grande gloire a manqué à la nation anglaise, mais elle a toujours eu les résultats. C'est le peuple le plus grandement et le plus solidement établi sur le globe, et tandis que les Français ont fait plus d'une fois l'Iliade, les Anglais ont fait une fois l'Odyssée. Ainsi, quand poursuivant Bonaparte sur toutes les mers, ils s'imposaient les plus durs sacrifices et doublaient l'impôt, tous les leurs pendant 25 ans, ils ont montré ce que pouvait l'habileté d'un peuple jointe à une infatigable persévérance. Pendant ce temps, ils s'établissaient sur toutes les côtes, laissaient partout des comptoirs et prenaient possession des mers. Ils ne négligeaient aucune position, quelle fût utile ou non dans le moment présent: il leur suffisait qu'elle eût chance de le devenir. Du reste il faut remarquer que les Anglais n'ont pu s'imposer ces énormes sacrifices, exécuter toutes ces entreprises que à l'aide d'une bonne fortune qui n'est arrivée qu'une fois dans le monde. En 1806, M. Watt appliqua aux manufactures la puissance de la vapeur connue, mais non encore appliquée, de la vapeur. avec 25 millions d'hommes, les Anglais eurent alors la force et la richesse de 80 ou de 100 millions.

Il y a deux sortes d'héroïsmes, tous deux admirables, quoique opposés l'un à l'autre. Nous avons, nous autres Français, l'héroïsme de la spontanéité et de l'enthousiasme, les Anglais ont celui de la patience. Cependant depuis quelques années nous avons beaucoup gagné sous ce rapport. Il est facile de s'en convaincre en jetant les yeux sur notre histoire. De l'an jusqu'au XIV^ème^ au XVI^ème^ siècle, de Philippe de Valois à Louis XI, on a progrès du progrès qui a eu lieu dans l'esprit de calcul et de réflexion. Les Français n'ont plus ce caractère fougueux et inconséquent qui leur avait fait les désastres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt; sous Louis XI, ils luttent avec persévérance, ils ont un but, ils développent un système. De Louis XI à Louis XIV, le progrès est encore plus marqué on découvre une plus forte et organisatrice dans les travaux administratifs de Colbert. Ce ministre a donné un caractère monumental à toutes ses entreprises. Quand on se trouve en présence de l'immense édifice des archives de ce règne, on ne peut se lasser d'admirer la prodigieuse activité, l'économie, le sérieux de son administration

dict la même pensée, quoique sur une plus grande échelle, qui a présidé à celle de Bonaparte. On est frappé du même étonnement, à la vue de cette masse de documens de toute espèce, tous sur, tous signés par l'empereur, et presque tous dictés par d'infatigables ministres, les Mollien, les Barbé-Marbois, les Darru, véritables héros de travail et d'activité. Cependant, malgré ce progrès que nous nous avons noté, nous sommes encore restés bien inférieurs aux Anglais dans le rapport pratique, de même que nous nous sommes restés au dessous des Allemands dans le rapport spéculatif.

Ces élémens de persistance et de persévérance ne se montrent pas dans les Anglais antérieurement à la conquête des Normands. Nous n'entrevoyons aucune trace dans les anciens Bretons, non plus que dans les Angles et les Saxons, de véritable anglais, solide et prévoyant, ne se montrant avec son caractère égoïste et positif, qu'à partir de la conquête de Guillaume de Normandie. On a beaucoup plaint le sort de l'Angleterre envahie et ravagée par les Normands. On a eu raison de déplorer les horreurs de la conquête. Car toute conquête, au moyen-âge, est quelque chose d'horrible et de déplorable. Mais on ne peut nier que ces Normands ne fussent bien supérieurs aux insulaires auxquels ils venaient se mêler. Ce n'étaient plus ces grossiers pirates du nord, chez les Normands qui conquirent l'Angleterre et les deux-Siciles, l'élément Neustrien avait pris le dessus sur l'élément Scandinave.

Ces considérations générales servent à mieux faire comprendre les deux conquêtes, puisque contemporaines des Normands et les beaux récits qu'en font de la première Gibbon et Sismondi, et de la seconde Thierry dans son admirable et populaire ouvrage.

18 Janvier 1836.

8-1v

XIII ème Lecon.

Croisade Espagnole. — Le Cid.

ECOLE NORMALE

Ce serait ici le lieu de parler de la grande croisade européenne, mais surtout française, de Jérusalem. arrêtons-nous cependant un moment. car si nous ne voulons pas présenter toute la croisade au grand effort de l'occident contre l'orient, de la chrétienté contre l'Islamisme, nous devons parler d'abord d'une croisade bien autrement durable, de la croisade par laquelle, de cette longue veille dans les armes pendant laquelle s'est constituée la nationalité espagnole, avant de suivre Godefroy de Bouillon à la conquête Sainte de Jérusalem, nous avons à voir Le Cid combattant chez lui et pour sa patrie, et purgeant l'Espagne de l'élément arabe par les armes chrétiennes. La croisade du premier a été un événement temporaire, celle du second un événement durable. Elle s'est continuée sans relâche du VIII ème au XIII ème siècle avec l'acharnement le plus intense de part et d'autre.

Donnons avant tout le caractère de l'Espagne. L'Espagne est la croisade incarnée jusqu'à Philippe II. Seulement dans ce prince, la croisade n'est plus dirigée seulement contre les Maures, elle embrasse l'Europe entière. Le Protestantisme, du fils de Charles-Quint en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Italie, en France, eut un véritable caractère de croisade. Depuis que l'Espagne n'est plus la croisade, elle ne sait plus ce qu'elle est. Le peuple héroïque de l'Europe, c'est bien le peuple espagnol; héroïque, non comme les anglais, en vue d'un intérêt matériel, mais au contraire, avec un extrême désintéressement. C'est dans ce pays désintéressé jusqu'à l'absurde que devait s'écrire Don Quichotte. Le héros est un homme qui est plus homme que tous les hommes. Un peuple héroïque doit être celui chez lequel le sentiment de l'individualité est très commune et la sociabilité très rare. Cela n'est arrivé nulle part ailleurs plus que dans l'Espagne. Dum singuli pugnant, universi vincuntur, a dit Florus avec un sens profond de l'Espagne antique. Jamais en effet chez eux de concert, ni de simultanéité. Ils combattent avec ardeur, mais séparément, ville par ville, province par province, homme par homme. Ils durent succomber sous la persévérance romaine et devant la masse compacte de ses légions. L'Espagne d'aujourd'hui conserve encore des traces de cette manière de combattre. Les guerillas de montagne sont encore les soldats de Viriathe. Ce caractère est commun et aux Espagnols et aux tribus Maures. Celles-ci ont chacune leur

Jour pour marcher au combat. Si elles y allaient toutes ensemble, la valeur individuelle ne paraîtrait pas.

Avec ce caractère, il était facile que l'Espagne formât un tout. Pour que la réunion fût opérée, il a fallu deux choses : d'abord une guerre de plusieurs siècles contre un même ennemi, puis un principe commun à l'Espagne et à l'Europe, la défense du christianisme, et la destruction de tout ce qui n'était pas le christianisme. La conquête ou l'unité de l'Espagne était dans ces moyens violents. Cela est si vrai que, lorsque la croisade a cessé, il a fallu plus d'une fois l'inquisition pour y suppléer.

Entre les Espagnols se sont montrés plus chrétiens qu'aucune autre nation du monde. Et cependant leur principe, l'héroïsme, c'est à dire le triomphe de l'individu, était opposé au principe de l'église, le sacrifice. Aussi, pendant le long schisme de l'église, voyons-nous la plupart des temps le pape schismatique. Mais, en revanche, chez eux point d'hérésie, point ou très peu de discussions métaphysiques sur les affaires de foi. Leur croyance c'est un élan mystique vers la divinité, c'est l'amour de Dieu. Voyez les prières de Ste Thérèse. Si elle entreprend une réforme, dit-elle, si elle écrit un livre, c'est pour offrir un asyle à Jésus que les hérétiques chassent de partout.

Telle est l'Espagne. Le premier événement qui la montra au monde, ce fut la conquête romaine. Vint ensuite la conquête gothique, puis enfin la conquête arabe qui s'étendit sur tout le midi de l'Espagne. Cette dernière n'a pas été plus définitive que les précédentes, mais elle a duré plus long-temps. En dehors des hommes étrangers qui se sont superposés au sol de l'Espagne a toujours vécu dans les montagnes une population indépendante. C'est là dans ces nombreuses bergeries espagnoles errent dans ces Asturias dures aux hyènes et aux loups, disant leurs beaux monts Asturiens (cantabres) nommés les habitans qui ont fixé leur demeure, mènent la vie pastorale, élevant quelques têtes de bétail, des chiens demi-sauvages, qui combattent des bêtes fauves, de durs arbrisseaux qui rappellent la végétation africaine. Peu de village, mais de grandes villes, telle a toujours été l'Espagne. Elle a toujours eu affaire à des ennemis trop forts pour qu'on pût se défendre dans les villages. Au lieu de châteaux forts, l'Espagne s'est couverte de son patriotisme communal. De loin en loin apparaissent de grandes villes qui, de leur sein, peuvent faire sortir des armées : entre les villes, des déserts, des vastes pâturages, de grands bois d'oliviers ; de cultiver presque point. Les Asturiens aujourd'hui laissent venir, quand, dans leurs migrations

annuller, ils s'en vont, à travers champs, chercher alternativement le frais et la chaleur.

Il n'y a donc presque rien de changé à la population primitive de l'Espagne. C'est toujours la race Ibérienne dont les caractères se retrouvent partout, et dont la langue est encore vivace chez les Basques, et dans le midi, jusqu'aux rives de l'ancien Bétis, le Guadalquivir.

La plus profonde et la plus nette peinture du caractère de l'Espagne, c'est certainement son théâtre. Là tout est national; tout y célèbre les faits domestiques. Quel plus admirable type du caractère espagnol que celui tracé par Calderon dans le personnage de Don Luys Pérez, l'ennemi de la loi? L'intrépidité chevaleresque, la reconnaissance, la loyauté, la fierté orgueilleuse, et en même temps, l'abnégation de soi-même quand aux jouissances de la vie, tout cela se trouve dans les Espagnols et dans le héros de Calderon.

Aussi l'histoire des Espagnols a-t-elle été brillante dans l'antiquité. Après que Numance ne faisait plus trembler les légions romaines, c'est chez eux que César prenait ses gardes prétoriennes; et quand l'Espagne eut déposé les armes, elle envahit la littérature des vainqueurs. La littérature de l'Espagne est toute espagnole. C'est une espèce d'élan énergique, rapide, un grand effort vers l'infini, mais peu d'haleine, point de persistance. Cela vient de l'impuissance de généraliser, de l'absence de la faculté philosophique. Les Espagnols se passionnent pour des buts très étroits et peu de grandes choses dont ils ne voient qu'une face. Aussi leur littérature est-elle brillante, riche d'images, mais pauvre d'idées. Il y a beaucoup d'invention de détails, mais très peu d'invention scientifique et philosophique. Certainement il serait absurde de prétendre que Lope de Véga n'avait pas la faculté d'invention lui qui composait une tragédie en un jour et qui a laissé deux mille deux cents pièces de théâtre! mais cette invention se peut réduire à un certain nombre de formules.

Ce que nous avons dit du caractère espagnol s'applique au moyen ibérien. C'est là le fondement de la nationalité espagnole. Les Arabes sont venus en grand nombre sur ce sol et pendant les provinces où ils ont le plus longtemps séjourné sont précisément celles qui ont conservé le plus de sang Ibérien. Elle était donc bien vivace cette population de bergers qui se conservait ainsi à travers la conquête.

Qu'est-ce que le berger? un homme qui vit seul avec des bêtes, qui mène une vie solitaire, qui est hermite. Voilà la seconde forme du caractère espagnol, la vie monastique. Le moine est le solitaire

Des villes. Le solitaire des champs, c'est le berger.

Nulle part aussi les moines n'ont eu plus de force qu'en Espagne, n'ont déployé un caractère plus grand. Les plus énergiques. Les ordres militaires des chevaliers de Calatrava, de St Jacques ... etc ... qui tous se rattachent à l'ordre de Citeaux sont espagnols. Les Dominicains et les Franciscains y vinrent ensuite prêcher. Puis quand l'Espagne fut devenue un gouvernement politique, les moines aussi devinrent politiques et les Jésuites y parvinrent. Mais eux-ci ne paraissent pas avoir eu la même influence que les premiers.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici nous fera comprendre la croisade, disons mieux, la résistance nationale des Espagnols, résistance qui est, au fond, la même que celle de Viriathe. Seulement ici le motif religieux s'ajoute au patriotisme. L'esprit chrétien a un principe d'unité qui manquait à l'esprit national.

L'histoire d'Espagne commence d'une manière si régulière qu'on la croirait faite à plaisir.

D'un côté, deux généraux traversent la mer et envahissent la péninsule : c'est le maure Tarik et l'Arabe Musa, deux hommes nouveaux. De l'autre côté, en face d'eux, sont les Goths, les hommes du Nord abâtardis par le climat du midi. Ils sont bientôt dispersés, anéantis, et disparaissent de l'histoire. Mais aussitôt après apparaît dans les montagnes un homme qu'on fait descendre des Goths, parce que les Goths avaient été maîtres et seigneurs. C'était Pélage. Il avait porté le drapeau du dernier roi des Goths, Rodéric. Après lui, nous voyons l'un après l'autre ces étrangers devenus sous les yeux les plus redoutables, et le calife Monuza se soumet à un tribut de 100 filles. Alphonse le Chaste abolit cette odieuse contribution. Les petits royaumes d'Oviedo et des Asturies se forment dans les parties les plus faciles à défendre. De leurs montagnes, les Espagnols se jetaient dans la plaine, massacraient les Arabes ou les rançonnaient puis revenaient dans leurs nids d'aigle, chargés de butin. Non seulement les Arabes, mais les Francs aussi éprouvèrent leur bravoure. Charlemagne pénétra en Espagne ; il vainquit les Arabes, mais il fut défait à Roncevaux par les Espagnols. Bien que Charlemagne ait institué des marches espagnoles, bien que Louis le Débonnaire ait repris la grande ville de Barcelone, l'Espagne s'installe. Nous voyons cependant que les petits rois des montagnes envoyaient des présents à Charlemagne et lui rendaient hommage. L'empereur, en haine du khalife de Cordoue, faisait alliance avec le khalife de Bagdad qui lui aurait même, dit-on, envoyé les clefs de Jérusalem. Charlemagne, ennemi des Maures d'Espagne, dut être quelque temps l'ami des Espagnols. Mais

85r

après la mort du héros, toutes les relations des Espagnols avec les Français prennent un caractère hostile. L'Espagne combattit alors isolément pour son indépendance et sa foi religieuse. La victoire décida enfin en faveur de la population indigène et chrétienne. Le khalifat de Cordoue, élevé en 756, était arrivé aux dernières divisions intérieures à un démembrement définitif en 1017 sous Jalem. La puissance arabe durera encore longtemps à venir, mais sans unité, au moment de ce démembrement, Sanche III, roi de Navarre, qui mourut en 1034, avait réuni sous sa domination presque tous les états chrétiens de la péninsule, la Navarre, les royaumes de Léon, des Asturies, l'Arragon. Il prit le premier le titre de roi de Castille. Ces royaumes se séparèrent de nouveau sous ses fils, et la famille de Navarre fut la seule de toutes les royautés d'Espagne. Il semble que nos rois aient compris toute l'importance de cette vieille gloire, en conservant, avec une constance qu'on a traitée ridicule, le titre presque vide de roi de Navarre. C'est qu'ils n'ont jamais perdu l'espérance de posséder cette clef de l'Espagne et de pouvoir ensuite jusqu'au cœur. Cependant la Navarre perdit peu à peu sa première importance. car à mesure que les royaumes d'Arragon et de Castille s'élargissaient toujours au midi et à l'est par de nouvelles acquisitions sur les Arabes, la petite Navarre, limitée de toutes parts par des états chrétiens, enfermé dans son cercle étroit, ne trouvait plus d'infidèles à combattre. Il dut arriver ainsi que le royaume central de l'Espagne qui faisait, en quelque sorte, le corps d'armée de la croisade, tandis que l'Arragon, la Navarre et les Asturies n'entretenaient que les ailes, il dut arriver, disons-nous, que la Castille acquît sur les autres royaumes une supériorité de force et de civilisation et résumât en elle toute l'Espagne. La grandeur de la Castille date du roi Ferdinand 1er, fils de Sanche III ou le Grand (1034.) C'était un roi à la fois politique, législateur et guerrier. Ses vues sur la fin de son règne qu'apparaît le Cid dont les grandes victoires coïncident avec la prise de Jérusalem. Ferdinand avait, comme son père, réuni sous sa main presque tous les royaumes d'Espagne; comme son père, il les partagea de nouveau à ses fils. L'unité de l'Espagne ne pouvait se former cependant tant que Alphonse VI (1073) réunit les deux royaumes de Castille et de Léon, et secondé par le Cid, remporta sur les Musulmans des succès triomphaux. Ce règne est extrêmement brillant pour l'Espagne et dans le Cid qui en fait la principale gloire. Disons un mot du héros des traditions espagnoles.

87.

Don Ruy Diaz que les rois maures vaincus par ses armes qualifièrent de Cid (Sayd, seigneur), était simple chevalier de très noble race, mais pauvre. Il naquit au château de Bivar en 1026. Le Cid connaissait de cette époque parlant de lui d'une manière assez sèche. Mais on a, en revanche, un long poème en espagnol dont les romances arabes, à laquelle on avait, par une de ses femmes arabes. Chez si l'on veut, une histoire, mais il ne faut pas le confondre avec les admirables romances du Cid qui furent composées au 13ème siècle. Dans la première, elles sont certainement également les monuments les plus parfaits et les plus grands d'aucune littérature. Elles ont une richesse d'images, une énergie de sentiments vraiment incomparable. Le génie de l'Espagne n'a jamais paru d'une manière plus éclatante que dans le Romancero. L'Italie a eu instinctivement la gloire du premier époque, à force d'art et de science, l'Angleterre l'a obtenue; cette gloire a été refusée à l'Espagne. Mais elle peut avec avantage opposer son Romancero à la Divine comédie et au Paradis perdu.

Le Cid, pendant sa vie, éclipse entièrement la royauté. C'est lui qui soutient la monarchie Castillane contre les arabes et contre les Almoravides. Ferdinand avait partagé ses états entre tous ses enfants. Sancho de Castille voulut enlever l'héritage de sa sœur. Le Cid combattit pour elle. Nous donnons bien loin de la chevalerie du 14ème siècle, si galante dans sa bravoure. Sancho est assassiné; on rappelle Alphonse VI, l'un des fils qui s'était réfugié chez le roi Maure de Séville, Mahomet II Ben-Adad, dont il avait même épousé la fille. Le Cid lui fait jurer qu'il est étranger à la mort de son frère. Alphonse prête ce serment, mais ne pardonne pas au Cid de l'avoir contraint à un parjure. Bientôt le Cid disgracié, se fait conquérant pour son propre compte, se rend maître de Valence et s'y fait une royauté indépendante. Dans sa retraite il a encore occasion bien des fois de signaler sa valeur; monté sur son bon cheval Babieca dont le souvenir est resté aussi cher aux Espagnols que celui du héros lui-même, venant à la main à bout d'Yzouf, vainqueur sur les Maures, soutenu par l'amour de sa Chimène, le Cid triomphe encore dans sa vieillesse; il est victorieux même après sa mort. (1099.)

(Voir les Romances du Cid dans m. de Sismondi, Littérat. du midi de l'Europe. C. B.)

---

25 Janvier 1836.

XIV^ème^ Leçon.

Croisade Européenne et Institut Français de Jérusalem

— Ses résultats. —

ECOLE NORMALE

Beauté de la croisade.

Il n'est point de plus beaux moments dans l'histoire que ceux où le genre humain reconnaît son unité, où disparaît toute considération individuelle, où triomphe dans toutes les âmes une pensée identique. De pareils moments sont rares dans l'histoire. Ce n'est pas en effet chose commune que la réunion des circonstances qui peuvent inspirer au homme cette unité de vues et de sentiments. C'est dans cette unité que est la beauté de la première croisade. Si, à certaines époques, l'humanité a été représentée d'une manière plus complète, jamais elle n'a été aussi rapide. Quand bien même, pour ceux qui regrettaient, les raisons de ce mouvement eussent été indistinctes et confuses, cependant, à considérer l'ensemble, on ne peut pas moins là un des moments les plus dramatiques de l'histoire.

Nous rechercherons naturellement tout ce qui donne du dramatique. Quelle en est la cause ? Les causes sont nombreuses ; la principale c'est que l'homme ne se sent jamais plus homme que quand il agit. Ici, dans la première croisade, l'action est si grande, le drame qui se joue a tant d'importance, qu'il suspend tout à coup les querelles du sacerdoce et de l'empire, la lutte de la France et de l'Angleterre, drames assez grands peut-être, mais moins grands cependant que celui qui va se jouer entre l'Europe et l'Asie. Tous les peuples de l'Europe, en ce moment solennel, oublient tout à coup les haines qui les divisent pour ne plus penser qu'au lien qui les unit comme chrétiens. Quant à l'Asie, sans doute elle ne voit point s'effacer l'immense et éternelle variété qui la caractérise ; mais de loin, et dans le clair-obscur du moyen-âge, on pourrait croire que l'unité asiatique vient se placer en face de l'unité européenne. Cela suffit pour la beauté du spectacle.

Mouvement de la croisade.

Le récit de la guerre sainte et l'exposé des causes qui l'amenèrent est très simple. On l'a fait mille fois et toujours avec succès. Mais personne n'a décrit le mouvement de la croisade avec plus de poésie que le contemporain Guibert de Nogent. « Ce fut, dit-il, un spectacle extraordinaire et comme un renversement du monde. On vit les hommes prendre subitement un dégoût de tout ce qu'ils avaient aimé jusque là. Les riches et

châteaux, leurs épouses, leurs enfans, ils avaient hâte de tout abandonner... C'était l'accomplissement de cette parole de Salomon: les sauterelles n'ont point d'roi, et elles s'en vont ensemble par bandes... Bien que la prédication nous fût faite en faveur des Français, quel peuple chrétien ne prit aussi les armes?... Vous auriez vu les Ecossais, couverts d'un manteau hérissé, accourir des fond de leurs marais... Je prends Dieu à témoin qu'il débarqua dans nos ports des barbares de Jens sais quelle nation; personne ne comprenait leur langue; empêchant leurs doigts en forme de croix, ils faisaient signe qu'ils voulaient aller à la défense de la foi chrétienne. Il y avait des gens qui n'avaient d'abord nulle envie de partir, qui se moquaient de ceux qui se défaisaient de leurs biens, leur prédisant un triste voyage et un plus triste retour. Et le lendemain, les moqueurs eux-mêmes, par un mouvement soudain, donnaient tout leur avoir pour quelques argents, et partaient avec ceux dont ils s'étaient d'abord raillés. Qui pourrait dire les enfans, les vieillards, les femmes qui se préparaient à la guerre? qui pourrait compter les vierges, les vieillards tremblans sous le poids de l'âge?... Vous auriez vu de voir les pauvres femmes leurs corps comme des chevaux, traînant dans des chariots leurs minces provisions et leurs petits enfans; et ces petits, à chaque ville ou château qu'ils apercevaient, demandaient dans leur simplicité: «n'est-ce pas là cette Jérusalem où nous allons?..»

(Guib. de Nogent. Lib. II — c. 6.)

Résultats:

Sans nous amuser à recommencer un récit déjà bien fait par Gibbon, M. M. Simondi, Michaud et Michelet, occupons-nous d'apprécier les résultats de cette expédition. C'était peu de chose, sous le point de vue matériel, que d'avoir conquis Jérusalem et d'avoir fondé un fantôme de royaume qui, dès sa naissance, se trouvait infesté par les Arabes jusqu'aux portes de sa capitale. Cependant, si l'on songe que dans l'intervalle qui sépare les deux premières croisades, l'Europe et l'Asie se étaient rapprochées, s'étaient comprises, que la Judée, sans plus d'un rapport, était devenue une France, on comprendra qu'elle eut pu être avec le temps l'influence de ce résultat matériel en apparence si peu important. Ce n'est pas tout: ce fut un mouvement universel vers un même but, cette unité de vue qui, pendant quelque temps du moins, avait inspiré des hommes de nation, de mœurs, de langues différentes, avait dû aussi, jusqu'à un certain point, confondre les rangs, rapprocher les distances. Le seigneur s'humanisa par son contact continuel avec le vilain; il compta pour quelque chose ses vassaux qui, plus d'une fois, lui avaient sauvé la vie.

1° mouvement communal.

Faut-il s'étonner après cela que les révolutions communales, à peine commencées avant la croisade, s'accomplissent, quand elle est terminée, avec une prodigieuse rapidité? C'est par les villes industrieuses que mouvement se fait sentir. Il devait en effet commencer le mouvement. L'occasion, ce fut, en général, la défense des populations contre l'oppression et les brigandages des seigneurs féodaux, en particulier la défense de l'Île de France contre le pays féodal qui l'entourait, contre la Normandie. Une fois que les habitants des villes précédés de leur évêque, marchant sous la bannière de leur paroisse, eurent accompagné le roi à la guerre et vu fuir devant eux les nobles chevaliers d'Épernon des Rochefort et des Coucy, il leur fallut, à tout prix, des franchises, des privilèges. Pour les obtenir, ils n'employèrent les plus rudes persécutions. C'est au nord de la France, en Picardie surtout, que le mouvement communal est le plus rapide et le plus soutenu. Les premières communes furent Noyon, Beauvais, Laon et Saint-Quentin.

L'extension du pouvoir royal.

Un des principaux résultats de la croisade fut donc de fortifier le mouvement communal et par suite d'affaiblir le pouvoir féodal. Le pouvoir royal gagna tout ce que perdait le premier. D'abord, le roi fut le chef militaire des bientôt se mettre à la tête des saintes expéditions. Puis, pendant que les grands barons se ruinaient à la croisade, le roi grossit ses positions. La féodalité, pour être forte, avait besoin, comme le géant de la fable, de toucher à la terre; elle se perdait en se mobilisant. Voilà pourquoi le temps même que dura la première croisade, autre chose fut bien pis. Le roi s'unit aux communes, s'unit au clergé. Les barons devenus plus pauvres et moins nombreux ne purent résister à tant d'ennemis. Les évêques favorisaient le mouvement dans toutes les communes qui n'étaient point de leur dépendance. « À cette époque, dit Orderic Vital, la communauté populaire fut établie par les évêques, de sorte que les prêtres ayant abandonné leurs autels pour aller siéger ou aux combats avec les bannières de leurs paroisses et tous leurs paroissiens. » (Ord. Vit. II.) En réalité ce ne fut point le roi qui créa les communes, mais les communes qui créèrent le roi. La force des choses fit tellement qu'il fut bientôt porter ses armes en Normandie, en Flandre et jusque dans l'Auvergne. C'était beaucoup que de prendre pied dans le midi.

L'émancipation intellectuelle.

Mais ce vaste élan du peuple vers la liberté politique et individuelle qui créait les communes accroissait le pouvoir royal n'était point isolé. Il avait son corrélatif dans la sphère intellectuelle. Au mouvement communal correspond l'établissement des écoles et l'apparition d'Abailard. L'université de Paris commence au moment où l'universalité de la langue française est presque accomplie. Les conquêtes des Normands en Angleterre et en Sicile, la première croisade à Jérusalem l'avaient déjà répandue en Europe et en Asie. Le français de Paris

90v

devint bientôt proverbial. Dans toute Paris y rendait avant la croisade quelques écoles où l'on enseignait au moins les premiers élémens de la langue latine. Mais ce n'est qu'au commencement du 12ème siècle que nous voyons paraître les premiers professeurs de l'université de Paris. Paris possède alors trois écoles principales, l'ancienne école épiscopale du parvis Notre-Dame, celle de la rue du Fouarre sur la rive gauche de la Seine, et celle de Ste Geneviève sur la montagne. Dans cette dernière professait Guillaume de Champeaux. Abailard vint s'asseoir parmi ses élèves, lui soumit les doutes, l'embarrassa, le fit rougir de dépit et le condamna au silence. Anselme, évêque de Laon que il voulut traiter de la même manière le chassa de son diocèse. De retour à Paris Abailard établit une école; il osa y introduire la philosophie dans la religion et employer les mystères du christianisme. Rien n'arrêta la hardiesse; sa doctrine circula rapidement. St Bernard abbé de Clairvaux s'opposa au novateur. Le restaurateur de la philosophie au moyen âge, condamné pour ses erreurs religieuses aux conciles de Soissons et de Sens, après avoir erré de province en province de solitude en solitude, vint expirer au monastère de Cluny.

Résumé.

Cette vaste, mais résumant, les résultats de la croisade. Il y a là une suite d'événemens qu'on ne peut comprendre sans les rattacher les uns aux autres. Le tort de beaucoup d'historiens est d'avoir voulu les séparer.

D'abord la guerelle du sacerdoce et de l'empire fait du trône de l'empire, fait du trône, un trône. Où est la sainteté? elle est loin, bien loin, au tombeau du Christ. La croisade n'est pas, comme on l'a pensé, seulement un acte de foi: c'est déjà un acte politique. Le pélerinage de Pierre l'ermite est déjà à moitié de Rome. La croisade, à son tour, fait mouvoir les hommes jusque alors immobiles, détache le serf des campagnes et devient un aiguillon à l'ignorance; ainsi l'établissement des communes, l'accroissement du pouvoir royal, sont la suite naturelle de la première croisade; ainsi Godefroi de Bouillon est l'antécédent d'Abailard.

1er février 1836.

XV^ème Leçon.

Thomas Becket.

La première et la seconde croisade avaient fait à la guerre du sacerdoce et de l'empire une grande et noble diversion. Tandis que toute la chrétienté oubliait sa querelle et se réunissait pour délivrer le tombeau du Christ, le pape et l'empereur devaient avoir quelque honte de continuer avec acharnement une guerre qui consumait des forces plus saintement dirigées contre les Infidèles. Lorsque cette lutte se ranima entre Frédéric 1^er^ et Alexandre III, elle sembla avoir perdu quelque chose de cette netteté dans les causes, de cette pureté dans les principes, qui l'avaient caractérisée à sa première période. La lutte n'est plus simplement alors entre la crosse et le sceptre, le sacerdoce et l'empire; elle a un caractère compliqué d'autres intérêts. De générale et d'universelle qu'elle était d'abord, elle semble rétrécie aux dimensions étroites d'une lutte entre deux nationalités. Qu'est-ce en effet qu'Alexandre, sinon un patriote Italien, le chef de la ligue lombarde? Ce qui lui importe avant tout c'est de délivrer l'Italie de l'Allemagne. A ce grand intérêt, il sacrifie des intérêts plus vastes: les intérêts et la dignité de l'Eglise.

Mais au moment où dans l'Allemagne et dans l'Italie la querelle du sacerdoce et de l'empire perd de sa simplicité et de sa grandeur, la question va s'agiter en Angleterre entre Thomas Becket et Henri II, telle qu'elle avait été posée entre Henri IV et Grégoire VII. Ainsi nous ne faisons pas des démêlés de tout archevêque et de chaque roi une histoire d'un règne, ou si bon vient, d'un pays; nous la rattachons directement à la plus grande et à la plus universelle de toutes les luttes, à celle du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, à celle de l'esprit et de la matière. Ne voir dans Thomas Becket qu'un Saxon, non seulement c'est rétrécir une grande question, mais encore c'est fausser la vérité des faits. Si l'archevêque de Cantorbury n'avait été que le dernier représentant d'une nationalité expirante, je ne vois pas pourquoi l'on se serait ému ailleurs que dans le pays de Kent et les provinces d'Angleterre conquises par les Normands sur les Saxons; je ne vois pas pourquoi la France entière aurait sympa-

92v

trisé avec lui, pourquoi il avait fallu donner du poison à l'évêque de Poitiers, pourquoi enfin le culte de ses reliques et de son tombeau se serait étendu au delà des limites de la vieille Angleterre. Enfin comment expliquer que celui qui, chancelier d'Angleterre, avait si complètement oublié qu'il était Saxon, ait su si bien soutenir, étant archevêque de Cantorbery?

Becket né d'un père Saxon et, d'après certaines traditions populaires, d'une mère sarrasine, s'attacha de bonne heure à la suite de quelques barons normands auprès desquels il sut par son esprit et sa souplesse, auprès d'eux il eut bientôt appris leur langage, leurs manières, et il acheva dans ses voyages et sa station sur le continent de se faire tout aquitain. Rien ne devait trahir en lui un homme de la race des vaincus. Un fait important, oublié par Thierry, c'est le séjour et les études de Becket à l'école de Bologne, à cette école d'où Lanfranc était sorti, et où se développaient ces maximes du droit romain si favorables au pouvoir royal, ces maximes que à la même époque Frédéric Barberousse faisait proclamer à la diète de Roncaglia. (1158.) Ce fut sans doute aux principes que Thomas Becket puisa à cette école qu'il dut d'abord la faveur de Henri II. De retour en Angleterre il s'insinua dans l'intimité d'un riche baron qui habitait près de Londres. Il mangeait à sa table et le suivait à la chasse. C'est là que Thomas Becket fut connu du vieil archevêque de Kenterbury, Thibaut. Celui-ci, le trouvant à son gré, le nomma archidiacre de son église métropolitaine. Pendant les querelles qui eurent lieu entre Etienne de Blois et Mathilde, fille du roi Henri I et veuve de l'empereur Henri V, Becket se distingua par sa fidélité au parti de Mathilde et de son fils, et ce fut lui qui, par son influence, sut y retenir l'archevêque de Kenterbury. Henri II, soit par reconnaissance, soit parce qu'il avait besoin de cet homme pour l'aider dans ses entreprises contre les Barons, le nomma à la fois chancelier d'Angleterre et précepteur de son fils, lui confiant ainsi un pouvoir qui devait embrasser deux règnes. Becket s'en servit pour faire la guerre aux privilèges des barons. Ce fut lui qui, malgré leurs réclamations et leurs cris, les força à payer l'impôt de l'escuage; puis il engagea Henri dans une guerre contre le comte de Toulouse. C'est dans cette expédition que Becket déploya un faste et une magnificence

qui, si l'on en croit les chroniques contemporaines, semblent vraiment fabuleux. Il conduisait sous son propre nom 1200 chevaliers et plus de 4000 soldats. Mais l'expédition ne réussit pas, parceque Henri n'osa rompre le lien féodal, en attaquant Toulouse, défendue par le roi de France, son suzerain.

Cependant pour se mettre en état de lutter contre les barons, pour payer les troupes mercenaires que Becket conduisait, il fallait de l'argent et la seule manière de s'en procurer était d'imposer le clergé. Pour cela il fallait disposer de l'église comme de l'état. Le moyen de disposer de l'église c'était d'avoir à sa dévotion celui qui en était le véritable chef, l'archevêque de Kenterbury. En effet, cet archevêché était une espèce de royauté ecclésiastique, la véritable papauté de l'Angleterre, tant étaient faibles les liens qui l'unissaient à la papauté de Rome. Or à qui confier ce poste avec plus de sûreté qu'à Thomas Becket, homme tout dévoué au roi et qui d'ailleurs n'était rien que par lui?

Cependant Henri II aurait dû y réfléchir deux fois lorsqu'à cette proposition Becket eut répondu en souriant un bien sérieux et lui dit: Prenez garde; je deviendrai votre plus cruel ennemi. Singulière coïncidence entre Thomas Becket et Grégoire VII! ces deux adversaires des pouvoirs temporels ont reçu tous deux des armes de ceux mêmes contre lesquels ils devaient les employer, et c'est en vain que prévenant d'avance combien, au milieu des devoirs imposés par un caractère nouveau, les vieux ménagements, les anciennes affections, allaient être oubliés, l'un a dit à celui qui le faisait pape, l'autre à celui qui le faisait archevêque: Prenez garde!

En effet, à peine Thomas Becket fut-il devenu archevêque qu'un changement subit s'opéra en lui. Il renonça tout à coup aux luxes, aux plaisirs; il se fit prêtre, vécut dans les pauvres et Henri étonné reçut bientôt en Normandie un message du Primat, lequel lui renvoyait les sceaux de l'état. Que ne devait pas présager au roi cette abdication par laquelle le prélat semblait vouloir rompre tous les liens qui l'unissaient à lui? L'aversion succède à l'amitié, et dès lors le roi commença contre le Prélat une système régulier d'attaques et de vexations personnelles. Il excita l'abbé du monastère de Saint-

Augustin a refusé de prêter serment d'obéissance à l'archevêque entre les mains du primat, sous prétexte qu'avant la conquête, ce monastère jouissait d'une pleine et entière liberté. La querelle fut portée devant le pape et l'abbé gagna sa cause. Alors Thomas s'appuyant sur le principe que nous venons d'invoquer contre lui, demande la restitution de toutes les terres qui, avant la conquête, appartenaient au siège de Kenterbury. Ainsi toute la conquête se trouvait remise en question. Alors les évêques, plus tôt barons qu'évêques, se tournèrent contre Thomas. Il ne lui resta plus que les clercs et le bas peuple. Désormais, en haine de Thomas, les évêques accordèrent tout à Henri II. L'archevêque fut obligé de céder; mais bientôt s'élevèrent de difficultés nouvelles. D'après une loi de Guillaume le Conquérant un clerc ne pouvait être jugé que par des tribunaux ecclésiastiques. Sans doute il devait en résulter bien des abus. Mais si beaucoup de coupables étaient épargnés, il y avait aussi de innocents qui étaient sauvés, et c'était après tout une garantie contre la justice brutale des barons. Henri entreprit de détruire ces tribunaux. Tous les évêques, et Becket à leur tête, s'y opposèrent. Mais Henri, par des promesses et des flatteries, parvint à les détacher les uns après les autres d'une cause qu'il représenta comme celle de Thomas Becket.

C'est sous de telles inspirations qu'eut lieu l'assemblée de Clarendon, village à trois milles de Salisbury. Là des réglements furent soumis à la signature des évêques. Ces réglements ne tendaient à rien moins qu'à la confiscation de l'église au profit de Henri. Les revenus de tous les évêchés vacants devaient appartenir au roi. On ne pouvait plus ordonner prêtre des serfs sans le consentement de leurs seigneurs; aucune excommunication ne pouvait être prononcée contre un tenancier du roi sans son consentement. Enfin les ecclésiastiques tenanciers du roi devaient supporter les mêmes charges que les laïcs. Voilà ce qui, par un mensonge effronté, on appelait les vieilles coutumes de Clarendon. Néanmoins les évêques signèrent tous à l'exception de Thomas Becket qui demanda du temps pour réfléchir.

Henri poursuit Thomas Becket avec plus d'acharnement que jamais. Il y a désormais entre lui et l'archevêque une question de vie et de mort. Il s'adresse au pape pour le faire déposer. Ne pouvant obtenir sa déposition, il l'accable d'injustices, de vexations et d'outrages. Il lui redemande compte de tous les revenus qu'il avait administrés comme chancelier, quoique par une déclaration solennelle il l'eût autrefois

96.

déchargé de toute responsabilité ultérieure. La déclaration de Henri II montait à 144.000 marcs d'argent. Tous les délais étant expirés, il fallut bien qu'il comparût, quoique malade, devant l'assemblée de Northampton. Il savait que sa vie était menacée. Il célébra le matin la messe de saint Etienne martyr, comme si bientôt le sang et les paroles devaient lui appliquer à lui-même; puis revêtu de ses habits pontificaux et faisant porter devant lui sa grande croix d'argent il s'avança courageusement au milieu de l'assemblée. Cet appareil religieux qui eût changé le crime en sacrifice intimida ses ennemis. Il s'en fallut peu même que la déposition et son emprisonnement ne fussent votés. Mais au moment où le comte de Leicester lui lisait la sentence, l'archevêque l'interrompit en s'écriant qu'il en appelait au pape. Ensuite il se leva et traversa lentement la foule. On murmura, mais personne n'osa l'arrêter. Il se rendit à sa maison et fit donner un grand repas à tous les pauvres de la ville. La nuit même il partit, et, après beaucoup de peines et de fatigues, il parvint à gagner le continent.

Suivons désormais sa proie que lui échappait. Henri bannit toute la famille du prisonnier. Celui-ci se réfugia à Saint-Omer, puis à Boutigny, couvent de l'ordre de Cîteaux. Mais Henri le poursuivait encore sur le continent, et par ses lettres rogatoires s'efforçait de soulever tous les évêques et tous les seigneurs contre lui. Le pape Alexandre III, qui était à Sens, il répondit froidement aux lettres de Becket, à battre contre l'antipape Victor, se trouvait et lorsque l'archevêque vint lui-même dans cette ville sans être invité, le pape resta deux jours entiers avant de le recevoir; car il craignait de se brouiller avec le roi d'Angleterre. Au reste, pendant toute cette querelle, sa conduite fut la même; hypocrite continuel, il avoua toujours en secret celui qu'il désavouait ouvertement.

Thomas n'avait d'autre soutien que le roi de France. Jugeant de l'embarras de son rival, il accueillit l'archevêque avec empressement, disant que la protection des exilés était un des plus beaux fleurons de la couronne de France. Abandonné du pape, nourri par la charité du roi de France, Thomas n'était pas sans inquiétude, et apprenant que Henri était débarqué en Normandie, il se rendit à l'église de Vézelay, et y prononça contre les défenseurs des constitutions de Clarendon une solennelle excommunication.

A cette nouvelle, Henri encore une fois entra dans le plus violent accès de fureur. Il menaça

96v

De reconnaître l'antipape et de se faire musulman. Il envoie des lettres à Alexandre pour faire lever l'excommunication et suspendre Becket. Il obtint tout du pape, et les moines de Cîteaux menacèrent même ceux qui lui n'oseront plus longtemps lui donner l'hospitalité. Ainsi Becket était abandonné de tous.

C'était bien le moment de le comparer au Christ ne sachant où reposer sa tête. Le roi de France lui-même semblait l'abandonner aussi; Henri II s'humiliait devant lui. Louis chercha à réconcilier Becket et le roi. Une première entrevue eut lieu à Montmirail. Mais l'un réservant l'honneur du royaume, l'autre celui de Dieu, il n'y eut pas moyen de s'entendre. Ce qu'il y eut de plus malheureux pour Becket, c'est que la fermeté que sa même aux yeux de ses amis, pour de l'entêtement et de l'opiniâtreté. Il ne lui restait plus ni pain ni gîte. Il n'avait plus pour vivre que les aumônes du peuple. Pour que la vengeance de Henri fût complète, il fallait qu'il lui enlevât tous les droits attachés au siège d'Canterbury et qu'il obtînt du pape la suspension de l'interdit.

C'était aux archevêques de Canterbury qu'appartenait l'honneur de sacrer les rois d'Angleterre. Henri songea à transporter ce droit à un autre siège, et il fit d'avance sacrer son fils par l'archevêque d'York. En même temps il faisait auprès du pape les offres les plus avantageuses et les plus séduisantes, s'il voulait enfin déposer et sans retour son ennemi.

En présence de la fourberie et des concussions sacrilèges de celui qu'il devait regarder comme le chef de l'église, combien était scandaleux le saint intrépidité de l'archevêque, et quelles conclusions ne devait-il pas tirer contre l'infaillibilité de la cour de Rome? Aussi dans ses lettres éloquentes il y a un ton de reproche amer, il y a sur lui-même de sinistres pressentiments. "D'où vient, s'écrie-t-il que ce soit toujours le parti de Dieu qui soit immolé, de sorte que Barrabas se sauve et Christ soit mis à mort! Plût à Dieu que la voie de Rome n'eût pas déjà perdu tant d'innocents!" Un pareil langage émut le pape lui-même et il hésita à se résoudre à soutenir Thomas Becket. Il se décida à suspendre l'archevêque d'York pour usurpation des droits de l'archevêque de Canterbury. De son côté, le roi de France en guerre avec Henri, fit appeler Thomas à sa cour et le combla de faveurs. Lorsque la paix fut conclue entre

les deux rois il intervint en faveur de l'archevêque et voulut le réconcilier avec le roi d'Angleterre. Henri sembla recevoir favorablement les avances de Becket, et ne put rejeter toute offre de réconciliation. Mais lorsqu'il fallut venir à donner des gages positifs de cette conciliation, le roi s'y refusa, et tout ment fut ajourné d'après le rite des martyrs. Cependant il ordonna à Thomas de baiser la paix. Thomas avait bien compris ce que signifiait ce refus, et après avoir dit à Henri, il est bien tard de ces promesses: je vois bien que jamais nous ne verrai les empremises: je vois bien que jamais nous ne verrai pas! Cependant avec ces faibles garanties il se décida à passer en Angleterre. En vain, prêt à s'embarquer, reçut-il sur la côte de sinistres avis; en vain sut-il que sur l'autre bord des hommes armés l'attendaient pour l'immoler; il n'en poursuivit pas moins sa route: « C'est assez, dit-il, de sept ans d'absence pour les pasteurs et pour le troupeau! »

Quelle fut sur la foi du peuple de Sandwich aussitôt que du rivage il aperçut sur une barque la croix du primat d'Angleterre! d'enthousiasme fut tel, le nombre des marchands, des paysans, des ouvriers, qui s'empressèrent autour de lui, fut si grand, que toutes les tentatives des seigneurs normands pour le tuer sur sa route furent inévitables. De sa ville métropolitaine, Thomas se rendit à Londres pour saluer le jeune fils du roi. Toute la cité se porta au devant de lui. Mais le jeune roi, alarmé de cet enthousiasme, ordonna à Thomas de retourner à Kenterbury et de n'en plus sortir. Des bourgeois de Londres trop favorables au prélat furent même cités en justice.

Quand le vieux roi eut appris en Normandie l'arrivée de Thomas Becket à Kenterbury, et qu'on lui eut représenté comme mettant l'Angleterre en feu, comme traînant à sa suite les populations armées, il fut saisi d'un de ces accès frénétiques auxquels il était sujet, et dans sa fureur il prononça ces paroles qui cette fois ne sortirent pas en vain de sa bouche: « Pas un de ces lâches chevaliers que je nourris à ma table n'ira donc me débarrasser de ce prêtre qui m'insulte! » Quatre chevaliers, esclaves du lion Gédal, se conjurèrent pour tuer l'archevêque; ils arrivèrent le cinquième jour après Noël à Kenterbury. Ils entrent auprès de l'archevêque qui traitait des affaires dans sa chambre; ils s'asseyent à ses pieds sans le saluer, et engagent avec lui une conversation où ils espèrent l'embarrasser, en les détournant, tourner contre lui ses propres paroles. Mais la sagesse de l'archevêque triompha

toutes leurs espérances. Alors l'un d'eux, jetant le masque, lui dit à tout propos: qui! vous accuser le roi de perfidie? vous nous menacez; et ils se retirèrent bientôt à ceux qui étaient là qu'ils leur confiaient la garde de l'archevêque et qu'ils en répondraient devant le roi; et l'on entendit sortir de leur bouche de terribles menaces qui furent bientôt suivies d'effets.

Tout à coup l'on entendit frapper à la porte à coups de hache. Le valet prévint alors l'archevêque de se retirer dans l'église. Il ne se retira que lorsqu'on lui eut fait observer que c'était l'heure des vêpres. Aussitôt il traversa le cloître à pas lents, et marcha vers le grand autel séparé de la nef par une grille entr'ouverte. Il fit ouvrir les portes de l'église que les clercs voulaient fermer, et bientôt apparurent les conjurés les armes à la main. Ils voulurent, par respect pour la sainteté du lieu, entraîner leur victime hors de l'église. L'archevêque résista. Alors les quatre conjurés le frappèrent de leurs épées, et il fut renversé mort sur le pavé. Un homme d'armes prenant du pied le cadavre inanimé en disait: "ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et soulevé les Anglais!"

Telle fut la fin de Thomas Becket. Mais après sa mort il fut plus grand que pendant sa vie. Vivant il avait eu contre lui le roi d'Angleterre, les barons, le pape; mort, il n'y eut plus dans la chrétienté qu'un cri d'admiration pour la victime, d'horreur pour le meurtrier. Henri vint se flageller sur sa tombe, et le pape qui lui avait fermé sa porte le déclara un saint. Les pélerins n'avaient pas même attendu le jugement de Rome pour se mettre en route vers son tombeau. Il en vint 100.000 dans une année. Saint Thomas de Kenterbury fut un des plus grands du moyen-âge. Ce ne fut pas seulement un de ces saints nationaux dont les Saxons seuls conservèrent la mémoire; il fut vénéré, implosé dans le monde. La guerre avec son fils, Henri II, le persécuteur de Thomas, vint sur son tombeau s'humilier, demander merci, implorer protection; et en 1179, huit ans après la mort de Thomas Becket, nous voyons le roi de France, Louis VII, aller demander au saint archevêque la guérison de ce jeune prince qui devait être si grand sous le nom de Philippe-Auguste.

3 février 1836.

99

XVI^ème Leçon.

Pontificat d'Innocent III. — La papauté triomphe de tous ses ennemis par les armes des Français et au profit de la France.

Jusqu'ici nous avions tenu un fil qui nous a guidés dans l'histoire de l'Europe. L'histoire nous a paru tantôt comme une dynastie, les Carlovingiens; tantôt comme une impulsion, les croisades; tantôt comme un combat, la querelle du Sacerdoce et de l'empire. Au milieu de tous ces événements il nous a toujours été facile d'établir de l'unité. A chacune de ces époques, il ne paraît que le sein d'un peuple ou deux; le reste est dans l'ombre. Avons-nous cependant que cette unité est plus apparente que réelle, c'est une unité fictive qui met en évidence quelques faits, quelques peuples et fait oublier tous les autres. Les croisades elles-mêmes n'ont pas été immédiatement européennes. Leurs résultats ont influé sans doute sur l'Europe entière; mais elles ont été successivement l'œuvre de peuples divers, de nationalités isolées. La première croisade est entièrement française, la seconde a été allemande d'abord, française ensuite. Trois peuples, il est vrai, ont pris part à la troisième, et sous ce point de vue c'est la plus européenne; mais Frédéric Barberousse mourut avant de parvenir en Syrie, Philippe-Auguste ne resta pas longtemps au milieu des croisés, le roi d'Angleterre seul resta seul pour faire admirer et craindre sa valeur aux infidèles. La troisième croisade pourrait être regardée comme anglaise; quant à la quatrième, c'est une entreprise commerciale au profit des Vénitiens, les trois autres croisades ont été immédiatement que des expéditions nationales

Nous allons maintenant aborder un sujet où tous les peuples de l'occident vont paraître à la fois sur les cimes et cela sur le même plan. Pourtant il n'y aura pas confusion: un principe nouveau est apparu pour les réunir: des intérêts auxquels ils pouvaient se rallier. Dans les temps modernes, ce qui garantit de la confusion, c'est le balancement des peuples de l'Europe; ce qui établit de l'unité dans les faits, c'est l'équilibre européen, qui terrorise peu seulement de temps à autre par la prédominance passagère d'un peuple, ainsi au XVI^ème^ siècle l'Espagne est prédominante sous Philippe II, au XVII^ème^ sous Louis XIV c'est la France. Au XVIII^ème^ siècle la France et l'Angleterre entraînent dans leur action les autres peuples de nos jours encore la France est à la tête des peuples continentaux, l'Angleterre à la tête des forces navales. Il n'y a rien de pareil au XIII^ème^ siècle; l'équilibre européen n'a existé pas encore, et aucun peuple n'a sur les autres une prédominance marquée: Le mouvement de l'Europe à cette époque est aussi simple, plus simple même peut-être que le mouvement contemporain.

Ce qui va la remplir à cette époque, c'est la lutte de l'Eglise contre toutes les résistances, la victoire de la papauté sur toutes les oppositions, tous les systèmes, qui tendent à ses prodigieux fruits tardifs de l'esprit humain après un long sommeil. La Papauté écrase toutes ces résistances nationales, ou fabuleuses, mais elle ne profite pas de ses succès. C'est St Louis et la France qui doivent en profiter. Les rois de France sont bien réellement les fils aînés de l'Eglise, et cependant ils se montreront bientôt ingrats envers leur mère et ne commettront cruellement de ses injures. La France, victorieuse par les Albigeois, et bientôt victorieuse des papes eux-mêmes, aura la prépondérance en Europe, jusqu'au moment où l'opposition anglaise l'arrêtera à Crecy et à Poitiers.

Ainsi, Victoire de la papauté par les armes de la France et au profit de la France: tel est en deux mots le sujet que va nous occuper, nul sujet n'est plus vaste et plus complexe, parce que l'équilibre européen n'est pas encore débrouillé, mais s'il y a variété infinie dans les intérêts et dans les faits, il y a dans les idées unité réelle.

Posons en quelques mots l'état de la question et montrons comment les événements s'enchaînent.

La Papauté devait se défendre contre les hérétiques Vaudois, Albigeois, contre ces mille sectes confuses, désordonnées qui réclamaient à grands cris la liberté de l'esprit humain. Elle avait à vaincre l'Eglise schismatique de l'Orient. Elle devait faire respecter son autorité, méconnue en Angleterre par le roi Jean, en Allemagne par

101v

102.

104v

105.

-106v-

XVII^ème Leçon.

Règnes de Frédéric II et de Saint-Louis.

Nous avons embrassé dans la dernière leçon toute la période qui s'étend depuis la troisième croisade jusqu'à la mort de Philippe-Auguste. Nous pourrions ajouter beaucoup à ce que nous avons dit de ce prince et le considérer comme ayant le premier réalisé la royauté féodale. Le 12e siècle de Charlemagne amènerait d'abord seulement des personnages de roman; Philippe Auguste créa auprès de lui une cour des pairs qui s'arrogea le droit de juger le roi d'Angleterre comme vassal à raison de la couronne de France. Le roi engagea dans cette réforme dans le droit; il finit le domaine et s'attacha surtout à relever les cadets de noblesse: c'était en quelque sorte mettre la démocratie dans l'aristocratie; aussi devait-il par là s'attirer une grande popularité. Le premier Capétien entoura d'un mur d'enceinte la partie septentrional de Paris; long temps contenue dans la cité, la grande ville s'épancha au nord comme au midi. Ainsi, à tous prendre, malgré la bataille de Bouvines, le règne de Philippe-Auguste fut encore plus politique que guerrier. Le roi sut profiter des fautes de Richard et de Jean; il acquit l'Anjou, le Maine, le Périgord, le Quercy, l'Auvergne, la Normandie surtout qui resta dès lors et pour toujours partie intégrante du royaume, et devint plus ennemi de l'Angleterre que les Français eux-mêmes. Cette province fut un puissant appui pour les rois de France. Au temps de Louis XI, elle payait le tiers des impôts du royaume. À ce point de vue, Philippe-Auguste joignit la suzeraineté réelle des provinces du midi qui n'avaient jamais reconnu sérieusement le droit du roi de France; à savoir ces provinces elles-mêmes qui s'offrirent à Philippe-Auguste.

Au sortir de cette période, nous en abordons une autre non moins grande, plus grande peut-être et qui s'étend depuis la mort de Philippe-Auguste jusqu'à celle de Saint-Louis (1223 — 1270). Rappelons nous l'état de l'Europe: un drame simple mais immense se joue entre d'Innocent III et Frédéric II. Les puissances ennemies du pape sont toutes entre elles par le sang ou par des intérêts communs. Un seul prince est l'ami de l'Église et il hérite des dépouilles de ses ennemis:

c'est le roi de France. Celui-ci ensemble de la période que nous avons parcourue. Celle qui suit en sort naturellement: c'est la tition parallèle du bien et du mal, de Dieu et du diable, de Saint-Louis et de Frédéric II.

Ce jugement ainsi sont pas seulement les Guelfes qui lont porté contre Frédéric. Les Gibelins eux-mêmes, Dante surtout, ont chargé d'exécrations la mémoire de ce prince. Cependant on ne peut refuser son regard de clair à cette figure satanique de Frédéric II; il y a quelque chose de grand dans le mal même quand il part d'une volonté ferme et énergique. Le Satan de Milton frappe l'esprit et le fait admirer.

Nous allons conter la vie de Frédéric et celle de Saint-Louis en regard l'une de l'autre: ce ne sont pas seulement deux biographies, c'est l'histoire de tout un siècle.

Frédéric II était fils de l'empereur Henri VI et de Constance, dernière héritière des Normands de Sicile. Son père le fit reconnaître roi des Romains en 1195 et à sa mort, deux ans plus tard, il légua au pape Innocent III la tutelle du jeune prince. Innocent l'éleva à sa cour comme un prince italien. Il voulait en faire un appui pour le saint-siège et pour le parti guelfe. Déjà maître du royaume des Deux-Siciles, Frédéric fut opposé par le pape à Otton de Brunswick, et reconnu empereur à Aix-la-Chapelle en 1212. Innocent III le retrouva dans des positions. Il mit deux couronnes sur la tête de celui qui devait être l'ennemi le plus acharné du saint-siège et des libertés des villes d'Italie. Frédéric n'était point allemand; il n'était que plus italien, comme l'eut voulu le pape. Il brava toutes les croyances reçues; il favorise les Sarrasins. Établis en Sicile, il a des relations fréquentes avec les Arabes; il les attire à sa cour et sur sa suite point scrupule de les admettre dans son intimité. Ses médecins, ses gardes, ses maîtresses étaient arabes: il établit des colonies de Sarrasins dans le royaume de Naples.

En reconnaissance de son élévation à l'empire, Frédéric avait promis au pape deux choses: d'abord la restitution de biens allodiaux de la comtesse Mathilde; il tint parole sur ce point; ensuite une croisade en Palestine. Mais il hésitait et ne souciait pas d'abandonner l'Europe. Il avait raison, car l'empire et son royaume avaient besoin de sa présence et l'événement le justifia. À peine était-il parti que son beau-père, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, menaça du royaume de Naples.

Au lieu donc de partir pour la croisade,

109v

l'empereur s'occupait à bâtir des forteresses, intervenait dans les querelles des villes libres, tâchait d'imposer des podestats et étendait son influence dans la péninsule. Il allait être maître de toute l'Italie, lorsque les villes lombardes renouvelèrent contre lui en 1226 la ligue qu'elles avaient formée contre Frédéric Barberousse. Le pape les prit sous sa protection. La lutte recommença.

Grégoire IX, successeur d'Honorius III, qui lui-même avait succédé à Innocent III, excommunia Frédéric et lui défendit de se mettre à la tête des croisés nombreux qui s'étaient réunis en Apulie. L'empereur vint parlementer avec le pape, mais il ne voulait plus céder. Il était alors que le tombeau des Christ fut reconquis par un prince excommunié. Ce fut une singulière croisade. Frédéric traita amicalement avec le sultan d'Égypte, Malek-al-Kamel, de la dynastie des Ayoubites. Celui-ci était tout aussi mauvais musulman que Frédéric était mauvais chrétien. Tous deux étaient poètes, amoureux de science et de discussions philosophiques. Assis des présents, ils s'envoyaient des problèmes à résoudre; des conférences savantes s'établirent entre eux. La dernière chose dont ils s'occupèrent, ce fut Jérusalem. Le sultan céda cependant cette ville à Frédéric, mais à condition que la mosquée d'Omar serait conservée aux Mahométans dans la ville sainte (1229.) Les chrétiens d'Orient s'indignèrent et protestèrent contre le prince excommunié, contre l'allié des infidèles. Quand il entra dans Jérusalem pour prendre possession de son nouveau royaume, nul ne se trouva parmi les prêtres qui voulut lui poser la couronne sur la tête; il fut obligé de la prendre lui-même sur l'autel, en présence des barons.

Pendant ce temps, le pape avait excité contre Frédéric son beau-fils Jean de Brienne qui avait envahi le royaume de Naples. L'empereur accourut à la tête d'une armée de Sarrasins; le royaume de Naples fut évacué; le pape s'humilia; le fils de Frédéric, Henri, implora le pardon de son père pour sa rébellion. Frédéric l'envoya mourir en Apulie. Henri laissait deux enfants. Frédéric les garda en Sicile dans son palais. Mais un jour l'un d'eux s'avisa d'enfermer l'empereur dans sa chambre. Frédéric brisa la porte et demanda qui avait fait cela: « C'est moi, répondit l'enfant; est-ce que vous voulez me tuer comme vous avez tué mon père? » Frédéric irrité fit crever les yeux aux deux enfants et d'une manière si cruelle que ils en moururent.

On explique son irritation, lorsqu'on le voit successivement abandonné de ses parens et de ses amis, même de l'homme en qui il avait mis toute sa confiance, de Pierre Desvignes, son chancelier. Il le charge de sa défense au concile de Lyon où il fut excommunié (1245.) Pierre Desvignes n'y ouvrit même pas la bouche. Quelque temps après il voulut, dit-on, empoisonner l'empereur. Mis aux fers, il se brisa la tête contre les murs de sa prison. Ce n'était pas assez pour F. Frédéric. Il avait un fils de grande espérance et d'une si rare beauté qu'on l'appelait ordinairement le bel Enzio. Il l'avait fait roi de Sardaigne. Les Bolonais le firent prisonnier et le promenèrent en triomphe dans leur ville. Ils lui bâtirent un palais d'où jamais il ne sortit, et où il mourut après une captivité de 20 années.

N'ayant plus à qui se fier, F. Frédéric voulait au moins mourir en paix. Il offrit au pape d'abandonner l'empire et la Sicile, s'il voulait lever sa communication qui pesait sur sa tête. Il demandait à aller ensuite finir ses jours en terre-sainte, dans son royaume de Jérusalem. Le pape n'y consentit pas. De désespoir, le vieil empereur s'enfonça dans la cruauté. Au siège de Parme, il faisait chaque jour décapiter quatre de ses prisonniers. Il prodigua l'horrible Ezzelins, lui donna le vicariat de Lombardie, et l'on vit partout l'Italie mendier leur pain, des hommes, des femmes mutilés, qui racontaient les vengeances du vicaire impérial.

F. Frédéric mourut en 1250. Le pape poussa des cris de joie. Le fils de F. Frédéric, Conrad, ne parut en Italie que pour mourir aussi (1254.), empoisonné, dit-on. Il ne laissait qu'un jeune enfant, Conradin, qui ne pouvait régner.

Ce fut un bâtard de Frédéric qui monta sur le trône des Deux-Siciles. L'héroïque Manfred reproduisait tous les vices et toutes les qualités de la maison de Souabe. Comme son père, il fit des Sarrasins la principale force de ses armées.

Cependant Innocent IV poursuivait sa haine contre la maison de Souabe. Il offrit la Sicile et Naples au roi d'Angleterre pour son fils. Celui-ci tardait à en venir prendre possession. Le pape l'offrit au frère de saint Louis, à Charles d'Anjou, ce homme noir, qui dormait peu, et dont l'ambition était excitée par sa femme Béatrix de Provence, les trois sœurs aînées

144v

étaient reines; elle aussi voulait un trône. Charles passa en Italie. une victoire le rendit maître de tous les états de Manfredi qui périt les armes à la main. Le nouveau roi se fit détester. On jeta les yeux sur Conradino alors âgé de 15 ans. Il arracha aux larmes de sa mère pour aller conquérir son royaume avec son ami F. de Bérie d'Autriche, dépouillé comme lui de son héritage. Conradino passa les Alpes à la tête de son armée. Bientôt électeurs de Bavière l'abandonnèrent, et il ne lui resta plus que trente mille Allemands auxquels se joignirent les Gibelins d'Italie et quelques nobles espagnols réfugiés à Rome. Les deux rivaux en vinrent aux mains à Taglia-cozzo (1268.) L'armée de Conradino fut écrasée par la réserve française, commandée par un vieux chevalier, Alard de Saint-Valery. Le malheureux enfant fut pris, condamné à mort et décapité avec son inséparable ami F. de Bérie d'Autriche. Il ne laissa échapper aucune plainte. Seulement, monté sur l'échafaud, il détacha son manteau, et se mit à genoux pour prier; puis se relevant il dit: « O ma mère, quelle douleur nouvelle on va vous apporter de moi! » alors il se retourna vers le peuple, jeta un gant à la foule, et présenta sa tête à la hache. Le gant fut ramassé et porté à la sœur de Conradino, la reine d'Arragon. Le gant jeté par Conradino fut relevé d'ailleurs par le peuple: on sait les vêpres siciliennes.

Ainsi s'éteignit la maison de Souabe, cette grande et noble famille d'hommes brillants et spirituels qui tous finirent misérablement. C'est une des histoires les plus tragiques du moyen-âge.

M. de Simondi, dans son histoire des républiques Italiennes, se montre très partisan de la maison de Souabe. Cependant on peut croire qu'il valait mieux que la maison de France, la famille de St. Louis, triomphât. On est séduit par la liberté de pensée qui apparaît chez les empereurs Souabes? mais était-ce bien une liberté philosophique? n'était-ce pas plutôt une spécieuse négation de la foi? Comment la maison de Souabe remplaçait

-elle alors à quelle entrait au monde ? Nous croyons que cette liberté de pensée devait être le fruit lent et durable des siècles. Le scepticisme était alors un mal. C'était la négation même du progrès, et devait être un grand malheur si l'humanité eût pris pour idéal Frédéric II au lieu de Saint-Louis. Cet idéal de la sainteté doit être celui du moyen-âge. Jusqu'au XV^ème^ siècle, jusqu'à la Pucelle, c'est à dire jusqu'à ce que la sainteté passe du roi au peuple. Tant que l'on n'a pas la moralité du peuple, il faut la moralité du roi. Ce qui resta de la maison de Souabe fut peu de chose. Elle avait encouragé l'étude du droit romain; mais le droit romain était favorable au pouvoir absolu, et ceux qui faisaient le lit de ces Princes imposteurs auraient eu sur l'Europe une bien funeste influence.

Il valait donc mieux que la maison de France triomphât; car alors le catholicisme était la seule garantie de la raison humaine, et la maison de la France représentée par Saint-Louis était le soutien et l'appui du Catholicisme.

Saint-Louis, flamand par son aïeule, espagnol par sa mère, était d'un caractère sérieux et grave. Ainsi que sa mère, il appartenait au tiers-ordre de Saint-François. À la mort de son père, Saint Louis avait 12 ans. Sa minorité fut orageuse, et la royauté eut mieux de mortelles atteintes de la part des grands à subir sans l'habile politique de la Reine-mère, Blanche de Castille, qui s'était emparée de la régence. C'était une grande nouveauté qu'une femme commandât à tant d'hommes. Les seigneurs avaient à cœur de ressaisir les priviléges que leur avait enlevés Philippe-Auguste, et l'occasion était belle. Une ligue s'organisa: Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, en était le chef. Élevé aux écoles de Paris, grand dialecticien, légiste et surtout ennemi des prêtres, il reçut à cause de cela le surnom de Mauclerc. C'était assurément le plus habile homme parmi les seigneurs de France. À cette, et dans le parti du roi, était Thibaud, com-

de Champagne, épris d'amour, dit-on, pour Blanche qui exploita très adroitement sa passion, et s'en fit un puissant appui contre les seigneurs. La régente triompha; la ligue du nord fut réduite à l'impuissance. On répondit par une nouvelle croisade à la révolte du midi. Raymond VII fut obligé de venir à Paris reconstituer prisonnier à la tour du Louvre, et de donner sa fille avec son héritage à l'un des frères du roi.

Henri III, roi d'Angleterre, voulut aussi profiter des troubles de la France pour reconquérir les immenses possessions qu'avait perdues son père. Il fut vaincu à Saintes et à Taillebourg [1242]. Louis IX avait atteint sa majorité en [1236]. Nous pouvons dès maintenant donner les traits de son caractère.

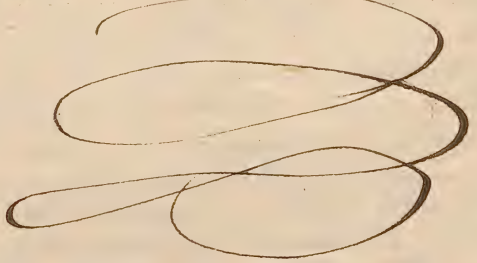
Avec une âme faite pour croire, avec un sentiment exquis du devoir, Saint Louis fut toujours violemment jeté dans le doute. Cet homme de foi se trouva dès l'abord à cette grande crise pendant laquelle toutes les croyances étaient ébranlées. Ces belles images d'ordre que le moyen-âge avait rêvées, le saint Pontificat et le saint empire, qu'étaient-elles devenues? Voilà ce qui jette sur le caractère de saint Louis cette teinte de mélancolie et de tristesse. La destinée de ce jeune et innocent prince fut d'hériter des dépouilles sanglantes des Albigeois et de tous d'autres ennemis de l'église. Mais au bout de cet héritage il y avait des remords. La papauté, les prêtres semblaient se demander quel nom et quel nuage. Comment se justifier à lui-même ce que son père et son aïeul avaient accepté de telles mains? où se tourner pour se distraire de ces terribles souvenirs? Le seul objet vers lequel une telle âme pût se tourner encore, c'était la croisade, la délivrance de Jérusalem.

Aggravée jusqu'alors, la croisade allait devenir défensive. Mais prenait en Europe que de nouveaux barbares, les hordes irrésistibles des Mongols, s'échappaient de l'orient vers l'occident. Ils s'étaient emparés de Jérusalem, et y avaient fait un immense massacre. Louis songeait à voler au secours de ses frères les Chrétiens d'Orient sur tout quand il fut pendant une maladie, de prendre la croix, le dédia. On connaît le résultat de cette malheureuse croisade. Ce fut certainement une suite d'imprudences qui amena ce funeste résultat. Mais c'est là aussi que se développa le caractère de saint Louis dans toute sa grandeur et toute

la pureté. La mort de sa mère le rappela en Europe; il y trouva un prodigieux mysticisme, hostile au Pape et à l'église.

Lorsque le bruit du massacre de Antioche arriva en Europe, il fut encore une grande douleur pour Saint-Louis. Il résolut une nouvelle croisade; mais lui seul la voulait. Le pape Clément IV l'en dissuada; Joinville lui-même refusa de le suivre. Le roi partit néanmoins. C'était pour ne plus revenir. La peste ravagea son armée devant Tunis; lui-même tomba malade et succomba devant cette ville. Sa mort fut celle d'un saint, et sa dernière parole fut celle-ci: Jérusalem! Jérusalem! Il faut lire dans Joinville cet admirable récit.

Que résulta-t-il de tant de pureté d'âme et de piété? Dans toute la vie de St. Louis on avait vu un roi plus saint que les prêtres. L'idée de la sainteté fut alors déplacée. Elle fut plus au pape que on l'attacha, elle fut à la royauté. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que saint Louis fut le serviteur des prêtres; il lutta contre le pape; il limita ses droits et étendit ceux de l'église nationale par la pragmatique sanction. Elle fut malgré le pape qu'il alla en croisade. Elle fut alors la marche des armées, que le progrès du genre humain qui ne se poursuit faire par le brillant scepticisme de la maison de Valois, se fit à pied et suivit par la sainteté des rois de France; de telle sorte que le pieux saint Louis a fait plus contre la papauté que le sceptique F. de Valois II. Nous voyons en effet à partir de saint-Louis l'influence des papes diminuer de plus en plus en France.



7 février 1836.

115v

XVIII^ème Leçon.

Philippe-le-Bel. — Caractère de son règne.

Nous entrons dans le XIV^ème siècle. Quoique moins poétique que le XIII^ème et moins dramatique que le XVI^ème, nous devons cependant l'étudier avec attention, comme le vrai moment de transition entre le moyen-âge et les temps modernes. C'est en effet à travers le XIV^e siècle que l'on va de Saint Louis à la Pucelle d'Orléans, de l'Idéal de la royauté à l'Idéal du peuple. L'époque où s'établira lentement cette importante transformation forme un contraste singulier avec l'époque qui l'avait précédée et celle qui la suivit. Entre deux siècles d'admirable poésie se place tout un siècle de sèche prose. Après le généreux désintéressement de Saint-Louis et de ses chevaliers, vient une longue suite de rois, avides d'argent, entourés d'une armée de légistes et d'usuriers. La humanité semble avilie, et il faut qu'elle touche au dernier degré de l'égoïsme pour qu'elle puisse enfin se relever, et revenir aux nobles sentiments, à l'enthousiasme de la vertu. Le symbole de cette résurrection morale est la Pucelle d'Orléans. C'est à travers ces alternatives de grandeur et d'abaissement que l'esprit humain poursuit sa marche.

M. Thierry a essayé dans son beau livre, de nous faire comprendre comment l'humanité subit de changement brusque et violent que l'on appelle conquête. Le XIV^e siècle nous montre l'humanité subissant un changement non moins complet, mais d'une autre nature. Quoique traversé à cette époque et ravagé en tout sens par les Anglais, la France n'a pas été conquise par eux. Elle n'en a pas changé, ou du moins, leur influence n'a été que très indirecte. L'esprit humain n'a donc obéi dans son développement qu'à ses propres lois. Les diverses phases par lesquelles il a passé se sont succédé régulièrement. Tel est le grand spectacle que nous offre le XIV^ème siècle. On ne l'avait point songé encore jusqu'ici; la multitude des

116v

événements absorbait l'attention, et empêchait qu'on pût en saisir l'ensemble et l'harmonie.

Voici quel était l'état des choses à la mort de St Louis. Il semblait que la querelle du sacerdoce et de l'empire fût terminée, et réellement elle ne l'était pas. Le pape, avec l'épée de la maison de France avait exterminé la maison de Souabe. Mais il avait élevé assez haut le roi de France pour que celui-ci prît la place de l'empereur et continuât la lutte du pouvoir temporel contre le pouvoir spirituel. La question en se déplaçant, n'était donc pas changée. C'était toujours deux principes en présence et en contradiction l'un avec l'autre. Il y avait cependant une différence. Les prétentions de l'empereur ne révoltaient personne. On ne s'étonnait pas que le successeur des Césars se retrouvât en opposition avec le souverain de Rome. Mais le roi de France était le fils du pape et il s'élevait contre son père. Un tel spectacle était odieux. La lutte des deux pouvoirs avait semblé d'abord toute naturelle; bientôt elle parut désavouée, impie. Les causes du scepticisme déjà si fortes dans le XIII^ème^ siècle s'accrurent donc au XIV^ème^. Ce scandale permanent ruinait la foi dans les âmes. La question des deux pouvoirs n'était même pas résolue. Dante l'a traitée dans son livre: De monarchia. St Irénée, dans les premiers siècles du christianisme, avait écrit un livre qui porte le même titre. Il y réfutait la doctrine des gnostiques et des manichéens qui prétendaient que le monde était une dualité, et qu'il découlait d'un double principe. Dante prend la question au point de vue social; mais au fond elle est identique avec la question métaphysique et on l'entendait ainsi au XIV^ème^ siècle. Boniface VIII, dans une de ses bulles contre Philippe le Bel, appelle manichéens ceux qui admettent deux principes dans le monde social.

Cette question se produisit après la mort de saint Louis d'une manière aussi violente qu'imprévue. Le roi de Naples, Charles d'Anjou, comte d'Provence et d'Anjou, sénateur de Rome, vicaire du saint-siège et qui l'agrandissait par une occasion pour s'emparer de l'empire grec était alors le petit abbé chef de la maison de Souabe, le vrai roi de l'Italie. Cette domination puissante fut brisée par un grand événement, les Vêpres siciliennes. Pour se faire une idée exacte de cette mémorable catastrophe, il faut en lire les détails, d'un côté, dans la chronique du catalan Ramon de Montaner, et, de l'autre, dans celle de l'Italien Barthélemy de Nécastro. Ces deux historiens seuls, témoins des faits qu'ils racontent, ont pu les reproduire avec leur vrai caractère. Tous les autres, Villani, la chronique de Saint-Denis, Nangis et les continuateurs,

117v

n'en parlent que par ouï-dire; leurs récits sont pleins de
insignifiions. Le point principal de cette fameuse conspi-
ration c'est que Jean de Procida avait fait signer
au pape Nicolas III une ligue avec l'empereur Grec
et le roi d'Aragon, beau-père de Conradin, contre
le roi de Naples. Charles d'Anjou, vaincu et humilié,
obligé de lever le siège de Messine, voit l'amiral ara-
gonais, Roger d'Oria, brûler sa flotte sans qu'il
lui soit possible de la défendre. Il meurt de cha-
grin, et son fils Charles-le-Boiteux, fait prison-
nier, abandonne la Sicile à l'Aragon et fut pris
de sa liberté. Le roi de France avait cependant ob-
tenu du successeur de Nicolas III une croisade contre
l'Aragon. Il y était entré avec une armée nom-
breuse, mais pour y mourir sans avoir rien fait.
Les Aragonais qui l'avaient cruellement de cette
guerre, furent obligés d'abandonner la Sicile. Mais
un frère du roi maintint sa conquête, et fonda
en 1300 une dynastie qui dura près d'un siècle et
demi. Le royaume de Naples resta dans la maison
de France; mais séparé de la Sicile il fut faible
et incomplet. Tel est le résultat du premier dénoue-
ment qui éclate entre le pape et le roi de France.
Nous allons voir d'autres querelles s'élever entre
ces deux pouvoirs; mais elles viennent de cause
nouvelle, et, pour les comprendre, il faut voir ce
que c'était alors qu'un roi de France.

Le fils et le successeur de Philippe-le-Hardi,
Philippe-le-Bel, se livrait tout entier à la direc-
tion de conseillers sortis des classes inférieures de
la société. C'était un Flabrone, autrefois barbier
de Saint-Louis, deux gascons, Guillaume de Nogaret
et Plasian. Il avait pour chancelier Pierre Flotte
pour trésorier, Enguerrand de Marigni. Ce fut ce
dernier qui, sous le règne de Philippe-le-Bel jouit
de la plus constante influence. Le troisième conti-
nuateur de Nangis le compare aux anciens maires
du Palais, et cette comparaison est très
significative.

120v

121v

194

XIX^ème Leçon

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Philippe-le-Bel. — guerre de Flandre
et premier démêlé avec le Saint-Siège.

125

126

126v

128v

1393

129v

131

13-1r

1925

XX^ème Leçon.

133

134

138r

138v

1407

XXI^ème Leçon.

143 m

144r

145v

146 v

1672

147v

1182

XXIIème Leçon.

148N

1502

151

152v

1592

XXIII^ème^ Leçon.

Charles VI.

C'est un spectacle étrange et triste que celui de l'Europe dans la dernière moitié du XIV^ème^ siècle. Les rois deviennent fous, et les peuples se soulèvent de toutes parts, ne pouvant supporter le poids de leur misère. En 1378 éclate le schisme qui doit pendant plus d'un demi-siècle diviser l'Eglise en deux et même en trois fractions ennemies. L'Allemagne, l'Angleterre soutiennent Urbain VI, le pape de Rome; l'université de Paris lui fait nommer un rival à Avignon d'après l'ordre de Charles V. Les Allemands peu après déposent un empereur. Les Anglais se soulèvent en 1382 sous la conduite de Wat-Tyler, et Wickleff dans ses écrits, John Ball dans des sermons qui nous sont parvenus, plaident la cause de l'insurrection. En Flandre, même inquiétude dans les esprits, même disposition à la révolte. La grande cité de Gand, avec sa population industrielle et turbulente, aspire toujours à l'indépendance, et, si cela se peut, à la domination des villes flamandes: Bruges la seconde d'ordinaire; mais plus commerçante que manufacturière elle a d'autres intérêts et n'est qu'une alliée incertaine.

De tous les états de l'Europe la France est encore celui qui manifeste le plus de force et d'unité. La guerre des Anglais si désastreuse, si dure et, par conséquent, d'éveiller le sentiment de la solidarité nationale, et de contraindre les hommes de toutes les provinces à se serrer autour d'un centre commun. Mais cette douloureuse initiation est loin d'être terminée et déjà elle a coûté bien cher à la France. La misère, l'accroît et la dépopulation: il semble que l'intelligence politique ait diminué depuis Marcel; Charles V, il est vrai, n'altère plus les monnaies, il favorise les villes, contient la noblesse et admet de ministres plébéiens; mais le besoin d'argent est aussi pressant que jamais; il faut augmenter les tailles que le peuple ne paie plus: il faut, chose plus odieuse encore, mais chose nécessaire, que le roi ait recours aux Juifs pour se procurer de l'argent. Eux seuls savent

154v

1358 en trouver : l'église, le bourgeois, le paysan enfouissent
ce qui leur en reste : De là des vexations d'usuriers et d'hor-
ribles soupçons : le serment d'un Juif suffit pour
faire condamner un chrétien, et quelquefois même pour
les hommes de cette époque que le serment d'un Juif.
Aussi, vers la fin du règne de Charles V, y eut-il en
France un mécontentement voisin du désespoir, une
sourde fermentation qui, dans le Languedoc, la Bre-
tagne et la Flandre, éclata en révolte ouverte. Le
roi Charles V mourut avant de l'avoir réprimée (1380).

La mort fit monter sur le trône un enfant, et dont
nale pouvoir aux trois oncles du jeune Charles VI,
aux ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, qui
renvoient immédiatement les anciens ministres de
Charles V, et font triompher dans le conseil le parti
des grands et de la noblesse. Ces une déplorable his-
toire que celle de leur régence : Bourgogne, indépen-
dant dans le nord et dans l'Est de la France,
voulait agrandir son fief héréditaire et notamment
y ajouter Calais : Berri demandait la grande lieute-
nance du midi ; Anjou voyait à reconquérir aux
frais de la France le royaume des deux Siciles
que sa famille avait possédé autrefois. Il leur
fallait de l'argent à tous ; il leur en fallait d'au-
tant plus qu'il s'agissait pour eux de procurer
au jeune roi toutes les jouissances du luxe, de pour-
voir à ses débauches, de l'énerver pour le mieux plier
à leurs intentions.

Aussi le premier acte de leur administration
fut-il l'établissement d'un nouvel impôt. Mais la
patience du peuple était à bout. Les hommes qui
avaient mission de publier cette charge nouvelle la
soustrayaient difficilement à la fureur. Il y eut à
Paris un soulèvement formidable. On pilla l'arse-
nal, on s'arma de maillets de plomb, on se mit
en rapport avec les Gantois révoltés. Reims,
Châlons, Orléans, Blois, Beauvais n'attendaient
que le succès des Flamands pour massacrer la
noblesse. Celle-ci sentit le danger : elle fit de grands
efforts et vainquit encore cette fois. Une armée consi-
dérable fut rassemblée et s'achemina vers le nord. Pen-
dant les amusements du petit Charles VI, on lui fit
prendre l'oriflamme et suivre la marche de l'armée.
A l'approche des Français, Ypres, Bruges prirent
leur soumission. Gand persista. Philippe Artevelde
plus populaire encore que son père, parce que il

155v

montrait plus d'intégrité, sortit à la tête de 30000 hommes armés de pied en cap; il offrit le combat aux Français près de Rosebecque (1382.) Le lourd bataillon des Gantois Flamands ayant été insensiblement renversé sur lui-même par les coups de lance de la cavalerie française, un grand nombre de Gantois périrent étouffés, percés de coups, foulés aux pieds des chevaux. Le reste se retira: le corps d'Artevelde fut trouvé sur le champ de bataille et outragé, dit-on, par ordre de Charles VI qui était venu après le combat regarder les cadavres.

Les oncles rentrèrent en France comme en pays conquis: on désarma les bourgeois de Paris qui étaient sortis pour secourir le roi; on en décapita une centaine. Tous furent leurs biens confisqués et furent forcés de composer un à un; le gouvernement municipal fut aboli pour 10 ans.

On voulut, l'année suivante (1383) achever cette double victoire par la réduction de Gand et de quelques autres villes. Le duc de Berri conduisit une armée en Flandre, brûla Cassel, mais ne put s'emparer de Gand, et fatigué des instances du comte de Flandre qui tenait à ce que toute la province fut remise en son pouvoir, il prit le parti de l'assassiner. Ces hommes qui étaient à la tête des affaires de la France flottaient déjà entre la folie et l'atrocité.

Le jeune roi qui entrait dans sa seizième année commençait à s'ennuyer. Il fallut inventer des prétextes de fêtes nouvelles. On imagina de le marier, ce qui fut fait avec un éclat fabuleux. (1385.) L'année suivante (1386.) nouvelles réjouissances aussi coûteuses et plus insensées que les précédentes. On faisait les préparatifs d'une expédition contre l'Angleterre, expédition à laquelle personne ne songeait sérieusement, excepté le duc de Bourgogne qui pouvait y beaucoup gagner. Il y eut des vaisseaux bâtis, des mâts recueillis, de l'argent: le connétable de Clisson faisait préparer en Bretagne toute une ville en charpente, une Calais française qu'on se proposait de fonder sur les côtes d'Angleterre. Mais les préparatifs tournèrent en longueur; l'argent était retenu par le duc de Berri, l'expédition fut ajournée à l'année suivante (1387) qui se passa encore dans les plaisirs.

En 1388, un seigneur presque inconnu, un duc de Gueldre s'avise de défier la France et la Bourgogne par une lettre envoyée à la cour. Le duc de Bourgogne voit pour agrandir ses états, voit pour occuper Charles

VI, Sut engager celui-ci à aller déjà des 6 ans. Une année fut remuée; mais le Duc de Bourgogne ne voulut pas qu'elle passât jusqu'aux états. Il fallut traverser la Champagne, les Ardennes: ce fut un véritable voyage de découvertes, semblable à ceux que les Espagnols, un siècle plus tard, devaient faire en Amérique. Un corps de 3000 hommes frayèrent avec la hache un passage au reste de l'armée, et quand la cour fut arrivée sous ce ciel gris et mélancolique, et dans les plaines humides de la Hollande, quelques mots d'excuse suffirent à l'offensé pour se disculper: on avait hâte de retourner à Paris.

Cependant le roi, qui ne manquait tout à fait ni de cœur ni d'intelligence, commençait à s'apercevoir que ses oncles se jouaient de lui. L'évêque de Laon, qu'il avait depuis quelque temps admis dans son intimité, lui proposa de les éloigner, ce qui fut fait en 1389 à l'occasion du sacre de Charles VI à Reims. On y joua, pour se débarrasser de leur tutèle ruineuse, une comédie assez habile et fort plaisante. L'évêque de Laon prononça un discours dans lequel il exalta les vertus, la sagesse et, ce qui caractérise l'esprit du temps, la beauté du jeune prince. Aussitôt celui-ci, se tournant vers ses oncles étonnés, leur dit que, puisqu'on leur reconnaissait toutes les qualités d'un roi, il n'avait plus que faire de leurs services. Bourgogne et Berri (qui étaient les deux qui restaient; Anjou était mort en Italie) avaient si bien accoutumé tout le monde à obéir au roi, qu'ils n'osèrent répliquer et partirent l'un pour la Bourgogne, l'autre pour la Guyenne dont il venait d'obtenir la lieutenance. Les anciens ministres de Charles V, les Marmousets, comme les appelaient les grands, reprirent possession du pouvoir. Clisson était à leur tête et leur prêtait l'autorité de son épée. Mais s'ils n'avaient pas autrefois, avant 1380, lutté contre la force des circonstances, ils furent plus impuissants encore sous Charles VI; pas une amélioration ne put être faite dans l'administration des charges qui pesaient sur le pays, furent maintenues sans exception. Ceux qui n'y avaient pas que la France à gouverner. Il fallait encore contenter le roi, donner des bals splendides, inventer des fêtes ou payer celles qu'il inventait lui-même. Ainsi commença alors une série d'extravagances qui achevèrent de ruiner le pays. D'abord on imagina de conférer la chevalerie aux deux fils du duc d'Anjou: toute la

157v

haute noblesse de France accourut à Paris et y fut entretenue aux frais de l'état. Des salles furent construites exprès pour le bal donné en l'honneur des invités dans l'abbaye de Saint-Denis. Des danses, des banquets y eurent lieu, le tout avec des proportions gigantesques et un luxe fabuleux. L'art était en effet très avancé à la fin du XIVe siècle. Puis quand on en vint à la cérémonie qui avait occasionné toutes ces dépenses on s'aperçut avec étonnement que personne ne savait plus ce que c'était que la chevalerie. La nuit, il y eut dans l'abbaye même un bal scandaleux. Tous vêtus de plaisirs, on fit le lendemain de brillants tournois funéraires à Duguesclin qui était mort depuis dix ans, et pour couronner dignement toutes ces folies, Charles VI, quoique marié depuis plusieurs années, exigea que la reine fît une entrée solennelle à Paris. Il se mêla lui-même à la foule, et reçut en riant les présents des bourgeois qu'on disait très-unis aux curieux. Le mariage de son frère le duc d'Orléans avec la riche et aimable Valentine Visconti fut célébré quelque temps après. Cette fois les fêtes eurent lieu à Melun, mais n'en furent ni moins belles ni moins coûteuses.

Fatigué un moment du séjour de la capitale le roi voulut visiter son royaume; il fit sa chevauchée, selon la vieille et vénérable coutume des souverains. Il partit en compagnie de son frère, fut reçu avec magnificence à Lyon, fêté par les seigneurs, mais ne rencontra que douleur et misère dans cette ville de Toulouse autrefois si grande et si opulente. Le duc de Berri et son trésorier Bétizac y avaient commis de horribles exactions. Le roi, pour donner satisfaction aux Toulousains, imagina de faire condamner le trésorier par l'inquisition et brûler comme hérétique. Il revint à Paris par la Champagne que, par suite d'un pari, il traversa au galop.

Le peuple cependant souffrait cruellement des impôts que nécessitaient les folles dépenses de la cour. Charles dans ses moments trop rares de repentir et de sollicitude cherchait les moyens de soulager ses sujets: une fois il renonça même à une taille. Des petits remèdes ne pouvaient guérir les maux de la France. Elle s'affaiblissait de plus en plus pendant que son roi achevait de se ruiner par de continuels excès. Dans cet état de choses, les grands ne désespérèrent pas de ressaisir le pouvoir, s'ils réussissaient à se débarrasser des marmousets. On essaya de l'assassinat. Clisson fut attaqué un soir dans une rue de Paris; percé de coups dont aucun n'était mortel il tomba dans la boutique d'un boulanger qui pétrissait son pain. Les meurtriers s'enfuirent, le duc de Bretagne Craon se rendit auprès de son patron le duc de Bretagne. Le roi était accouru en chemise au bruit de cet attentat et avait juré d'en tirer vengeance. Le

1392 Duc de Bretagne ayant refusé de livrer Craon une enquête fut résolue. Charles la commanda en personne. Voilà que dans la forêt du Mans, un homme nu arrête le cheval du roi et lui crie: ne va pas plus loin tu es trahi. cette apparition sinistre fait une telle impression sur l'esprit déjà affaibli de Charles qu'il devint fou. Furieux sur le champ; il tue plusieurs hommes de sa suite, les autres l'emportent de sa personne, le lient sur une charrette et le ramènent à Paris.

Dès lors le pouvoir flotta incertain: c'était à qui abuserait du sein de ce tiers-état qui, dans ses jeunes ducides, d'explorait les colier qui se faisaient entre eux. Le duc de Berri était de retour à Paris: Jean sans Peur, duc de Bourgogne, avait pris à la cour la place de brûle de son père. une alliance, probablement fondée sur l'inceste, unissait Isabelle de Bavière et le duc d'Orléans. Jean sans Peur était de beaucoup le plus puissant vassal de la France. Ses frères, ses beaux frères tenaient presque tout le nord sous leur domination; mais son influence à la cour était balancée par la reine, par Valentine Visconti qui, docile épouse d'un mari infidèle, savait charmer la faiblesse de Charles VI; enfin par le duc d'Orléans qui, malgré son vice, avait su plaire à bien des gens. Ce prince se trouve caractérisé dans les actes du parlement par cette seule épithète: multum astutus. Il était en effet plein d'adresse et d'esprit. Galant et perdu de débauches, les portes de toutes ses maîtresses couvraient les murs de son cabinet. Il donnait aux femmes, aux artistes, à tout le monde, ses créanciers exceptés. Une fois ayant échappé à un orage qui avait failli le précipiter dans la Seine, il avait fait vœu de payer ses dettes. une heure après il y eut 800 personnes dans son hôtel: il fallut les menacer du gibet pour les faire sortir. Pour pourvoir à de si amis frais il fallait des sommes considérables: le duc d'Orléans ne s'en procurait que par tous les moyens. Il faisait cause commune avec les gens de mauvaises mœurs; une fois même il lui arriva d'enlever la nuit, et à main armée, le produit d'un impôt qu'il venait de faire décréter. Il essaya une fois pourtant de se faire homme et de réformer son genre de vie. une armée fut rassemblée par lui pour entrer aux Anglais en prit tout ce qu'il restait de possessions dans le midi de la France. Mais retenu à Paris par les fêtes

159 r°

1405 il ne partit qu'en Automne et l'expédition n'eut aucun résultat. Peu après Jean Sans Peur en préparait une autre contre Calais qu'il aurait ajouté à ses possessions déjà si considérables. Mais le Duc d'Orléans ne se souciait pas d'agrandir son rival; d'ailleurs il avait besoin d'argent; il retint les sommes destinées à la solde des Rouges: il fallut encore renoncer à cette seconde entreprise. Le Duc de Bourgogne revint à Paris, la haine et la rage dans le cœur, et la première chose qu'il apprit ce fut que le Duc d'Orléans se vantait d'avoir gagné les bonnes grâces de la Duchesse de Bourgogne et qu'il avait fait son portrait à coups de ses maîtresses. Dès lors ce fut entre les deux cousins une inimitié mortelle.

Quelques mois après (c'était en 1407) le Duc d'Orléans paraît un soir sur la rue Vieille du Temple, précédé de deux laquais et accompagné d'un page. Il avait passé la soirée avec la reine qui relevait de couches. Il était fort gai, fredonnait une chanson et battait la mesure de son gant, quand une vingtaine d'hommes armés les assaillirent au coin de la porte Barbette et mirent les laquais en fuite. Le prince croyait qu'on en voulait à sa bourse: «Ah! dit-il, je suis le Duc d'Orléans.» «C'est vous justement que nous cherchons,» répondit le chef de la bande. On le précipita de sa mule, on le perça de coups; sa main droite fut coupée; on fit jaillir sa cervelle sur le pavé. Son page se fit tuer sur son corps. Une pauvre femme qui couchait son enfant dans une mansarde en face fut seule témoin de cette horrible tragédie. Quand les assassins se furent assurés que leur victime était bien morte, ils prirent la fuite, éteignirent les lumières sur leur passage et tirèrent des flèches aux fenêtres qui s'ouvraient. On sut le lendemain qu'un homme était venu quelques jours auparavant louer une boutique à N.-D. de Nazareth dans la rue des Rosiers et que les meurtriers s'y étaient tenus en embuscade. Le prévôt de Paris, Pierre des Essarts suivit la trace des assassins après le crime jusqu'à la rue Mauconseil où était l'hôtel de la Reine de Bourgogne. Il se rendit à la cour, et après avoir exposé les renseignements qu'il avait déjà réunis, il demanda la permission de faire des recherches chez les particuliers et même dans les hôtels des princes. À ces mots le Duc de Bourgogne qui était présent, pâlit, tira

160N

Le Duc de Berri dans l'embrasure d'une fenêtre et lui dit à voix basse : « Le diable m'a tenté, c'est moi. » « Je viens de perdre mes deux neveux, » s'écria douloureusement le vieux Duc de Berri. Cependant Jean sans peur quitta la cour, retourna à son hôtel, prit un meilleur cheval, sortit de Paris à bride abattue et ne s'arrêta que dans ses états. Mais il ne tarda pas à revenir à la tête d'une forte armée, et fit faire par Jean Petit, docteur en Sorbonne, un long et pédantesque apologie de son crime.

18 avril 1836.

XXIV^ème Leçon.

La Pucelle.

Dans la première partie du XV^ème siècle, la France était réduite à une situation bien critique. Après le sanglant désastre d'Azincourt, le massacre des Armagnacs, les victoires de Henri V et les [illegible] du duc de Bedford au nom du jeune Henri VI, on désespérait du salut de la France. La misère et la dépopulation étaient au comble: hors des villes et des bourgs fortifiés, dit un contemporain, il n'y avait plus de maison debout de Caen jusqu'en Allemagne. L'art gothique atteint d'une caducité semblable: les fabliaux remplacaient la [illegible] poème; le maniéré, le précieux des détails remplaçaient dans l'architecture les hardies et sévères proportions des beaux temps de l'art gothique. Les vaines subtilités de la logique avaient étouffé, usé la théologie et la littérature. Il en était à peu près ainsi dans le reste de l'Europe. En Allemagne Wenceslas déposé comme empereur avait survécu [illegible] comme roi de Bohême. Jean Ziska avait pris les armes pour soutenir et propager les doctrines de Jean Hus et de Jérôme de Prague condamnés par le concile de Constance. La Bohême donnait la première l'exemple d'un royaume chrétien qui se séparait du catholicisme. Au lieu de Wenceslas, [illegible] la double dignité de roi des Romains et de roi de Bohême, Sigismond, luttait avec peine contre ces mouvements d'indépendance [illegible] et contre les attaques victorieuses des ottomans (1419). En Italie, chaque république gémissait sous le joug d'un tyran; à l'exception de Venise où la vie n'était pas encore cependant bien active, le mouvement littéraire n'avait pas commencé. C'était néanmoins le pays le plus heureux de l'Europe. L'Espagne, le pays chrétien, catholique par excellence, obéissait aux Suèves et aux Maures. Toutes les places y étaient occupées par eux. L'Espagne n'était plus le pays de la croisade; elle n'était pas encore celui de l'inquisition. Dans cet état des choses, l'humanité était découragée: la littérature nous peint fidèlement cette situation des esprits. Le plus célèbre écrivain du XV^ème siècle, Jean Gerson, a bien quelquefois dans

ses membres, ouvrage un mouvement fébrile qui res-
semble à de la chaleur, mais le plus souvent il est froid,
subtil et aride. Le livre de plus remarquable du siècle,
c'est sans doute l'imitation. On peut le définir: le mys-
ticisme devenu raisonnable. C'est ce double caractère in-
connu à tous les autres ouvrages de la même époque qui
en fait le grand mérite. Mais l'imitation prêche au
fond l'immobilité; c'est un livre excellent pour accom-
plir le perfectionnement intérieur; mais il ne peut appri-
prendre à agir: un livre comme celui-là ne peut pas
renouveler le monde.

La France devait être sauvée par les femmes. Le génie
de notre pays c'est avant tout l'inspiration; aussi
l'influence des femmes y a-t-elle toujours été très
grande. Dès les temps germaniques de notre histoire
nous avons les noms de Clotilde, de Brunehilde, de
Nantilde. Plus tard, au XI^ème siècle, Bertrade fait
asseoir à ses pieds son premier époux Foulque d'Anjou
et le second mari Philippe 1^er. Dans le siècle
suivant Blanche de Castille gouverne vingt ans la
France. Après la Pucelle, l'influence des femmes sem-
ble augmenter encore: c'est la dame de Beaujeu, c'est
Anne de Bretagne, c'est Diane de Poitiers. Puis vien-
nent les régences de Catherine de Médicis, de Marie de Médicis,
d'Anne d'Autriche; puis le règne de M^me de Main-
tenon; enfin le règne plus scandaleux des
maîtresses au XVIII^ème siècle. On pourrait s'étonner
de voir la femme prendre les armes. Mais déjà au
XIV^ème siècle, on avait vu dans la longue guerre pour
la succession de Bretagne, Jeanne de Blois et Jeanne de
Montfort soutenir avec un courage héroïque les droits
d'une de son fils enfant, l'autre de son mari prison-
nier. Plus tard, sous Louis XI, une autre femme,
Jeanne Hachette, devait défendre Beauvais contre les
Bourguignons.

Voilà quel fut le progrès de la femme réelle; voyons
quel avait été celui de la femme idéale, de la vierge.
La fête de la Purification avait commencé dès le V^ème
siècle à Constantinople. Là aussi s'était agitée la
grande question du προτόκοκος et du θεότοκος.
enfin la vierge avait été déclarée mère de Dieu:
θεότοκος. Mais c'est dans l'occident surtout que
le culte de la Vierge avait fait de plus rapides pro-
grès. Au XI^ème siècle nous voyons établir successive-
ment les fêtes de l'assomption, de la conception, de
la présentation, de l'annonciation: la vierge gran-

disait toujours. à la fin du XIVème siècle eurent lieu des longues querelles de la Sorbonne et des Dominicains relativement à l'immaculée conception de la Vierge; le peuple, le roi et le pape d'Avignon s'étaient déclarés contre les Dominicains et pour l'immaculée conception de la vierge qui gagnait chaque jour dans la faveur populaire. La dévotion pour la mère du christ faisait même oublier celle pour Dieu: dans un pélerinage très fréquenté au XIVème siècle, l'autel de Dieu ne reçut pas une seule offrande pendant une année; dans le même intervalle, l'autel du Christ reçut la France, et celui de la Vierge 900.

Aussi la dévotion populaire espérait-elle au XIVème siècle que, si un miracle se faisait, ce serait par la vierge ou par une vierge. Il fallait en effet un miracle pour sauver la France. Les Français avaient perdu tout le nord du royaume. Le pauvre roi de Bourges ne possédait plus que quelques provinces au midi de la Loire. Les Anglais soutenus par les ducs de Bourgogne et de Bretagne venaient de mettre le siège devant Orléans. Cette ville prise, c'était une croyance générale que la France entière serait perdue. L'animosité populaire était grande. Jeanne dit plus tard que dans le village de Domremi il ne se trouvait qu'un seul Bourguignon, et elle avoua que, malgré la douceur de son caractère, elle n'aurait pas été fâchée de le voir tué. Le siège d'Orléans semblait sur le point de se terminer à l'avantage des Anglais: les Français venaient d'être défaits à Rouvray dans la bataille des Harengs (1429).

Jeanne d'Arc, fille d'un paysan de Domremi, près de Vaucouleurs, sur les limites de la Champagne et de la Lorraine, se crut appelée à sauver la France. Elle n'avait que vingt ans. Mais les esprits étaient alors pleins de merveilleuses histoires de la bible, où les petits et les faibles triomphaient des forts et des grands, Judith d'Holopherne, le jeune David de Goliath. Puis, dans ce village reculé avait pénétré une vieille prophétie de Merlin qui annonçait que la France, perdue par une femme, serait sauvée par une femme. La reine Isabelle paraissait désignée par la première: Jeanne crut qu'elle était la seconde. Situé sur les bords du bois-Chenu, à l'entrée de la forêt des Ardennes, le village de Domremi était un village de bergers: les bergers, suivant les croyances populaires, étaient ordinairement sorciers. La famille de Jeanne portait le nom de Dulis; ce mot de Lis qui se trouvait dans son nom lui paraissait un présage de la destinée qui l'attendait. Au milieu de la forêt se trouvait un grand arbre qu'on appelait l'arbre des Fées. C'est là que Jeanne allait le plus souvent

164v

1617

garder ses troupeaux; c'était là qu'lui apparaissaient les visions qui lui annonçaient sa mission; c'est là qu'elle voyait Saint-Michel, Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite: c'est là qu'elle entendait ses voix, comme elle les appelait, et conversait avec elles. Jeanne était jeune et courageuse; cependant elle n'était pas formée encore; son corps présentait [illegible] affaiblissement physique que ses [illegible] à expliquer sa conduite. Laborieuse et charitable elle faisait son lit aux pauvres. Dès l'âge de treize ans elle avait cru entendre ces voix mystérieuses qui lui annonçaient sa mission, et, peut-être plus tôt encore accomplie, elle s'était vouée à une virginité perpétuelle. Elle avait été demandée en mariage par un jeune homme de Toul; ses parens voulaient qu'elle l'épousât: elle refusa constamment, et comme le jeune homme se prétendait fiancé avec elle, elle plaida contre lui avec plus de force qu'on ne l'aurait attendu et gagna sa cause. On a dit qu'elle avait été élevée dans une hôtellerie; cela n'est pas impossible; ses parens auraient pu être aubergistes dans leur village; aujourd'hui encore en allemagne ce métier est rempli par des hommes honorables et instruits; d'ailleurs il est certain que son éducation avait été rude et laborieuse.

Bien persuadée de sa mission, Jeanne se fit conduire par un de ses oncles auprès de Robert de Baudricourt qui commandait dans la petite ville de Vaucouleurs au nom de Charles VII. Elle lui annonça sa mission; le capitaine la crut folle et se moqua d'elle. Mais Jeanne ne se rebuta point; elle revint par deux fois à lui avec plus d'instance encore, répétant qu'il fallait absolument qu'elle allât vers le noble dauphin, parce que son seigneur le roi du ciel le voulait ainsi. Deux gentilshommes, Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, crurent les premiers à sa mission, et s'offrirent à la conduire auprès de Charles VII alors à Chinon. Elle prit des habits d'homme, et partit avec ces deux gentilshommes, deux serviteurs, son frère Pierre d'Arc, et deux archers. C'était une entreprise dangereuse de traverser alors un si grand espace de pays au milieu des troupes de Bourguignons, d'Anglais et de brigands qui se répandaient de tous côtés. Cependant elle échappa à tous les périls: elle imposait à ses guides par quelque chose d'étrange et de mystérieux; et telle fut, pendant tout le voyage, la décence et la réserve de sa conduite qu'elle ne leur fit, disent-ils, jamais regretter d'une femme.

Arrivée à Chinon (24 février 1429) elle fut présentée au roi et le reconnut au milieu de sa cour. Charles VII écouta sa mission; la Pucelle (c'est le nom sous lequel on commença dès lors à la désigner) prit le roi à part et lui révéla un grand secret. Peut-être alors De la légitimité plus que douteuse de Charles VII

166[illegible] Des théologiens l'examinèrent à Chinon, renvoyée à Poitiers où siégeait alors le parlement, elle y fut interrogée par de nouveaux docteurs. Partout elle répondit avec un bon sens parfait; partout elle confirma ce qu'elle avait dit dès à Vaucouleurs sur le caractère divin de sa mission, sur les ordres que lui donnaient des voix intérieures. On prit des renseignements sur sa conduite passée, et une fois qu'après toutes ces précautions on se fut décidé à lui obéir. Les prêtres, dès cette époque, se montraient peu favorables à la Pucelle; l'église hiérarchique s'était toujours montrée malveillante à l'égard des mystiques: ce fut là une des causes de sa condamnation.

Le roi fit donner à la Pucelle un habit blanc, un cheval noir, une petite hache qu'elle portait suspendue à la ceinture, mais sans jamais s'en servir, et enfin un étendard sur lequel elle fit graver un croix et au bas ces deux mots: Jhésus — Maria. Elle partit à la tête d'une petite armée réunie à Blois et destinée à introduire des secours et des vivres dans Orléans. Arrivée devant cette ville, elle fit aux soldats à renvoyer les femmes de mauvaise vie qu'ils conduisaient avec eux, à se confesser et à communier; elle se mit à la tête d'une procession pour implorer le secours du ciel. Les Anglais n'osèrent l'attaquer; elle les trouva au nom de Jésus (c'est ainsi qu'elle appelait Dieu,) de quitter la France, s'empara de quelques bastilles et de quelques forts qu'ils avaient élevés autour de la ville, et secourut Dès-lors le Bâtard, entra dans Orléans. Les bourgeois et les soldats qui défendaient la ville furent alors remplis d'enthousiasme; les anglais ne se défendirent plus que faiblement. Jeanne les attaqua sans cesse; les harcela, les poursuivit, les frappa de terreur. Cependant au milieu des horreurs de la guerre, elle conservait toujours la tendresse et la sensibilité d'une femme. Un anglais, Guillaume Gladesdale que les Français nommaient Glacidas, duquel un jour dans une sortie adressé des paroles insultantes à Jeanne la mit à pleurer; elle pleura de même d'une légère blessure qu'elle avait reçue à la main; elle pleura encore lorsque ce même chevalier anglais fut été tué. Sa conduite était admirable de pureté et de religion: elle entendait jusque à trois messes par jour, se confessait et communiait souvent; elle priait avec ferveur; elle ne vivait qu'avec les femmes dont la conduite était la plus vertueuse. Cependant elle entendait toujours les voix; toujours elle avait des visions. Un jour qu'elle s'était jetée sur un lit pour prendre du repos, elle s'éveilla tout à coup, s'écriant que les anglais attaquaient la porte Bourgogne; elle s'arma à la hâte, courut à leurs retranchements, et les repoussa une autre fois comme les français faiblissaient dans leur attaque, elle

1429

se retira du combat et se mit à prier. L'armée retourna à la bataille avec une nouvelle ardeur et attribua le succès aux prières de la Pucelle. La sensibilité était si vivement excitée à la vue des malheurs de la France: « Le sang me saigne, dit-elle, quand je vois couler le sang d'un Français. » C'est le premier mot où l'on voit apparaître le sentiment de la nationalité.

Le 8 mai 1429 les anglais battus dans toutes les sorties levèrent le siège d'Orléans. Jeanne qui regardait alors le premier objet de sa mission comme accompli, se rendit à Tours auprès de Charles VII et lui proposa de le conduire à Reims pour y faire sacrer. Elle était sûre de la confiance qu'inspiraient ses premiers succès, et l'on ne douta pas du succès de cette nouvelle entreprise. Déjà la conquête de l'Orléanais avait suivi de près la délivrance d'Orléans. Jargeau, Beaugency, Meun sur Loire ouvrirent leurs portes à l'armée royale. Jeanne rejoignit ensuite le connétable de Richemont et les principaux officiers de Charles VII, Beaumanoir, la Hire, Saintrailles. Les anglais furent vaincus à Patay dans la Beauce; Talbot et Scales furent faits prisonniers: Suffolk était déjà tombé entre les mains des Français. (18 juin.) Les anglais étaient découragés; la Pucelle en profita pour conduire le roi vers Reims. L'armée s'empara d'Auxerre, de St Florentin, de Troyes. C'est devant cette ville qu'elle éprouva d'abord une légère résistance de la part des anglais; mais cet obstacle que le roi trouva dans sa marche fut bientôt franchi, et Charles entra dans Reims le 16 juillet. Le roi ayant été solennellement sacré dans cette ville, Jeanne crut que sa mission était finie: elle devait, disait-elle, durer qu'un an. Elle demanda à retourner auprès de ses parents: on ne le lui permit pas. Dès lors elle eut de tristes pressentiments de sa fin prochaine. Elle écrivit à son père et à sa mère pour leur demander pardon de les avoir quittés: un jour elle s'attendrit dans la cathédrale de Reims au milieu d'une troupe d'enfants: « Mes enfants, leur dit-elle, vous prierez sur moi; car je mourrai bientôt. » D'ailleurs elle commençait à être odieuse aux gens de guerre; elle fendait au travers la Hire lui-même de force; elle le forçait d'aller à confesse. Elle écartait les filles de joie qui vivaient avec les soldats: un jour son épée qu'elle avait prise derrière l'autel de Sainte-Catherine se brisa entre ses mains pendant qu'elle chassait une de ces femmes. Ce fut un triste présage: l'épée qu'on lui donna ne pouvait remplacer celle qu'avait fait de si grandes choses.

167v

168

Cependant elle continua de combattre; blessé grièvement au siège de Paris, ce fut le commencement de ses malheurs. Elle servit ensuite dans Compiègne qui assiégeaient les Anglais. Le 24 mai 1430, elle fit contre une vigoureuse sortie; mais elle se laissa entraîner trop loin par son cheval, et lorsqu'elle revint vers la ville elle trouva les barrières fermées. Le gouverneur Guillaume de Flavy était, dit-on, jaloux de sa valeur. Elle tomba entre les mains de Jean de Luxembourg qui l'envoya au château de Beaurevoir en Picardie où elle fut humainement traitée par des dames de sa famille. enfermée dans une tour elle tenta de s'évader, mais elle tomba, fut saisie, et bientôt livrée aux Anglais. Le duc de Bedford, au nom de Henri VI, et le duc de Bourgogne avaient sommé Jean de Luxembourg de la remettre entre leurs mains moyennant rançon. Le comte était forcé d'obéir: c'était la loi féodale. entre les mains des anglais son sort n'était pas douteux. L'université le clergé lui étaient contraires; leur haine se joignait au ressentiment qu'éprouvaient les Anglais de leurs nombreuses défaites. Cependant ce fut qu'au bout de six mois qu'on la conduisit à Rouen pour y être jugée comme sorcière par l'autorité ecclésiastique. L'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, y instruisit son procès qui ne commença que le 12 janvier 1431. des formes suivies dans cette affaire furent bien en rapport avec le nombre qu'dans les procès ordinaires de sorcellerie; cependant il y eut presque autant une monstrueuse iniquité.

L'évêque Cauchon était un théologien habile, un prélat zélé; mais un homme dur et sans mœurs. Il agissait autant par haine ecclésiastique que par soumission pour les anglais. une première irrégularité du procès est le défaut de publicité; on lui soumit comme juges d'avoir falsifié les lettres écrites sous la dictée de la pucelle; elle les en accusa elle-même. les interrogatoires des témoins furent supprimés quand ils étaient favorables à l'accusé; les docteurs de l'évêché furent appelés comme juges; mais plusieurs n'arrivèrent qu'à la fin du procès et prirent part à la condamnation sans avoir assisté à tout le cours des débats; plusieurs se retirèrent indignés avant la fin, et furent remplacés par d'autres juges mieux disposés en faveur des anglais mais qui n'avaient pas suivi le commencement de l'affaire. On refusa l'appel que Jeanne avait formé d'abord au pape, puis au concile alors assemblé à Bâle; on lui refusa le tribunal mi-parti de Français et d'Anglais qu'elle demandait; on fit enfin disparaître les pièces de l'accusation, on en inventa même une fausse sur laquelle on appuya et dont quelques-uns des juges eux-mêmes ont rougi. On plaça dans sa prison

168v

un frère nommé Nicolas Loiseleur qui tâcha de la confirmer dans le conseil de rétracter les aveux dont on l'accusait. Elle avoua qu'elle était coupable; elle le fit, mais sans bien savoir ce qu'elle faisait. Cependant malgré tout cela il n'y avait pas encore moyen de l'envoyer à l'échafaud: on la condamna le 23 mai 1431 à à charte perpétuelle avec pain de douleur et eau de tristesse, » s'étaient les termes consacrés pour indiquer une réclusion perpétuelle. À la lecture de cet arrêt, les Anglais qui voulaient sa mort témoignèrent leur indignation: « Vraiment, leur dit Cauchon, nous trouverons bien moyen de la reprendre. » Sur un autre point cependant les anglais étaient impatients; des scribes cachés s'occupèrent de recueillir toutes ses conversations; on espérait trouver ainsi la faire condamner comme relaps. Ils tentèrent même, dit-on, de l'empoisonner. Enfin ils eurent recours à un autre moyen plus sûr. On avait déjà eu à Jeanne dans la condamnation de reprendre des habits d'homme, et la duchesse de Bedford lui avait envoyé un habillement complet de son rang. Mais on le lui enleva pendant la nuit, et on mit dans sa prison ses anciens habits d'homme. Le même un soldat entra dans sa chambre; pour échapper à ses violences Jeanne reprit les habits qu'elle avait sous la main. Aussitôt on entra dans sa chambre, on constata la faute, et le supplément d'instruction ne fut pas long; le mardi 29 mai, elle fut condamnée à mort comme relaps et le lendemain brûlée, à neuf heures du matin, sur la place du Marché-Vieux à Rouen.

La procédure de Jeanne d'Arc est insultée sans aucun doute; mais au fond les anglais avaient raison. La défense de porter les habits d'homme était du 11ème siècle; elle avait été fréquemment reproduite par les conciles. D'autre part la Pucelle avait dit qu'elle préférerait obéir à ses voix intérieures plutôt qu'à l'Eglise. C'est là précisément ce que disent tous les hérétiques. Evidemment la loi écrite était contre elle; c'est du reste le cas dans lequel se trouvent tous les grands rénovateurs: Socrate, le Christ. C'est le duel régulier de la loi écrite et de l'inspiration. La première l'emporte d'abord ordinairement et entraîne à la mort ceux qui l'ont violée, en cela la loi écrite n'a pas tout à fait tort: si les doctrines que les réformateurs ont prétendu introduire sont inutiles, leur mort ne fera qu'à en hâter le développement; si, au contraire, elles sont funestes, elles périssent avec eux.

La Pucelle est un martyr de l'indépendance religieuse et le premier martyr patriotique. Les protestants auront quelque chose de rigide et d'austère qui touche davantage moins. Il y avait bien

Dans la Pucelle un côté qui était tout féminin; c'est cette sensibilité, cet enthousiasme dont elle devenu tant de preuves. Mais il y avait aussi dans son caractère quelques choses de violent et de colérique qui devait être expié. Elle n'avait pas versé le sang; mais elle l'avait fait verser, elle en devait être punie.

Cependant lorsque on parcourt ses longs interrogatoires, lorsque on lit les questions captieuses qu'elle devaient les Juges et ses réponses pleines de sens, de netteté et de bonne foi, on se sent pénétré pour elle d'une profonde admiration. On l'interroge sur son étendard: « Je le portais, dit-elle, au lieu de lance pour éviter de « quelqu'un: Je n'ai jamais tué personne. » Et puisque on voulait savoir quelle vertu elle supposait dans cette bannière, elle répondait: « Je disais: entrez hardiment parmi « les anglais, et J'y entrais moi-même. » On lui parle du sacre de Reims où elle avait tenu son étendard près de l'autel: « Il avait été à la peine, c'était bien « raison, dit-elle, qu'il fut à l'honneur. » N'est-ce pas le sens des Pharisiens avec Jésus-Christ. Etes-vous en état de grâce? lui demandèrent un jour les juges. Cette question était insidieuse: si elle affirmait, on la répondait que un chrétien ne peut jamais être sûr de Grâce de Dieu; si elle niait, alors on pouvait la condamner d'après ses propres mêmes. « Je n'y suis, répond « dit-elle, Dieu veuille m'y mettre; si J'y suis, il veuille « m'y tenir. » Simple et sublime réponse qui ne serait pas déplacée dans l'évangile même!

Charles VII paraît n'avait rien fait pour sauver la Pucelle: le peuple se montra plus reconnaissant à son égard; pendant long-temps il refusa de croire à sa mort. Du reste, les Anglais n'obtinrent pas le résultat qu'ils espéraient de son supplice: Vingt-deux ans après son exécution Bordeaux tomba entre les mains des Français, et les Anglais chassés de toutes parts, battus sur tous les points, ne conservèrent plus en France que la seule ville de Calais (14)

19 avril 1836.

1708

XXV^ème Leçon.

Louis XI.

Le prince qui le premier mérite de trouver sa place dans l'ordre moderne est certainement Louis XI. En lui se trouve réalisée d'une manière complète cette intelligence des affaires et ce caractère politique dont nous les vous déjà rencontré plusieurs traits dans Philippe-le-Bel et Charles V. Entre ce dernier et Louis XI il y a cette différence, que Charles V se trouve à la tête d'une résistance contre l'étranger, et que Louis XI se fait le chef des villes contre la noblesse. Le premier, entouré de ses chevaliers et de ses grands officiers figure encore comme un roi du moyen-âge. Le second a soin de se tenir dans une simplicité et une mesquinerie tout à fait bourgeoises. Le grand but de Louis XI, comme celui de tous les princes ses contemporains, est d'amener finalement, de réunir toute la force du royaume dans la main d'un monarque, et de préparer ainsi l'action entraînante des états européens. En effet, après l'administration habile et rusée de Louis XI, de Ferdinand-le-Catholique, d'Henri VII, d'Ivan III, viennent les règnes plus brillans et tout extérieurs de François 1^er, de Charles-Quint, d'Henri VIII, d'Ivan IV.

La grande affaire alors est l'Italie. C'est par elle que s'engage le dernier acte de l'histoire moderne. Dernier reflet du monde antique, dont elle affecte de garder les traditions, l'Italie est alors la seule puissance en Europe dans la division augmente à mesure que les autres états se fortifient par l'union intérieure. Il est facile de prévoir ce qui va arriver. L'Italie, aussi vieille de la barbarie féodale dans le XV^ème siècle portait encore l'empreinte effacée le spectacle d'une vieille civilisation. À Venise, un commerce immense, des arsenaux qui occupaient 50000 hommes; à Florence, des prodiges de peinture et de sculpture, une littérature riche et brillante, une cour magnifique et prodigue, des fêtes et des mascarades; à Rome, l'autorité antique de la religion, les grands souvenirs du monde romain, la tradition assise sur la chaire de saint-Pierre. Voilà ce que l'Italie offrait à l'étranger émerveillé. Mais cette splendeur ne servait qu'à parer les symptômes d'une décadence générale, la proie était plus bientôt qu'une petite puissance temporelle; la munificence de Laurent de Médicis préparait la banqueroute de Florence; les revenus de Venise diminuaient de plus de 100000

Ducato ; partout de petits tyrans, partout des bandes de condottieri, ingénieux et pillards, dévastant au plus offrant. Les efforts pour restaurer la liberté antique ne faisaient que accroître le malaise général. enfin la littérature violente et pédantesque des Philelphe et des Pontanus, la corruption des mœurs mêlée à l'odieux Machiavélisme des Borgia, annonçaient le dépérissement du caractère national.

Quel devait être le conquérant de l'Italie ? la maison de Lure, le Français ou l'Espagnol ? la maison d'Anjou liguait à la couronne de France des prétentions sur le royaume de Naples qui devait lui être disputé par Ferdinand d'Aragon. Les Turcs avançaient toujours vers l'occident. l'Europe avait appris avec douleur, mais sans s'émouvoir, la chute de Constantinople. Bientôt Venise allait apercevoir des lagunes les flammes de Saint-Marc portés par la cavalerie du sultan sur les rives de la Piave (1479.), et cent vaisseaux turcs poursuivaient Otrante dans le gouvernement était saisi en deux (1480.) Florence retentissait alors de la voix prophétique du dominicain Savonarole, qui annonçait à l'Italie les châtiments de Ninive et de Babylone.

Cependant le reste de l'Europe se dégageait de l'anarchie féodale. Le pouvoir monarchique se fortifie, le plus illégal fait place à l'égalité civile. Chez en France surtout que ce mouvement est sensible. Ces en France que nous trouvons le type du prince de cette époque. Le vrai roi politique, le Machiavel couronné, ce ne sera ni Ferdinand, ni Henri VII, mais bien plutôt Louis XI. Il est vrai que cette politique dans l'enfance ne choisit encore que entre la violence et la perfidie. Les rois d'alors sont bien souillés ; cependant il valait mieux en somme infiniment mieux que les seigneurs féodaux. Un comte d'Armagnac faisait percer les paupières du parlement, égorgeait la cour, battait son oncle jusqu'au sang quand il refusait de l'absoudre. On avait vu pendant 3 ans, le frère du duc de Bretagne demander du pain aux passans à travers les barreaux de sa prison, jusqu'à ce que son frère le fit étrangler. Les rois sans doute n'avaient pas une moralité plus pure et des principes plus arrêtés : mais au moins respectaient-ils un intérêt plus général. Le système féodal était devenu le fléau de l'Europe. « Des seigneurs, dit Olivier de la Marche, écrasaient « le peuple d'impôts et insultaient à sa misère « pour l'exaspérer et outrager ses peines. »

171v

C'est vers le roi que se tournaient les espérances du peuple; c'est de celui qu'il attendait quelque soulagement. Louis XI se chargea de la cause du peuple, mû par pitié et beaucoup de ressentiment, mais parce qu'il y trouvait son compte, et que la cause du peuple était la cause du roi.

Si on met son règne en regard des grands événements qui l'ont précédé, c'est un fabliau après une épopée, l'avocat Patelin après une tragédie; c'est encore, si l'on veut, la fable populaire du maître Renard et du maître Isengrin dans une imagerie de son entourage et de son équipement comique. Son faste singulièrement avec la fastueuse prodigalité de la maison de Bourgogne. Ici c'était un luxe de fêtes, de tournois, de banquets, de mascarades allégoriques, une surabondance de viandes et de vins incroyable. Dans un repas que Philippe le Bon donna à Lille, on servit 48 plats dont chacun se composait de 48 mets différents. Il faut voir dans Olivier de la Marche le long récit de ce somptueux banquet, à la suite duquel Philippe fit apparaître l'image de la sainte église désolée. Au milieu de toute cette pompe, une naïveté presque barbare dans le génie brut, astreint à la peinture flamande peut donner quelque idée.

Le duc de Bourgogne était alors le véritable chef de la féodalité. Plus riche qu'aucun roi de l'Europe, il réunissait dans sa domination des provinces françaises et des états allemands, une noblesse innombrable et les villes les plus commerçantes de l'Europe. Mais dans la réalité c'était une puissance peu durable. Il est difficile de contredire ainsi la géographie et de faire une seule nation de dix peuples dans la langue, le droit, les constitutions différents. On avait autrefois formé un état sous le nom de Lotharingie, de Belgique, qui s'étendait depuis l'embouchure du Rhin et celle de la Meuse jusqu'à l'embouchure du Rhône, entre la France et les Alpes. Charles-le-Téméraire entreprit de le rétablir; il y perdit son armée et sa vie. Philippe le Bon s'était contenté de dépenser et de donner dans le bon temps. Son fils devait agir, et la force de grandir et de tomber. Les richesses de la maison de Bourgogne étaient en effet assez grandes pour donner, mais trop petites pour combattre la France, l'Allemagne, la Suisse et la Lorraine.

172 v

1735

Quelle était la situation du roi de France ? Les Anglais s'étaient retirés chez eux et étaient assez occupés par la guerre des Deux Roses. Le royauté s'était améliorée, fortifiée par Charles VII, et ce prince habilement dirigé avait trouvé moyen de envoyer pacifiquement contre l'ancien esprit chevaleresque et belliqueux populaire qui commençait à se manifester par les légistes et les marchands. Il avait auprès de lui le représentant de cette petite noblesse qui, à défaut de hommes chevaleresques, avait beaucoup de bon sens : c'était Antoine de Chabannes, sire de Dammartin. La fin du règne de Charles VII fut troublé par des guerelles avec son fils. Celui-ci ne pouvait souffrir les favoris de son père, et peut-être tout simplement n'était-il pas déraisonnable. Louis était homme d'esprit, mais avait mauvais cœur. Sa jeunesse fut très dure et ne contribua pas peu à lui aigrir le caractère. Son père qui voulait le détacher de ses grands compagnons l'envoya à leur tête contre les Suisses. Ce petit et rude peuple remporta sur lui fut perdre à Saint-Jacob sur Birse un parti de ses troupes. Louis se révolta et fut exilé par son père dans le Dauphiné. Là il se mit à écrire. Comme Frédéric le grand Fond, au reste, il n'avait pas toutes les qualités. Louis était auteur. Il composa le Rosier des guerres, et nous avons de lui de lettres charmantes et pleines d'esprit. C'est la vraie prose française, nette et intelligente avec beaucoup de justesse et précise. Menacé dans sa retraite, il s'enfuit à la cour du duc de Bourgogne, se faisant ainsi son chien et presque son vassal. Le duc lui fit bien sentir lorsqu'à la mort de Charles VII (1461) il insista pour reprendre Louis dans la vassalité de son royaume. Le nouveau roi faisait à cet de lui triste figure. Sur 27 provinces qui composaient l'ancien royaume de France, il en avait que 12. Une ordonnance lui les rivières ni les monta- gnes. La haute Seine était au duc de Bourgogne, ainsi que la Somme ; la Loire, aux seigneurs ; les Cévennes et les Pyrénées au duc de Bourbon, aux comtes d'Armagnac, d'Albret, de Foix. Les ports les plus importants, c'est à dire, aux de Nord et de la Picardie lui appartenaient point. Le Havre n'existait pas encore, et Calais était aux Anglais. Ceux-ci, alliés de la Bourgogne, avaient pour cinq dix plusieurs porter toujours envahir sur la France. Enfin le roi n'avait point les compa- gnons qui, jusque aux murs de Paris, étaient sous la main des seigneurs. Il ne lui restait que la ville. Encore devait-il craindre de les indisposer par l'argent qu'il devait sans cesse leur demander,

173v

n'ayant pas eu prendre ailleurs. Louis avait-il au moins la force militaire? Son père avait bien institué les francs archers, espèce de garde nationale qui s'exerçait tous les dimanches, mais c'était la plus inutile et la plus perverse milice que l'on pût voir. Il y avait bien aussi une compagnie permanente de 1500 lances, mais il fallait la payer, et elle était tenue au complet.

Lors donc qu'à son entrée à Paris les seigneurs exigèrent de Louis XI la promesse de tenir la Normandie à part, il jura d'abord et mais il imagina de donner à deux à la fois, aux ducs de Bourgogne et de Bretagne. c'était se tirer d'un mauvais pas.

Louis annonça de bonne heure l'intention de faire des grandes fondations. Il commença par une mesure très bonne, mais peu politique. Ayant rassemblé tout à coup une somme considérable, il racheta à Philippe le bon de lui racheter les villes de la Somme. Le duc ne pouvait refuser; c'était une des stipulations du traité d'Arras. Charles le téméraire, alors comte de Charolais, vivement irrité de cette convention, ne la pardonna jamais au roi de France. Pour payer ces villes, Louis avait besoin d'argent; il établit de nouvelles gabelles et voulut les lever même en Bourgogne. Autant avait valu les lever en Allemagne. Louis avait la politique italienne; il se piquait d'imiter les Sforza, mais il avait en même temps l'impatience française. Il continuait à indisposer ainsi les grands seigneurs contre lui. Le duc de Bretagne, en essayant de lui ôter les droits régaliens; le duc de Bourbon et son frère, en leur enlevant, à l'un le gouvernement de Guienne, à l'autre celui du Berri; enfin il donna Gênes aux Sforza et avec raison, car ce n'était qu'un embarras; mais la maison d'Anjou avait réclamé cette ville et c'était un ennemi de plus.

Ce n'est pas tout; Louis mécontente la petite noblesse en lui enlevant le droit de chasse, les villes en doublant les tailles, le clergé en ordonnant un cadastre de ses biens. Il n'imposait pas les terres ecclésiastiques, mais il voulait savoir ce qu'il y avait à prendre. Au bout de 15 ans, en 1465, Louis XI se trouvait avoir tout le monde contre lui. Le comte d'Armagnac et le duc d'Alençon auxquels le roi avait sauvé la vie sous le règne précédent, les ducs Jean de Calabre, de Bourbon, de Nemours, le sire d'Albret, le comte de Dunois, s'unissent avec le duc de Bretagne et le comte de Charolais, la ligue du bien public. Jamais ligue ne mérita moins son nom. C'était déjà beaucoup cependant que les seigneurs déclarassent que le peuple était le but du gouvernement.

Il fallait alors que Louis promît tout ce qu'on voulait. Il déploya dans cette circonstance une habileté admirable. Il commença par mettre la main sur le duc de Berry. Il commença par mettre la main sur le duc de Bourbon, l'effraya, le détacha de la ligue. Il revint ensuite pour combattre les Bourguignons avant

174v

d'arrivée du duc de Bretagne ; mais il apprend que le roi a reçu
dix vaisseaux. Il y court et en rapporte de l'argent à
Paris. Réclame sa présence ; les habitans allument trois
feux. Louis livre bataille à Montlhéri au comte de Charo-
lais. On avait si bien oublié la guerre depuis l'expul-
sion des Anglais qu'à l'exception d'un petit nombre
de corps, chaque armée s'enfuit de son côté. Le comte
de Charolais resta maître du champ de bataille presque
seul. Cependant le duc de Bretagne s'avançait. Celui
de Bourbon était rentré dans la ligue. Louis flatta
promit et obtint la paix. Elle fut conclue à Conflans en
1465. Il devait céder à son frère la Normandie et à de
faut, la Champagne. De toute manière, cet arrangement
plaisait beaucoup au duc de Bourgogne qui aurait ainsi
communiqué avec la Bretagne et avec la Flandre. On
promit aussi au comte de Charolais la rédition des villes
de la Somme, à tous les autres de grands postes, des pen-
sions. Ce fut un véritable pillage de la
France. Ici commence la comédie. Louis avait fait ses res-
trictions mentales. Il compte son humeur, devient pate-
lin. Il va chercher ses ministres, prend ses ennemis,
pouvoir qu'ils soient habiles, ainsi Daumartin. Il em-
ploie même des moyens honteux, indigne de son carac-
tère royal. Il s'abaisse devant le comte de Charolais qui
allait devenir duc de Bourgogne. (1466.) Il flatte les
bourgeois, s'habille comme eux, fait avec eux à pied le
chemin de Saint-Denis, devisant avec l'un et avec l'au-
tre, et revient souper dans leur maison, on tient leurs en-
fans sur les fonds du baptême. Ses confidens, comme ses
maîtresses, il les prend parmi les bourgeois.

Mais quelque profonde que fût l'humiliation de Louis XI et
sa faiblesse, il avait pour devoir lui une chose durable, la
royauté, le droit. Il n'avait qu'à attendre, qu'à trouver.
Il commença par ne tenir aucune de ses promesses. Il
fit annuler par les états de Tours (1466) le traité de
Conflans, reprit la Normandie, pendant qu'une
révolte de Liège occupait Charles-le-Téméraire et
lui donna pas la Champagne.

Le duc de Bourgogne perdit patience. Sa mère,
portugaise, lui avait transmis la fougue des hom-
mes du midi ; il s'avance avec une forte armée : toute
résistance était impossible. Louis ne s'effraie pas et va
au devant de lui, comptant sur les agens qu'il a en-
voyés pour exciter une nouvelle révolte à Liège.
Mais il ne pensait pas que le résultat serait si
prompt, de telle sorte que, pendant que le roi est venu
lui-même conférer avec Charles à Péronne, celui-ci
apprend le soulèvement des Liégeois. La fourberie de
Louis devint alors une imprudence. Le duc était dans
une fureur inexprimable. Le duc d'Argenton, fils de

Comines, fit beaucoup dans cette occasion pour l'avis du roi ; il n'était pas porté à aimer Charles le Téméraire qui lui avait jeté sa botte au visage. Cet acte trahison qui l'aurait décidé à passer à Louis XI. Il dit seul, mais avec les secrets de son maître. Il avait il bien là trahison ? D'après la loi féodale, le roi était son seigneur souverain.

Charles tenait de Louis une vengeance à tirer quiconque avait eu du sort. Il lui ordonna de mettre la main à la destruction de Liège. Mais le roi n'y prêta de bonne grâce et quand l'exécution fut terminée, il alla demander à Charles la permission de partir, après avoir promis tout ce qu'on voulait. Il ne fut inutile de dire qu'il n'en tint rien. Mais cette fois les ennemis eurent raison à de plus grands moyens. Charles n'agit plus comme seigneur de France, mais comme puissance indépendante. Une coalition de l'Angleterre, de la Bourgogne et des feudataires se forma contre lui. Tout semblait indiquer que Louis n'échapperait pas. « Les rats sont tondus, disait le comte d'Armagnac, le cerf est pris. » Son frère mourut sur ces entrefaites. Il est possible que Louis l'ait fait empoisonner. Dans la théorie du droit divin, c'était une idée admise que les rois étaient jugés sans jugement, sans appel. La confédération n'en subsista pas moins. La duc de Bourgogne entra en France avec un manifeste effrayant. Il débuta par un épouvantable massacre à Nesle. C'était indisposer les villes contre lui et provoquer la résistance. Beauvais fit une défense héroïque sous les ordres de Jeanne Hachette. Cette campagne sans résultat fut suivie d'une autre plus formidable ; les Anglais arrivaient. Edouard IV avait terminé la guerre des Deux Roses et il amenait avec lui en France de riches bourgeois de Londres, chargés de tenir les mains à la guerre. Cependant les anglais ne voyaient pas arriver le duc de Bourgogne ; et le connétable de St Pol qui ~~était en pourparlers~~ était convenu de Saint-Quentin les mains à coups de canon. au contraire Louis XI vint à eux parlementant, leur fit fête, les traita à table ouverte dans Amiens, enfin avec Edouard la paix de Pecquigny, puis de vanta d'avoir renvoyé les anglais bue [illegible] de vin. Mais ils emportaient l'argent de la France. Louis XI était soumis à un honteux tribut à titre de pension au roi d'Angleterre ; il ne prenait même pas dans le traité le titre de roi de France. (1475.)

177

Le duc de Bourgogne ne vint trouver de roi d'Angleterre que pour le brouiller avec lui. Il avait alors un autre projet. C'était de conquérir tout le cours du Rhin, faire un électorat de Cologne, avoir la Lorraine et peut-être Reims. Il avait d'autres vues sur le Bas-Rhin. Il ne lui aurait plus manqué que l'Alsace, qu'il acquerrait de même plus tard. Il eût été alors roi de Rhin. Le Rhin est l'artère de l'Europe occidentale. C'est là que les puissances de l'Europe ont accumulé leurs forces. Mais il fallait que le projet plût aux Flamands et aux Suisses, qui ne se souciaient pas de se sacrifier à la gloire de Charles le Téméraire. Ce prince commença par le siège de Neuss dans l'électorat de Cologne: il y épuisa 100,000 allemands, cette nation si difficile à tenir, accourus au secours de Cologne; la ville de Neuss, accourus au secours de Cologne; la ville de Neuss onze mille vierges tomber au pouvoir des Welches!

Charles fut obligé de reculer. Alors il fit une tentative désespérée. Il attaque dans leurs montagnes la meilleure infanterie de l'Europe, les Suisses. Défaire les Suisses, c'eût été constater sa supériorité dans l'Europe entière; quelque imprudente que fut cette entreprise, elle était belle et politique.

Le Téméraire alla heurter les Suisses à Granson. Il y perdit la confiance de ses troupes; poursuivit les Suisses à Morat et y perdit son armée. À Nancy il perdit la vie (1477). Les détails de cette catastrophe ont fourni à M. de Barante un grand et admirable récit. C'est le triomphe de l'école pittoresque. Il faut lire dans Comines l'effet produit à la cour de Louis XI par la nouvelle de la mort de Charles. Louis envoya aussitôt Comines dans les deux Bourgognes avec autorisation d'arrêter tous les courriers sur sa route et de lire leurs lettres. Comines était aussi habile politique que grand écrivain. Louis avait bien su l'apprécier. Il avait d'emparé de la Bourgogne et de l'Artois; bientôt après, Cambrai, Reims, Arras, il réunit la Provence et l'Artois. Il abandonna la Franche-Comté, mais par le traité d'Arras (1482) elle devait former la dot de Marie, fille de Charles le Téméraire, promise au dauphin. Mais ce mariage ne se fit pas; les Flamands donnèrent la main à leur souverain, Maximilien d'Autriche. Le dauphin épousa Anne de Bretagne et réunit cette province à la couronne.

Le règne de Louis XI se continua presque jusqu'en 1483 où il mourut au château de Plessis-lez-Tours.

177v

XXVI^ème leçon.

Charles VIII.

BIBLIOTHÈQUE NORMALE SUPÉRIEURE

Le règne de Louis XI avait été comme une seconde fondation de la monarchie. Sur 27 provinces dont elle se composait à sa mort, Louis en avait réuni 19 à la couronne, et ces provinces sont les plus importantes. En fondant des parlements à Bordeaux, à Grenoble, à Dijon, il avait multiplié les représentants de l'autorité royale et affaibli d'autant la féodalité. Il ne s'était pas borné à introduire l'unité dans la monarchie, il avait voulu encore y introduire l'ordre. Il organisa l'administration judiciaire; il permit aux bourgeois de Paris de porter des armes et d'acquérir des fiefs nobles. Sous son règne, le peuple avait commencé à prendre une vie propre. L'infanterie suisse avait montré qu'elle était la force du peuple. La cavalerie n'était que l'arme féodale.

A la mort de Louis XI, il y eut une réaction passagère de la noblesse. Les Seigneurs obtinrent d'Anne de Beaujeu divers changements. Les États, de leur côté, demandèrent à s'assembler tous les deux ans. Anne promit et ne tint pas sa promesse. Elle ne pouvait la tenir, car il ne s'agissait pas alors de constituer la liberté, mais plutôt l'ordre. La régente le comprit et continua Louis XI. Les impôts furent diminués d'un tiers; le duc d'Orléans voulut disputer la régence, il fut vaincu. En même temps la réunion de la Bretagne à la couronne était préparée par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII. Dix ans après, le jeune roi devenu homme, entouré de jeunes seigneurs impatients, commença la guerre, de prétexte peu fondé sur les actes de Louis XI, rendit à Antoine de la Tour du Pin le comté de Montrichard, et le Roussillon à Ferdinand le Catholique, pour obtenir leur neutralité et préparer tout pour une guerre en Italie.

Elle était vieille cette expédition d'Italie. Charles d'Anjou l'avait commencée au XIII^ème siècle, et il y avait longtemps que cette maison poursuivait ses prétentions sur le royaume de Naples. On ne croyait pas alors que l'Espagne fût capable de la disputer à la France et tout le monde pensait que Charles

178v

1790 VIII Devait l'emporter sur la maison d'Aragon. La maison de [illegible] réclamait Naples comme son héritage depuis que René d'Anjou lui avait légué ses droits.

Rien n'était plus naturel que l'expédition de Charles VIII. Toutes les banques de Lucca étaient pour lui. L'Espagne était épuisée par sa dernière lutte contre les Maures. La découverte de l'Amérique ne portait pas encore ses fruits; l'empire d'Allemagne était très pauvre; le duc de Milan, le parti de la liberté à Florence et à Pise appelaient les Français.

Quelle était à cette époque la situation de l'Italie? Nous l'avons déjà indiqué dans la leçon précédente, mais il est bon d'y insister encore. Au milieu de la barbarie féodale dans le XV^ème^ siècle portait encore l'empreinte de l'ancienne civilisation. Elle imposait aux étrangers par l'autorité antique de la religion, par la puissance de l'opulence et du savoir. Venise faisait alors presque tout le commerce de la Méditerranée. Florence était sa rivale; mais les folles prodigalités de Médicis ruinaient la banque de Florence, pendant que le sage gouvernement de Venise tarissait les sources intérieures de sa prospérité. Le monopole échappait à Venise, et ses ouvriers portant de son sein allaient porter ailleurs leur industrie. On cultivait les arts avec passion à Milan, à Florence, à Ferrare, à Mantoue, à Rome. L'érudition siégeait au Vatican avec Pie II. Cette culture universelle des lettres semblait avoir humanisé les esprits. Mais la douceur apparente des mœurs n'était autre chose que l'affaiblissement du caractère national. Les guerres, moins sanglantes, n'en étaient que plus longues et plus ruineuses. Les Condottieri promenaient à travers l'Italie des troupes indisciplinées, toujours prêtes à passer sous le drapeau opposé pour la moindre augmentation de solde. L'Italie n'avait plus de citoyens, de soldats à elle. Au temps de Dante, Florence pouvait faire sortir par ses portes 25000 hommes armés; à la fin du XV^ème^ siècle, sur dix-huit millions d'habitants dans toute la péninsule, on ne comptait pas plus de 18000 citoyens.

La cause la plus puissante de la décadence de l'Italie, celle qui devait l'empêcher de se relever, c'était l'absence de toute moralité. Lorsque Machiavel

écrivit la pratique des gouvernements de son époque, il n'en flamma pas d'indignation. Il raconte les meurtres et les empoisonnements comme des nouvelles de ville. au milieu d'une vie élégante et polie d'une société dans la conversation et fleurie et philosophique comme dans le banquet de Platon, il se plaît à peindre horriblement. Dans le Diario d'Infarno VIII, il n'y a pas seulement scandale dans le changé, mais férocité. Dans l'espace de temps d'un couplet son compte est assassinat. Quand le duc de Gandie fut jeté de nuit dans les eaux du Tibre, on interrogea un batelier qui gardait du bois sur la rive, et on lui demanda pourquoi il n'avait pas fait de suite sa déclaration: « C'est une chose qui « arrive si souvent, dit-il, devoir jeter des corps « dans le fleuve que je n'y prends plus garde. »

L'Italie ne pouvait plus être unie que par la religion. Mais la religion s'était tournée en art; les peintures de l'époque en sont une preuve. Lorsqu'on compare les peintures du XVI^ème^ siècle aux anciennes peintures, on voit que l'art n'était plus occupé que de la forme. Raphaël n'était certainement pas religieux. Michel-Ange, quoique plus convaincu, ne s'inspirait pas uniquement de la religion. Le Christ de son Jugement dernier n'est qu'un Jupiter vengeur. on en était venu à se moquer de Dante et de sa poésie. Dans un dialogue de Dante et de Machiavel, celui-ci fait dire au poète tout ce qu'il trouve de plus ridicule, et Dante reste sourd sans répondre à ses ironies. Mais s'il avait écrit lui-même, il aurait pu répondre: de notre temps, on faisait la Divine Comédie et on dominait l'Europe par la pensée. L'Arioste est une autre forme de Machiavel. au moment où l'Europe envahit l'Italie, il fait une satire de la chevalerie dans Roland furieux. comme Machiavel écrivait par métier et effroi de dire tout ce qu'on voulait pour débarrasser, l'Arioste faisait des vers pour sa santé en se promenant. on dit qu'un jour étant à Reggio il pensa sa promenade de strophe en strophe jusqu'à Ferrare. Dans Michel-Ange seul on trouve un sentiment profond, sinon de la religion, du moins de la situation misérable de l'Italie. Il la rendu dans son tombeau de Laurent de Médicis. Placés aux pieds de la statue du mort le Jour repré-

1800

senté par un artisan gigantesque et la nuit sous la figure d'une belle femme plongée dans le sommeil, on lui adressa sur cette dernière statue des vers ingénieux. Il répondit par un quatrain admirable. Nous voici à peu près le sens: « Il fait bon donc vivre dans un pareil monde; ah! de grâce ne me réveillez pas. »

Les Italiens commençaient à faire intervenir les étrangers dans leurs querelles. après avoir attiré les Turcs pour se venger du pape et du roi de Naples qui les avaient abandonnés dans leur guerre contre Mahomet II, les Vénitiens prirent à leur service le jeune René, duc de Lorraine, le héritier des droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. En 1476, Sixte IV avait appelé les Suisses. des barbares s'habituaient à passer les Alpes. alors s'éleva dans Florence la voix prophétique du dominicain Savonarole qui annonçait à l'Italie les châtiments de Babylone et de Ninive. malgré ses menaces, les Italiens persévérèrent. Gênes reste en proie aux factions. Laurent de Médicis, à son lit de mort, refusa l'affranchissement de Florence. à Milan, Louis le More enferma son neveu avant de l'empoisonner. un Borgia ceignit la tiare sous le nom d'Alexandre VI; le moment inévitable était venu.

Charles VIII appelé par Louis le More ne se fit pas long-temps attendre. Il leva une forte armée où il y avait des Suisses, des Gascons, des Ecossais, et cette ~~invincible~~ gendarmerie et ces lourds canons de bronze que les Français avaient rendus aussi mobiles que leur armée. Louis le More fut choisi d'étonnement et de terreur lorsqu'il vit cette armée formidable descendre du mont Genèvre sur l'Italie. Les Français y entrèrent avec mille préjugés, pensant que c'était un pays d'impiété et de perfidie. La guerre fut d'abord terrible; on massacrait les prisonniers; le vaincu ne savait même pas la langue du vainqueur. Entièrement désireux de politique. Italienne fut aussi imprudente que lâche et honteuse. Le duc de Milan appelait les Allemands en même temps que les Français. Le pape traitait avec tout le monde, avec les Turcs, avec les Allemands, avec les Espa-

181v

grotes. On n'eut pas un instant l'idée d'une résistance nationale. La terreur était immense, tout le monde accourait pour se soumettre. Charles VIII fait aujourd'hui alliance avec Florence, demain il délivre Pise de l'esclavage des Florentins. De retour à Florence, il trouve Pierre de Médicis ensuite des partisans de la liberté établissent le gouvernement républicain et font alliance avec Charles VIII. mais celui-ci oublie que Florence est son allié, s'il va lever sur cette ville un impôt. Il trouve une forte opposition et sort de la ville pour ne pas exposer son armée à une lutte inégale dans les rues de Florence. Charles VIII entra à Rome sans résistance. Le pape Alexandre VI, qu'on menaçait d'un concile et d'une déposition, se cacha dans le château Saint-Ange. au bout de quelques jours il commença à se rassurer et chercha à ouvrir des négociations. Cela ne lui fut pas difficile: il y avait autour du roi des évêques qui voulaient devenir cardinaux. Il sortit du château Saint-Ange et vint loger dans son palais, mais il était peu rassuré encore les premiers jours. Il avait promis au roi de lui livrer le frère de Bajazet II, le malheureux Zizim. Charles VIII voulait s'en servir dans l'expédition qu'il méditait déjà contre Constantinople. Zizim lui fut livré empoisonné. Alexandre VI avait été payé par Bajazet pour commettre ce crime.

Quand Charles VIII marcha sur Naples contre Alphonse II qui régnait. Il s'était sauvé dans un couvent de Sicile, laissant son royaume à défendre à un jeune homme de 18 ans, Ferdinand II. La terreur et le trouble étaient si grands que on laissa sans défense une des trois routes qui conduisaient au cœur du royaume. à l'approche des Français, les Napolitains qui ont toujours été pour le plus fort, abandonnèrent Ferdinand. Les Lazzaroni se firent Français; Naples fut prise sans combat. Les gens d'armes qui ne se fatiguaient plus à porter d'armure, terminèrent cette conquête pacifique en habit du matin

182v

sans autre peine que celle d'envoyer leurs fourriers devant eux pour marquer les logements.

Les partisans de la maison d'Anjou avaient cru gagner avec Charles VIII. mais ce prince ne fit rien pour eux et n'exigea aucune restitution de la part opposé. Ils se tournèrent bientôt contre lui avec les partisans d'Aragon: au comte de 3 mois, tout le monde s'était tourné contre les Français, et déjà quelques villes les avaient chassés pour reconnaître l'autorité de F. erdinand. une ligue presque universelle s'était formé contre Charles VIII et les Vénitiens y travaillèrent avec le plus d'ardeur. Il faut voir, dans Comines qui était alors ambassadeur à Venise, la terreur de cette république quand elle apprit l'entrée du roi de F. rance à Naples. Ils se hâtèrent de lui trouver des ennemis, et jouèrent jusqu'au dernier moment l'ambassadeur français. Il ignora long-temps la ligue formée par les Vénitiens avec le duc de Mantoue. enfin un traité une armée de 40000 hommes fut levée pour fermer à Charles VIII le passage, et l'écraser dans le royaume de Naples où il n'avait plus que 10 à 12 000 hommes. Les F. rançais se hâtèrent d'abandonner leur conquête. Ils franchirent les Apennins avec des peines incroyables. Les Suisses surtout montrèrent beaucoup de résolution et de courage. Ils traînèrent les canons à force de bras. En redescendant dans les Apennins, on rencontra à Fornoue l'armée des confédérés. Cette armée attaqua avec peu d'ensemble. quelques charges de cavalerie la mirent en fuite, et le roi rentra glorieusement en F. rance, après avoir justifié toutes les imprudences par une victoire. (1494.)

9

9 mai 1836.

1862

XXVII ème leçon.

Louis XII (1498–1515.) — histoire de Venise.

Cette période est un saint de recours moraler. Jamais cette habileté politique qui croit à sa supériorité parce qu'elle se met au dessus de tous les scrupules de religion et de morale n'a reçu de plus éclatans démentis. Louis XII, honnête homme en France, semble s'efforcer, lors qu'il a passé les Alpes, de donner à sa morale et à sa politique la couleur locale: il est fait machiavéliste. Il se sert des mêmes armes que ses ennemis: comme eux, il ne respecte aucun droit, aucune promesse, comme eux il ose jouer des engagements les plus sacrés. En unissant ainsi la perfidie et la force, il pouvait espérer dominer sur l'Italie, puisque s'il ne faisait que égaler ses rivaux par sa mauvaise foi, il les surpassait par la force. Cependant cette politique ne lui réussit pas. Son premier fruit, c'est la perte du royaume de Naples dont s'emparent les Espagnols qui ne veulent partager avec lui que l'iniquité et la honte.

Il n'est pas plus scrupuleux pour conserver le Milanais que pour conquérir Naples. Il veut à tout prix se faire un allié puissant au sein de l'Italie, un allié qui puisse arrêter les Espagnols et dont les états servent de barrière aux possessions de la France. Cet allié on en songeait encore aujourd'hui pour la France, c'est César Borgia. Grâce à Louis XII, César Borgia est l'ami des Français, il est gonfalonier de l'église, duc de Valentinois et épouse une princesse de sang.

Cependant il faut convenir que César Borgia était un homme d'un rare talent, et que, pour se créer un petit royaume au centre de l'Italie, il déploya plus d'intrépidité, trouva plus de ressources qu'il n'en eût fallu dans un autre temps et dans un autre pays, pour conquérir un vaste empire. Mais l'Italie, à cette époque, était trop civilisée pour qu'il y eût lieu à de grandes conquêtes: partout la place était prise et gardée. C'était aussi une grande idée que celle de la création d'un royaume italien au centre de la péninsule et peut-être était-ce là le seul moyen de sauver l'Italie. Mais la figure géographique

185e

Ce pays semble devoir être un éternel obstacle à toutes les tentatives de centralisation. L'Italie est trop longue, disait Bonaparte.

Cependant sous la odieuse domination de Borgia les peuples durent respirer parce qu'il avait abattu tous ces petits tyrans aussi cruels que lui et qu'ils craignaient d'être échelonnés de distance en distance afin qu'aucun ne pût échapper au vol, à l'assassinat ou à l'empoisonnement. Pour que cette puissance encore mal assurée n'échappât pas de ses mains lorsque son père viendrait à mourir, il avait tout prévu. Mais à la mort d'Alexandre VI, il se trouvait lui-même étendu mourant sur son lit. En un jour fut perdu le fruit de tant de travaux et de crimes. Machiavel étonné ne reconnut plus son héros et s'écria: on dirait que cet homme a perdu la tête. Il y a dans ces paroles une grande leçon de morale. Il est rare en effet que dans la vie des grands criminels il ne se rencontre pas un de ces moments de vertige où leur audace se trouble, où leur habileté est confondue et où l'édifice qu'ils avaient construit avec tant de crimes et de sang se brise et disparaît.

Dans ce moment de trouble, César Borgia devait livrer aux mains des Espagnols, comptant plus sans doute sur la foi des autres que sur la sienne. Il se trompa et les Espagnols le retinrent prisonnier. Ainsi le boulevard du Milanais était enlevé. Il fallait chercher ailleurs un appui: car songer à se renfermer dans le Milanais pour y défendre, c'était une chose impossible. Le Milanais, ouvert de tous les côtés ne put résister à aucune invasion et Louis XII n'avait pas entre les mains les deux grandes positions militaires de l'Italie, Alexandrie et Milan. Louis XII avait deux partis à prendre: ou bien pousser plus loin ses conquêtes et environner ses possessions du Milanais de places fortes, ou bien s'allier à une puissance qui, comme Borgia, eût assez de force pour garantir les provinces d'Italie au pouvoir de la France. Louis XII essaya l'une et l'autre. Il songea d'abord à s'allier avec l'Espagne et conclut cet absurde traité de Blois (1503.) par lequel un mariage était arrêté entre Claude, fille de Louis XII et Charles d'Autriche petit-fils de Ferdinand le Catholique. Claude devait apporter en dot à l'Espagne, non seulement le Milanais, mais encore la Bourgogne et l'Artois, héritage de sa mère Anne de Bretagne. Il n'est pas besoin de dire que ce traité ne fut jamais exécuté.

185v

186[illegible] Louis XII tenta aussi la voie des conquêtes et il provoqua de la malveillance général des peuples contre Venise. Voilà le but de la ligue de Cambrai (1508) si remarquable en cequ'elle est la première tentative de ligue européenne dans les temps modernes. Dans cette ligue qu'avait imprudemment excité Jules II pour recouvrer quelques villes de la Romagne étaient entrés l'empereur, le roi de France, le roi d'Espagne; Henri VII avait été engagé à en faire partie. Jusqu'aux Ducs de Savoie et de Ferrare, jusqu'au marquis de Mantoue voulurent porter leurs coups à ceux qui, si longtemps, les avaient fait trembler. Et cependant rien n'était plus impolitique qu'une pareille ligue. Tous se réunissaient pour détruire Venise, et Venise était utile à tous. Elle maintenait l'équilibre entre trois grandes puissances, la France, l'Espagne, l'empire. Venise détruite, l'une des trois dominait. Mais le plus imprudent de tous, c'était le pape. Jules II qui pour quelques villes de la Romagne appelait au sein de l'Italie ces barbares qu'Urbain voulait chasser, et qui travaillait à la ruine de la seule puissance Italienne qui eût de la force et de la vie. Il est vrai que Jules II était un génie.

Disons en peu de mots ce qu'était Venise, quel était son gouvernement, quelles étaient les bases de sa puissance. Ecoutons d'abord un grand poète:

« J'étais à Venise sur le Pont des Soupirs: un palais d'un côté, une prison de l'autre. Je voyais ses édifices s'élever du sein des eaux, comme du cœur de baguette d'un enchantement. Mille ans étendent autant de mois deuils sombres ailes, et une gloire mourante sourit aux temps passés, alors que plus d'une terre soumise levait les yeux vers les colonnes de marbre du lion ailé, alors que Venise était Venise et que elle dominait sur ses cent îles.

« Elle ressemble à une Cybèle qui, sortie du sein des flots, s'élève majestueusement dans les airs sa tête humide couronnée de tours majestueuses. C'est la dominatrice de la mer et de la puissance de la mer: Elle était Venise. Les dépouilles des nations servaient de dot à ses filles, et l'inépuisable Orient versait sur son giron en pleine étincelante ses riches pierreries. Elle avait des vêtements de pourpre les monarques se prosternaient à ses fêtes et le croyaient plus grands lorsqu'ils venaient. » (Byron. Childe Harold. ch. IV. strop. 1. 2.)

Voilà sans doute de beaux vers, mais l'histoire est plus belle encore et en présence d'un aussi grand spectacle et d'une aussi étonnante destinée, Mr de Simonde a trouvé de l'éloquente parole. Il a de la grandeur et de la poésie lorsque, racontant cette singulière perpétuité de Venise depuis Attila jusqu'à Bonaparte, il rappelle tous les empires qu'elle avait vus commencer et finir. Ce peuple qui semblait le lien du passé et de l'avenir, qui unissait entre elles deux civilisations où lui-même cessa d'exister. Il est curieux de examiner quelles furent les causes de la grandeur et de la chute de ce peuple extraordinaire. Venise, c'est la mer; son gouvernement est celui de la mer, d'un vaisseau, c'est à dire la plus dure des tyrannies. Que deviendrait en effet le vaisseau, s'il était permis en pleine mer de discuter les ordres du capitaine? Il faut obéir et se taire. Mais si le commandement est sévère et l'obéissance due à bord d'un vaisseau, nulle part aussi on ne doute plus aux jouissances matérielles. qui sait? a sera peut être demain, l'ennemi ou la tempête; il faut se hâter aujourd'hui de jouir. Ainsi la maxime du gouvernement de Venise est le Salus populi; morale, justice, tout sera sacrifié à cette grande maxime. Le système de Venise c'est l'intérêt généralisé; c'est César Borgia, se continuant, se perpétuant dans les patriciens, ensuite dans le conseil des dix. Cette personne ne refusera à Venise dans sa conduite politique de habileté et de la raison. Mais la raison et l'intelligence dans la moralité peuvent-elles suffire? Lors de la ligue de Cambrai, l'événement prouva qu'il n'en pouvait être ainsi, et Venise, pour se sauver, fut obligée d'affranchir du serment de fidélité tous ses sujets de la terre ferme, et de leur promettre des immunités.

Venise, comme Rome, fut d'abord un asile; elle se fortifia de toutes les populations épouvantées qui fuyaient devant les barbares. au dixième, au onzième siècle, elle se recrute dans les populations slaves, et ce fut là sa force et son courage: car, il faut le remarquer, tous ses soldats étaient grecs ou slaves.

Au 13ème siècle, elle détourne habilement à son profit une croisade; elle fait le grand coup de fisc de Constantinople dont le port lui demeure 60 ans, et lorsque Constantinople est reprise par les Grecs, Venise garde encore d'importantes positions maritimes dans l'orient, l'île de Candie et une partie de la Morée.

187v

en 1300, il y a un changement dans la constitution de Venise; le pouvoir passe des mains des patriciens dans celles des Dix. Venise, en présence des grands dangers qui la menacent sent le besoin de se réserves, de se concentrer. De 1300 à 1400, c'est la lutte de Venise contre Gênes et la victoire de Venise. Lors que les Génois, avec leur flotte, pénétrèrent jusque dans les lagunes, on pouvait croire que Venise allait succomber. C'est en vain qu'elle s'abaisse à demander une paix humiliante à l'amiral génois Doria. Doria la refuse par ces fières paroles: « Il n'y aura de paix entre Gênes et Venise que lorsque j'aurai mis la bride et le mors aux chevaux de Saint-Marc. » Il devaient être brisés un jours, mais le temps n'était pas encore venu, et les Génois qui s'étaient malheureusement engagés dans les lagunes furent faits prisonniers par les Vénitiens. Venise dompta Gênes, comme Gênes avait dompté Pise.

Au 15ème siècle, la mer ne suffit plus à Venise, elle a envie de la terre ferme. Là elle pourra, par son industrie, établir d'immenses manufactures et trouver à son commerce de nouveaux débouchés. La tentation d'ailleurs était grande. Elle était située en présence des plus beaux pays, en face de cette Vénétie dont si vanté dans l'antiquité. Les Vénitiens mordirent donc un morceau sur la terre, mais il leur en prit mal. Que ne restait-il dans l'eau de ses lagunes cet animal aquatique si terrible à ceux qui l'y venaient chercher! Il n'eut qu'à aller échouer sur le rivage et s'offrir presque sans défense aux coups de ses ennemis.

Ce fut une grande question dans le Sénat de Venise lorsqu'il s'agit de maintenir la paix ou de faire la guerre pour s'agrandir sur le continent. Il fut alors dans un discours si plein de choses, si sensé que furent prononcés alors, on remarquera surtout le discours du vieux doge qui répond au provéditeur partisan de la guerre. Le doge énumère tous les bénéfices que Venise retire de son commerce, tous les tributs qu'lui paient les provinces et termine chaque partie de cette statistique éloquente en faveur de la paix par ces mots: ce que la guerre pourrait nous donner sous ce avantages et chaque fois qu'il adresse la parole à son adversaire il répète avec affectation ces mots: Jeune provéditeur comme pour jeter indirectement sur lui un soupçon de témérité et d'inexpérience. Cependant ce Jeune provéditeur avait cinquante ans, mais il faut dire aussi

188r

189

que le Doge en avait 80. Le parti de la guerre prévalut. A la chute de César Borgia, les vénitiens s'emparent de la Romagne, et bientôt ils ajoutent à leur conquête les ports du royaume de Naples. Tandis que tous les autres états s'affaiblissaient et se ruinaient, Venise seule augmentait ses richesses et sa puissance. Aussi tous furent-ils jaloux et tous se réunirent-ils contre elle. Mais dans un si grand danger le sénat de Venise ne démentit pas sa réputation de sagesse. Il comprit aussitôt qu'il n'avait de lutte sérieuse à craindre que avec la France. Il détacha d'abord Naples et l'empereur de la ligue avec de l'argent. Par la cession de quelques villes, il se fit du pape un allié au lieu d'un ennemi. Bientôt toute l'Italie va se tourner contre la France. C'est en vain que les Français sont vainqueurs à la sanglante bataille d'Agnadel (1509) Venise, dans ce pressant danger, prend une résolution pleine de générosité et de grandeur: elle délie du serment de fidélité tous ses sujets de la terre ferme, et cependant qu'ils pleurent de bonheur, les paysans du Véronais se laissent prendre plutôt que d'abjurer Saint-Marc.

Cependant toute cette sagesse et cette prudence ne servirent de rien: Venise avait des ennemis plus dangereux que Louis XII et qu'elle ignorait encore. C'étaient Vasco de Gama et Christophe Colomb qui, par leurs découvertes, changeant la grande route du commerce de l'occident avec l'orient, devaient accomplir le vœu de Doria et briser les chevaux de Saint-Marc. Dès lors la destinée de Venise fut accomplie. Elle ne se rendit pas d'abord bien compte de la ruine lente mais progressive de son commerce, de son industrie et de sa puissance, et quand elle connut le mal, c'est en vain qu'elle essaya d'y porter remède. Elle se ligua avec le Soudan d'Egypte, fit construire une flotte sur la mer rouge. Elle essaya de détruire les établissements des Portugais dans l'Inde, mais elle ne put y réussir et ses vaisseaux furent battus par le grand Albuquerque. (1509.)

La chute de Venise voilà le grand événement de cette époque. Quant aux guerres de Louis XII, elles sont sans résultats. Elles n'ont d'intérêt que pour nous parce qu'elles sont français.

La France perdit alors tout ce qu'elle avait

Doit en Italie et l'Espagnol prit pied partout. Louis XII perdit le Milanais et Bayard cessa d'être sous l'influence de la France. Vaguement contre le pape était ridicule. Dans une crainte perpétuelle de sa ligue, le roi de France se battait à regret; c'est tout au plus s'il croyait pouvoir se défendre; à plus forte raison n'avait-il attaqué le pape que ne retenaient pas les mêmes scrupules. Il frappait aveu dans de grands coups et y allait de toute sa force.

Ce pape, Jules II, malgré sa originalité et sa bizarrerie, était remarquable par la force de son caractère, son courage et son énergie. Deux grands artistes avaient essayé de reproduire ses traits: Michel-Ange fondit sa statue en bronze. Le pape était représenté bénissant la ville. mais à l'expression fière et impérieuse de sa figure, à la rudesse et à la pétulance du geste, vous diriez plutôt quelque un qui maudit. C'est de la part du sculpteur un trait de génie d'avoir si bien saisi et caractérisé Jules II. On a de Raphaël un portrait du même pape. Jules II y est représenté assis et vous diriez un lion qui repose.

Au milieu de ce misère de Louis XII, il y eut cependant un beau moment, un éclair; c'est la campagne de trois mois de Gaston de Foix. C'est le premier exemple que donnent les Français de cette rapidité à laquelle ils devront tant de succès. D'abord il intimide en gagnant les Suisses et les fait rentrer dans leurs montagnes: il bat sous Bologne Jean Bentivoglio et il y jette avec son armée à la faveur de la neige et de l'ouragan. (7 février 1512.) Le 18 février il était devant Brescia reprise par les Vénitiens, le 19 il l'avait forcé; le 11 avril il périssait vainqueur à Ravenne.

Tout finit avec lui, parce qu'il manquait une base à ce succès et que la France n'avait d'autres troupes nationales que quelques compagnies gasconnes. Elle louait des Suisses, mais les Suisses allaient lui manquer. Ils songeaient plus désormais à s'établir eux-mêmes qu'à se battre pour les autres. Ils passaient en foule leurs montagnes attirés par la fertilité de la Lombardie; mais ils emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Une pareille émigration commençait à inquiéter tout le monde; on se

190r

191

croyait tous moyens pour écarter ces hôtes incommodes et dangereux, jusqu'au point d'empoisonner leurs boissons. Aussi il paraît que la dose n'était pas assez forte pour des estomacs suisses, et le loyal serviteur s'étonnant du peu de succès d'une pareille mesure s'explique en disant que sans doute l'épice restait au fond du verre. Florence s'épouvantait surtout d'un pareil voisinage et elle avait raison; bientôt les Suisses montrèrent de qu'on pouvait craindre d'eux, lorsque, après une lutte acharnée, ils battirent à Novarre les Landsknechts de la France (1513.) Les Français étaient accablés de tous les côtés. Les Sforza étaient rétablis à Milan, les Médicis à Florence. Les anglais battaient Louis XII à Guinegatte. en même temps les Suisses entraient en Bourgogne et pénétraient jusqu'à Dijon, d'où ils ne se retirèrent que sur la promesse de sommes immenses qui jamais ne leur furent payées. (1513.) Pour comble d'infortune, Louis XII nouvellement était obligé d'acheter la paix en épousant une sœur de Henri VIII et de lui payer une dot, bien d'en recevoir une. (1514.)

La France semblait écrasée, et cependant elle va bientôt sous un jeune monarque, se relever et écraser les Suisses à Marignan.

16 mai 1836.

191

XXVIII ème Leçon.

François 1er. — L'Italie au XVI ème siècle.

François 1er succéda à Louis XII au commencement de l'année 1515, et releva la France de l'abattement profond où elle était tombée. Ce prince ne le cédait en personne en vaillance et en courage. Sa taille était haute, et son armure, que l'on conserve encore au Musée d'Artillerie, est une des plus grandes que l'on connaisse. Il possédait à un degré éminent le sentiment de la beauté. Ce fut la source de sa galanterie et de sa jeunesse, mais ce fut aussi celle de la protection et de l'encouragement qu'il accorda pendant son règne aux arts et aux lettres. L'Europe s'aperçut bientôt que la France n'était pas aussi vieillie qu'elle le paraissait.

Les Suisses gardaient ou paraissaient garder tous les passages des Alpes. Tout à coup ils apprennent que l'armée française a débouché par la vallée de Stura. Deux mille cinq cents Suisses, 10 000 Basques, vingt deux mille Landsknechts ont passé par un défilé qui n'avait jamais été pratiqué que par les chasseurs de chamois. Annibal n'avait pas été plus audacieux, Bonaparte le fut moins: Annibal avait franchi les Alpes, nous les avons tournées, disait le général de la république.... (Bataille de Marignan... Lettre de François 1er à sa mère..... Voir le précis d'hist. moderne...) Les Suisses, battus à Marignan, abandonnèrent l'Italie pour n'y plus reparaître. Les prédications de leur curé Zwingli ne contribuèrent pas peu à leur faire prendre cette résolution. L'ex-futur réformateur de la Suisse représenta vivement à ses compatriotes tout ce qu'il y avait d'ignoble et de servile dans le trafic qu'ils faisaient de leur sang. François 1er conclut le concordat avec Léon X, un traité avec les Vénitiens, un autre à Noyon (1516) avec le jeune Charles-Quint et fut se préparer à une lutte plus terrible.

On a beaucoup reproché à nos rois leurs guerres d'Italie. Jamais, suivant nous, l'argent et le sang de la France ne furent mieux employés. Désirer la possession de l'Italie, c'était vouloir sortir de la barbarie qui pesait encore sur la France, ré-

fait asseoir à sa table de la civilisation et des lumières. Plus il y avait quelque chose de bien attrayant dans la Lombardie, ce pays où la richesse du sol s'allie à l'originalité pittoresque, où l'art se montre dans toute sa grandeur au milieu de la plus belle nature, où l'œil peut apercevoir en même temps et les neiges des Apennins et les statues innombrables du Dôme et de la cathédrale de Milan. L'aspect triste et sévère des montagnes qui bordent l'horizon ajoute à la beauté des vallées : c'est l'effet que Poussin a su si merveilleusement exprimer dans ses paysages. Plus loin vous rencontrez la grasse Reggio et la grave Bologne.

Le pays de Florence a quelque chose de plus dégagé et de plus simple. La beauté florentine est comme un accord harmonieux entre la beauté romaine un peu trop mâle et sévère et la beauté lombarde un peu molle et flottante. L'artiste qui exprime le mieux Florence n'est pas Dante, ce n'est pas Michel-Ange : ils sont plus toscans, plus étrusques que Florentins ; mais Florence est tout entière dans cet admirable peintre, Léonard de Vinci, qui a trouvé l'équilibre dans l'art chrétien, qui a peint la Cène.

Entre Sienne et Rome, il y avait autrefois des villes riches et puissantes. Dans une seule soirée à Cornetto, le prince de Canino a trouvé plus de 5000 vases étrusques. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert borné par un horizon plus triste et plus sauvage encore. Poussin a décrit dans un de ses tableaux ce paysage mélancolique. Léopold Robert l'a peint dans son tableau de la Pèlerine. Plus loin est cette Maremme où l'on s'enrichit en un an, dit le proverbe italien, et où l'on meurt en sept mois. Dante a donné à la Maremme quelques vers de souvenir, et Sylvio Pellico y a placé l'action d'un de ses poèmes.

Au delà de Rome, le sol est comme volcanisé : il y a dans l'air je ne sais quoi d'amollissant et de voluptueux : c'est là que la nature domine avec le plus d'empire. L'art semble en quelque sorte s'évaporer. À Naples, cette disposition se traduit en musique ; la musique est le seul art de l'Italie méridionale. À Rome, c'est autre chose ; c'est là que les artistes, peintres, sculpteurs, architectes, viennent développer leurs talents. C'est là qu'autrefois nous parlons tous venus Raphaël et Michel-Ange.

193v

Raphaël appartient moins que Michel-Ange à l'histoire. Les révolutions de son pays se font à peine apercevoir dans ses ouvrages, et le souffle des passions politiques n'a pu ternir la beauté chaste de ses figures. Pour Michel-Ange, son âme a ressenti, aussi vivement qu'une âme d'homme le pouvait, les malheurs de l'Italie et toutes ses œuvres réfléchissent ces sentimens.

Michel-Ange a mis dans son art toute la grandeur des robustes populations de Rome et de la Sabine dont il offrait l'admirable modèle. Il emprunta aux artistes de Florence la sévérité de son dessin. Michel-Ange a lu Dante toute cette partie de son âme qui lui a inspiré l'Enfer et le Purgatoire; mais celle qui a inspiré le Paradis, Michel-Ange ne l'a pas: celle-là était le partage de Raphaël.

Le plus bel ouvrage de Michel-Ange, c'est sans contredit le plafond de la chapelle Sixtine. Il fut, pour ainsi dire, forcé de couvrir de peintures cette voûte immense qui n'a pas moins de 120 pieds de long et 50 ou 60 de large. Le Bramante, architecte de Jules II, était l'ennemi de Michel-Ange. Pour faire manquer le projet du tombeau que celui-ci devait sculpter pour le pape, Bramante fit entendre à Jules qu'il fallait que ce fût Michel-Ange qui peignît la chapelle Sixtine. Michel-Ange eut beau s'excuser sur ce qu'il n'avait jamais peint à fresque, il ne put refuser aux instances du pape d'entreprendre un ouvrage dont Bramante espérait bien qu'il ne se tirerait pas à son honneur. Le sculpteur fit venir de Florence les meilleurs peintres qu'on put trouver. Il les fit travailler quelque temps, puis les congédia et après avoir fait tout ce qu'il avait aimé fait, il se mit seul à l'ouvrage. Dans les premiers temps il s'aperçut que tout ce qu'il avait déjà fait moisissait; c'était le défaut de ses couleurs. Alors il mêla ensemble plus qu'à lui-même du soin de les broyer. Il demeura enfermé pendant dix-huit mois dans la chapelle, et, chose prodigieuse! il avait terminé le plafond dans ce court intervalle, sans nul secours étranger. Ce que Michel-Ange a peint dans le plafond de la chapelle Sixtine, ce sont des sibylles et des prophètes. On sait que les sibylles de la mythologie antique ont été mises par l'Église à côté des prophètes: on connaît le vers de l'hymne: *teste David cum Sibylla*. Cependant Michel-ange fut le premier qui pei-

194 v

quit des sibylles. Il suppléa à l'absence des traditions par la puissance du génie créateur. Il y a dans le plafond de la Chapelle Sixtine des choses qui paraîtraient au moins extravagantes dans un autre lieu et qui sont là d'un effet sublime. Les figures sont bien loin d'avoir cette beauté qui distingue les compositions de Raphaël; il y en a de laides, de grimaçantes, qui, considérées isolément, seraient de véritables caricatures. Mais la passion de l'artiste a tout animé, a donné à toutes étonnante énergie d'expression. Au dessous de chaque prophète et de chaque sibylle, on voit un groupe turbulent pour écouter la parole divine. A côté des voir, des hommes de tout âge, de jeunes filles, des mères avec leurs petits enfans. La terreur et l'étonnement sont peints sur tous les visages; ils sont vraiment en présence d'un dieu qui parle par une bouche humaine. Au dessous de Jérémie, on distingue deux figures: d'une, c'est un pélerin qui revient d'un long voyage, car il est si fatigué qu'il peut à peine se soutenir ainsi sur la terre. Sa tête retombe sur sa poitrine, à le faire paraître borgne; ses pieds il les ramène sous lui avec effort. L'autre figure, c'est un homme à cheveux plats, qui laisse tomber ses mains et donne les signes les plus naïfs de l'étonnement et de la terreur: c'est une sorte de Socrate sublime. une des sibylles vieille et aveugle semble s'obstiner à vouloir lire dans un petit livre dont les caractères sont très fins et très difficiles à déchiffrer, c'est le livre des destins. Daniel est occupé à copier ardemment. Ezéchiel se réveille en sursaut: il a été surpris par le sommeil pendant le jour et le désordre de ses vêtemens au moment où il se réveille donne à cette scène je ne sais quoi de plus grave et de plus imposant. On voit que c'est un Dieu qui a causé ce désordre.

Michel-Ange, dans sa vieillesse, devint architecte. La progression que suivit son génie a déjà été remarquée. c'est d'abord la peinture qui représente les objets comme ils paraissent; c'est le plus concret des arts. La sculpture ensuite ne montre plus que les formes des choses et fait abstraction de leurs couleurs. enfin c'est l'architecture, le plus abstrait des arts, puisqu'il appartient tout entier à la pensée de l'homme et que la nature ne fournit aucun modèle aux constructions architecturales. Encore ses plus hardies et Michel-Ange se serait fait

195v

1960 génitrice. Il employa les vingt dernières années de sa vie à construire la plus belle église du monde, Saint-Pierre. Il s'occupait avec tant d'ardeur de cet immense ouvrage qu'à 80 ans il allait tous les jours au Colysée pour y surprendre quelque une des secrets de l'art antique, et les lignes au monde moderne en les mettant en œuvre dans ses constructions. Comme il en revenait un jour, un cardinal lui demanda: « D'où venez-vous? » « De l'école, » répondit le vieil architecte.

Ce qui précède n'est pas une digression. Les Sibylles et les Prophètes de Michel-Ange étaient la représentation de ces calamités qui menaçaient l'Italie.

[Election de Charles-quint comme empereur — 1519. — L'autre chasse deux fois du Milanais — 1521-1522. — La Bicoque — 1522. — trahison du connétable de Bourbon — 1523. — Défaite de la Biagrasse, mort de Bayard — 1524. — Siège et Bataille de Pavie. — 1525. — Captivité du roi. — trahison de Pescaire. — 1525. —] Le marquis de Pescaire était de l'illustre maison d'Avalos et mari de la célèbre Victoria Colonna. Il mourut peu de temps après qu'il eut battu Lautrec, laissant sa puissance à son cousin Louis d'Avalos, marquis del Vasto ou du Gast. C'est lui qui se trouve le premier à gauche dans la cène de Paul Véronèse. Après la mort de son époux, Victoria Colonna se retira du monde où elle avait vécu jusque là sans se faire plus que d'autres femmes de lettres et de penseurs. Les talents de cette femme furent, pour ainsi dire, le lien où commença le protestantisme Italien. Victoria était poète de l'école de Pétrarque. Presque tous ses vers sont adressés à l'époux qu'elle avait uniquement aimé. Mais à mesure qu'elle avance en âge, elle change de ton et d'habitude sans cesse, comme Béatrix dans Dante, Laure dans Pétrarque. Les princes recherchèrent la main de Victoria, elle refusa toutes leurs propositions et demeura vierge jusqu'à sa mort qui arriva vingt ans après celle de Pescaire.

C'est à cette femme que Michel-Ange adressa la plupart de ses sonnets, si pleins d'une douce et mélancolique poésie. C'était la récréation de ce sublime ouvrier quand il s'était fatigué dans

le jour à tailler le marbre. cette sorte de communautés intellectuelles avec une femme comme Victoria était tout l'amour de Michel Ange: « l'objet de mon amour, disait-il, c'est mon art. mes enfans ce sont mes ouvrages. cette postérité me suffit. Laurent de Ghiberti a laissé de grands biens et de nombreux héritiers. Qui sait aujourd'hui qu'il a vécu s'il n'avait fait les portes de bronze du baptistaire de St Jean? ses biens sont dissipés, ses enfans morts; mais les portes de bronze subsistent encore. » Il y a trois ou quatre Sonnets de Michel-Ange qui roulent sur cette idée que notre âme est comme un bloc que se dégrossit lui-même jusqu'à ce qu'il arrive à la forme la plus pure et la plus idéale. c'est le vrai but de l'artiste exprimé par un sculpteur avec les images que lui fournit son art.

[Calamités de l'Italie après la bataille de Pavie... ravage du Milanais... Prise de Rome... Sac de cette ville — 1527.]

Il y avait dans ce temps-là à Rome, un orfèvre fameux; c'est Benvenuto Cellini qui fut aussi un grand sculpteur et auquel nous devons un des plus beaux bas-reliefs qui décorent le Louvre. Benvenuto conte dans ses mémoires, si singuliers et si plaisants, ce qu'il fit à Rome à l'approche des Impériaux. Il est d'abord grand prieur, puis il se porte dans les murs de la ville avec tous ses ouvriers et ses apprentis orfèvres. Un Nageur paraît dans la fontaine: ce sont survenus les ennemis. Benvenuto tue au milieu du nageur. Quelque temps après on apprend que le duc de Bourbon est mort: « c'est moi qui l'avais tué, » dit Benvenuto le plus sérieusement du monde. Lorsque Clément VII se réfugia dans le château St Ange, ce drôle de Benvenuto Cellini qui s'y était retiré avec lui, fut chargé, nous dit-il, de la défense de la place, parce qu'il était le seul parmi eux qui s'y trouvaient qui sût pointer le canon. C'est une des choses dont il se prise le plus.

Le Vasari profita des malheurs de Rome et de la captivité du pape pour recouvrer la liberté et chasser les Médicis. ~~Il~~ Les Florentins rentrèrent fortifièrent leur ville et Michel-Ange chargé de la défendre contre les Médicis devint en qualité d'ingénieur un siège d'une année.

on dit qu'au milieu de toutes ces fatigues et de tous ses dangers, il ne cessa pas de s'occuper de ses arts favoris, la sculpture et la peinture. C'est alors qu'il fit sa Léda, un de ses plus beaux ouvrages. Après la prise de Florence par les Médicis, Michel-Ange s'en fuit d'abord à Venise. Mais il revint bientôt dans sa patrie et vécut assez long-temps caché dans la maison d'un de ses amis. Bientôt les Médicis, pendant ce séjour à l'ingénieur en faveur du grand artiste. C'est alors qu'il termina les travaux qu'il avait commencés pour cette famille et sculpta ces deux statues du Jour et de la Nuit dont nous avons parlé, expression si nette et si vive des malheurs de l'Italie. Lorsque les tombeaux de Jules et de Laurent Médicis furent achevés, Michel-Ange peignit pour le pape Paul III cette sublime création du Jugement dernier où sa pensée se révèle encore mieux que dans ses précédents ouvrages. Ce tableau est comme le pendant du plafond de la chapelle Sixtine. Les Sibylles et les prophètes étaient le pressentiment des malheurs qui allaient arriver; le Jugement dernier est l'expression la plus élevée de ces malheurs, après qu'ils avaient désolé l'Italie.

— 22 mai 1836.

Vingt-neuvième Leçon.

François 1er. — La Renaissance. — Rabelais. —

2007

XXIX^ème Leçon.

François 1^er. — La renaissance. — Rabelais.

[Suite de la Bataille de Pavie. — captivité de François 1^er à Madrid. — traité de Madrid, 1526. — Paix de Cambrai. — 1529. —]

François 1^er perdit au traité de Cambrai plus que l'Italie à laquelle il renonça; il perdit l'honneur, non en violant sa parole donnée à Charles-quint, mais en trompant d'une manière indigne les malheureux Italiens qui s'étaient fiés à lui et le regardaient comme un libérateur. Il était passé d'un extrême à l'autre: de roi chevalier il était devenu machiavéliste. Jusqu'à la veille du traité, il défendit à ses alliés d'Italie de faire leur paix particulière avec leurs pères; il leur jura deux janvier abandonner leur cause, et le traité fut lu les larmes aux yeux à la cérémonie, et par le traité il les livra tous à la vengeance de Charles-quint. Ses contemporains, les plus bienveillants pour François 1^er lui-même, sentirent tout aussitôt qu'il y avait de la honte dans cette conduite, et quelque temps après Montluc adressant la parole à François 1^er n'osa plus le nommer le roi chevalier, il l'appella le roi soldat.

De 1529 à 1538, François 1^er, corrigé par ses revers, ne songea plus qu'à l'administration de son royaume; il gouverna les provinces, réforma les abus, créa les légions provinciales. ce fut la première idée d'une infanterie nationale. Mais après cette idée de la légion d'Auvergne les légions furent établies sur le modèle des légions romaines. on n'en peut douter quand on a vu des figures de légionnaires dans les bas-reliefs et les peintures de Fontainebleau.

Une autre idée fort sage de François 1^er a fait de bonne heure la guerre aux Algériens aux Barbaresques. Mais la nécessité forcait le roi à s'appuyer non pas seulement sur les protestants d'Allemagne, mais sur les mécréants, sur les Turcs. c'était abandonner la vieille politique du moyen-âge: sacrifier cruellement sans doute pour la conscience d'un homme de ce temps-là, ce sacrifice paraît moins d'autant plus au roi très chrétien que ces barbaresques et les qu'il s'alliait commençaient sur la Méditerranée la traite des Blancs.

200v

Dès à la même époque que Charles-Quint entreprenait son expédition de Tunis, ce fut le plus formidable armement de la chrétienté contre les infidèles depuis les croisades. Tunis se rendit et 2000 chrétiens furent délivrés. La conduite de François 1er formait un triste contraste. Il venait de déclarer son alliance avec Soliman; il négociait avec les protestans d'Allemagne, avec Henri VIII qui avait abandonné l'Eglise.

Charles-Quint, dans un accès d'orgueil comparable à celui de Nabuchodonosor, déclara, se crut appelé à conquérir la France. Il l'annonça publiquement à Rome en présence des ambassadeurs de toute la chrétienté. Ce fut un spectacle plus digne de remarque que François 1er, dit-il, j'irai à l'instant les bras liés et la corde au cou, me jeter à ses pieds et implorer sa protection. Il entra en France par le nord et par le midi, par les Pays-Bas, le Languedoc et la Provence. La plus forte armée, commandée par l'empereur lui-même, était en Provence. La France prit alors contre lui le parti que la Russie a pris en 1812 contre Napoléon. Elle mit un désert entre elle et l'ennemi, on coupa toutes les provisions, tous les villages, tous les moutons, les chameaux qui ne pouvaient se défendre, les fermes, les maisons isolées, on ne laissa debout que les places fortifiées et les châteaux. Les troupes de Charles-Quint erraient dans la Provence et ne pouvaient entrer nulle part: les maladies, les dyssenteries surtout, se mirent dans cette grande armée: elle sortit de Provence à demi détruite, presque en déroute, harcelée par les paysans jusqu'au delà Montmorency triompha dans cette bataille, mais il triompha par un deuil sacrifice.

L'avantage revenait à la France: les Turcs se préparaient à envahir l'Italie: le protestantisme triomphait en Allemagne où la ligue de Smalkalde était toute puissante. Mais le connétable de Montmorency opéra tout à coup une réaction puissante en faveur des idées du moyen-âge. Le premier baron chrétien proposa une alliance entre le roi de France et l'empereur contre les Turcs, les protestans, les idées nouvelles. François 1er avait souffert de sa politique anti-chevaleresque; il se laissa aisément ramener à ses idées de chevalerie, de vieil honneur; il se rapprocha de Charles-Quint. C'était aller contre les intérêts du pays. Mais comment rester plus long-temps l'ami de ces Turcs si cruels et si odieux? Les protestans devenaient d'ail-

leurs eux-mêmes inquiétans : ils commençaient à parler haut et à exiger beaucoup. Calvin venait de publier embellie de la Version Latine lui-même en Français son livre de l'Institution Chrétienne, admirable de pensée et de style.

Les deux monarques eurent une entrevue et François 1er qui avait accusé l'empereur de la mort du Dauphin lui donna toutes les marques d'une amitié paternelle.

[Croisade de Nice. — 1538 — révolte de Gand, Charles-Quint traverse la France... promesse de l'investiture du Milanais pour le duc d'Orléans... c'était payer de la même monnaie que François 1er à Madrid; l'empereur ne songe pas à accomplir sa promesse... mécontentement de François 1er... Il projette de revenir de Charles-Quint dans son expédition de Alger... assassinat par les impériaux des agens du roi de France auprès des Turcs... Bombardement de Nice par les Français unis aux Turcs... François 1er envahit le Luxembourg, le Roussillon et la Savoie... Enghien à Cérisoles... victoire des Français 1544... l'infanterie eut beaucoup de part au succès; Cérisoles faisait présentir Fribourg et Rocroi... alarme de l'Europe... alliance de Henri VIII et de Charles-Quint... ils envahissent la France jusqu'à Crépy et 13 lieues de Paris... La duchesse d'Etampes veut se faire un protectorat de Charles-Quint... un traité de paix est conclu... 1544.]

A l'époque du traité de Crépy tout était triste pour l'Europe. Charles-Quint, avec sa puissance, avait échoué partout; le protestantisme était menaçant en Allemagne; François 1er avait perdu tout espoir de rentrer jamais en Italie; l'invasion hardie de Charles-Quint l'avait couvert de honte; il était le jouet d'une femme qui le trahissait. La conscience de cette ligue était inquiète. C'est alors qu'on lui surprit à Chambord l'ordre de massacrer les Vaudois qui avaient conservé d'anciennes hérésies et semblaient prêts d'adopter celles de Calvin : cet ordre fut donné verbalement et jamais signé. On extermina ces hérétiques avec une cruauté inouïe. Le vieux roi, honteusement et ridiculement galant, courant les rues comme un écolier, son fils plus ridiculement encore, gouverné par une ancienne maîtresse de son père, étaient devenus l'objet du mépris et de la dérision publiques. Mais ce n'était pas la France entière qui méritait cette dérision; le

règne de Henri VIII en Angleterre n'était lui-même qu'une longue et sanglante comédie. La chevalerie était morte; on n'y croyait plus depuis longtemps, on ne croyait plus à la royauté, plus guère à la religion. On n'avait plus même de livres ni de lettres avec confiance; le Collège de France avait été détruit, mais non bâti; l'imprimerie avait été répandue, la censure établie. Que devenaient les gens de lettres? On en faisait des bénéficiers, bon gré, mal gré. Rabelais était curé de Meudon; le cardinal Du Bellay était abbé de Saint-Maur. C'était la cage de Chélidoine: Du Bellay était l'ami de Rabelais et son protecteur, bien heureusement pour l'auteur de Gargantua. Les femmes jouaient un triste rôle: Marguerite, reine de Navarre, sœur de François 1er, était l'amie de Calvin et de Marot; elle écrivait l'Heptaméron et le Miroir de l'âme pécheresse. Les femmes se rendaient, ou du moins la justice de croire qu'elles ne méritaient plus de respect.

Il était arrivé à la fin de tout ce dérisoire de l'art, de la royauté, de la religion, de l'amour, qu'il y eût venue un immense éclat de rire: ce fut le poème de Rabelais. Gargantua c'est le rire du peuple, rire à dents-de-loup, un rire énorme. Rabelais eut été bien embarrassé de dire s'il faisait ou non de l'histoire. Il n'objectait que ses caprices de son imagination et ses inspirations de la bouteille. Sans doute son livre n'est pas une continuelle allégorie, mais il en est que plus l'histoire de l'esprit humain. Il y a dans Rabelais une Iliade et une Odyssée, Gargantua et Pantagruel, la force, le géant, puis un voyage, un pèlerinage qui mène au doute: le but est la Dive bouteille, et, au fond de cette bouteille, que trouve-t-on? le doute sur une chose sainte, la vertu des femmes. Mais le vrai but dans Rabelais, ce n'est pas le but, c'est la route. Sur la route, le livre est vraiment universel. C'est pas là qu'il eût mérité d'être populaire, s'il n'eût pas été si savant. Universel pour le fond; il réunit tous les dialectes de la France; pour le temps; il représente tous les âges contemporains en France à cette époque; il représente tous les âges de l'auteur lui-même.

Ce livre si gai ne l'est pas toujours; il devient triste à la fin; on voit que la chose va se gâter, que la comédie devient trop sérieuse et qu'elle va se changer en tragédie.

Cependant la décision était peut-être injuste. On croyait n'avoir rien fait et on avait obtenu de grands résultats. L'Europe avait été préservée de devenir une. L'Europe et l'Asie s'étaient donné la main. La liberté d'examen avait fait d'immenses progrès. Le monde n'avait pas perdu son temps. Les détails affligeaient sans doute, mais le fond était bien, comme toujours.

Enfin un des grands résultats de ce siècle, ses gothiques antiques et l'art moderne s'étaient réconciliés. On s'était aperçu du temps de François 1er que le gothique était vieux et faible. Il y eut réaction de l'art et de la philosophie contre le gothique qui était arrivé à sa dernière folie: pour comprendre ceci il faut avoir vu les immenses et ridicules pendentifs de Saint-Gervais de Paris et de Saint-Pierre de Caen. Alors on résolut de faire de l'art antique; mais on fit quelque chose de mieux, de plus gai. La renaissance c'est l'introduction de la grâce dans la sculpture. L'œuvre la plus complète de ce bel art nouveau c'est Chambord. Ses représentants sont Bono, le Primatice, Jean Goujon. Leur imagination est excessive et ils se livrent à tous les caprices. Les tableaux de ce maître que l'on peut voir à Fontainebleau sont en général médiocres mais les sculptures sont charmantes: c'est du Rabelais encadré. Jean Goujon est certainement un des beaux génies de la France. Les statues de la fontaine des Innocents, les cariatides du Louvre sont pleines de grâce. Mais une chose remarquable c'est qu'elles dépassent d'une tête la hauteur des statues grecques. D'autres monuments de la renaissance c'est le tombeau de la famille des Saint-Gelais à Angoulême, et le bas-relief de la maison de Cujas à Bourges.

204 v°

20 5 a

Léonard de Vinci est celui qui a le mieux en conscience de la renaissance. Constructeur de machines, peintre, conservant son génie et sa beauté jusqu'à 80 ans, l'artiste florentin a eu tous les pouvoirs de plaire. Cependant il n'a eu qu'un seul figure. c'est un sourire ironique et spirituel. Le caractère n'est ni le christianisme ni le paganisme. c'est bien la renaissance. c'est moins que la tristesse d'Albert Durer et que la colère de Michel-Ange. l'ironie de Léonard de Vinci est plus-être supérieure à celle de Rabelais lui-même.

En résumé, le caractère de la renaissance est de faire de l'art pour l'art. au XVI^ème^ siècle, l'art n'est plus religieux comme au moyen-âge, n'est pas encore politique comme dans les temps modernes.

29 mai 1836

205r

XXX^ème Leçon.

ECOLE NORMALE SUPERIEURE

La Réforme. — Luther.

La grande querelle religieuse soulevée par Luther n'est point particulière au XVI^ème siècle. Elle tient au fond même au christianisme; elle appartient au monde entier. C'est la question éternelle de la fatalité et de la liberté humaine. Il s'agissait de savoir si l'homme est ou n'est pas libre, responsable, punissable de ses actions. Quoi de plus universel que cette question, puisqu'elle va de notre existence entière et de notre vie à venir?

Nous savons comment les Grecs avaient résolu cette question, et leur théâtre nous offre le spectacle d'une fatalité inflexible, pesant sur les familles jusque aux dernières générations. Tel était l'esprit du Paganisme. C'était la religion de la nature; elle sacrifiait l'homme aux puissances supérieures.

Le christianisme, au contraire, est la religion de l'homme. Aussi lorsqu'il aborde cette question épineuse de l'autorité et du libre arbitre, de la grâce et de la loi, le voyons-nous osciller entre les deux solutions. Si nous ne sommes pas libres, tout désordre du monde est un blasphème; si nous le sommes, Dieu n'est-il pas borné, est-il bien Dieu? Devant ce dilemme, l'humanité est restée jusqu'à présent dans l'incertitude. Nous chargerions-nous de la résoudre, quand peut-être il ne le sera jamais? Notre unique effort, ce que nous pouvons faire, c'est d'en présenter historiquement les vicissitudes.

La question se pose d'une manière très nette au commencement du V^ème siècle. D'un côté, tout à l'influence immédiate de Dieu sur l'homme: c'est Saint-Augustin. De l'autre, l'homme se fait lui-même son destin, c'est Pélage. Saint-Paul, dans son épître aux Romains, avait déjà prêché la doctrine de la Grâce; Saint-Augustin l'exagéra. Et peut-être y avait-il là une raison de politique religieuse. Il fallait agir par l'autorité sur des âmes troublées de son temps, sur les barbares qui étaient

206v

encore à convertir: le christianisme était puissant enfin d'écraser le rationalisme indépendant de Pélage!

L'église ne put rester longtemps fidèle aux traditions de saint-Augustin! La vérité était dangereuse et ses conséquences terribles, puisque ce n'était rien moins que la négation de la société humaine. À mesure qu'elle intervint dans le gouvernement du monde, comme médiatrice d'abord, puis comme législatrice, elle fut obligée de croire de plus en plus à la liberté morale. Enfin, au XIIIème siècle, saint Thomas essaya de concilier la grâce et la liberté. C'était encore la doctrine la plus raisonnable, la plus consonne au bon sens, et saint Thomas est demeuré la règle de l'église catholique. Mais le parti de la grâce n'était pas mort. au XIIIème siècle, s'élevèrent contre l'église des mystiques enthousiastes et nombreux. Vaincus à tous les coups, ils triomphaient la grâce semble s'endormir de dix en dix ans. au XIVème siècle, l'opposition continue. au XVème tout se tait; les âmes sont découragées, l'amour divin s'est tari dans les cœurs: les papes ont rétabli peu à peu leur autorité: tout est-il donc fini?

Mais le nord de l'Allemagne, population énergique et vivace, avait toujours prié au sérieux les choses religieuses. Après avoir résisté au christianisme, elle avait résisté aux empereurs et s'était ainsi entretenue dans un vigoureux esprit d'opposition. De tout temps les Saxons ont placé leur poésie dans des choses sérieuses. c'est là que est la poésie du droit. là les paysans sont nourris dans les vieilles traditions nationales. Là sous tous rapports et chez eux le servage a été moins long qu'ailleurs.

Le 10 novembre 1483, l'année même où mourut Louis XI, naquit à Eisleben en Saxe, Martin Luther, ou Luder, ou Lotter, fils d'un pauvre mineur, envoyé de bonne heure au collège à Eisenach (1489). Le jeune Luther se vit souvent, comme beaucoup d'étudiants d'alors, réduit à demander de l'aumône en chantant. Comme Ronsard, il fut recueilli par une femme, la dame Ursule, et cette circonstance eut sans doute de l'influence sur le reste de sa vie.

C'était une âme fortement trempée et d'une force de volonté peu ordinaire, mais avec tous les

penchants mondains. Il était avide de littérature et de musique, ami de Jan Van Scorel peintre Lucas Cranach et grand admirateur de Albert Dürer. Ce tendances, quand elles sont épurées, produisent les grands hommes, les hommes d'équilibre.

Dans un moment de terreur, Luther, qui avait vu un de ses amis écrasé par la foudre, fit vœu de renoncer au monde et de se faire moine. Il accomplit cet engagement bien qu'il n'eût aucune vocation. Une fois entré au cloître, il voulut remplir son devoir. Il jeta d'abord les yeux sur l'église. C'était un triste spectacle. L'église n'était pas ——— au XVI^ème^ siècle digne de préservés telle que nous le voyons aujourd'hui. La Réforme a certainement réformé le clergé catholique. Cependant ce n'était pas tant le scandale des hommes que le nœud des questions qui troublait Luther. Il faut voir dans ses propres écrits les récits de ses longues tentations, de ses cruelles incertitudes et de ses tortures morales. (Voir dans les mém. de Luther — T. 1^er^ — p. 8, 9 – 11, 12.)

Luther fut envoyé par son Ordre en Italie. Son âme fut profondément affligée à la vue de cette Italie des Borgia. Rome où il croyait trouver la ville sainte lui parut une ville d'idolâtrie et de négoce. Les cardinaux étaient des diplomates, des politiques, des savants parvenus qui méprisaient que Cicéron et auraient craint de compromettre leur latinité en ouvrant la Bible. Ils nommaient le pape, c'était le grand pontife; son saint ramené était dans leur langue relatif inter Divos; et s'ils parlaient encore de la grâce, ils disaient: Deorum immortalium beneficio. Les prêtres italiens faisaient souvent parade d'une scandaleuse audace d'esprit fort. Il leur arrivait en consacrant l'hostie de dire: Panis es, et panis manebis. Luther saisit la tête et quitta Rome au bout de quatorze jours.

Quand il rentra en Allemagne, le dominicain Tetzel vendait les indulgences dans l'archevêché de Mayence. Luther, docteur en théologie et professeur à l'université de Wittemberg, écrit sur ce trafic une longue lettre à l'archevêque de Mayence, et le même jour, 31 octobre 1517 il fait afficher une série de propositions sur les portes de l'église du château de Witten-

berg, portait qui subsistait encore au fond de bien des propositions, au nombre de 95, étaient extrêmement rêveuses et satyriques et très capables de remuer le peuple. Luther parlait un allemand beaucoup plus pur que celui d'aujourd'hui; sa phrase était brève, concise, nerveuse; on était point la longue et fastueuse période des allemands modernes.

Luther écrivit au pape une lettre respectueuse et soumise pour soutenir ses propositions, puis s'en alla prêcher à Heidelberg, où les moines de son ordre, les Augustins, venaient un peu d'être nommés leur provincial. (1518.) On n'osait agir contre lui. Le vieil empereur Maximilien se moquait du pape et avait même annoncé que Léon X serait le dernier. Il favorisait Luther; enfin le moine avait pour lui Frédéric, électeur de Saxe, qui l'encourageait, le protégeait, mais ne le poussait pas en avant, comme on l'a dit faussement.

En septembre 1518, Luther comparaît devant le légat du pape à Augsbourg. Cajetan, Cajetano de Vio, était un homme modéré et qui aurait voulu étouffer cette affaire à tout prix. Mais il ne put rien obtenir de ce moine résolu et obstiné: « Crois-tu, lui disait-il, que les princes te défendront avec des armes et des gens de guerre? — Oh! non! où veux-tu rester? — Sous le ciel! » répondit Luther.

Le réformateur revint auprès de l'électeur de Saxe. Chaque jour le nombre de ses prosélytes augmentait. Sa doctrine avait été de tout temps celle des Vaudois. Godescalc l'avait prêchée du temps de Charlemagne: c'était celle du célèbre prédicateur de Cologne, Tauler, et de tous les mystiques du Pays-Bas. Le pape Léon X qui n'avait d'abord vu dans ces discussions théologiques que des querelles de théologiens, s'inquiéta, et lança contre Luther une bulle d'excommunication. Le 10 décembre 1520, Luther brûla, aux portes de Wittemberg, la bulle du pape et les livres des décrétales. C'était une tentative audacieuse, mais non téméraire. Luther était favorisé comme il l'était par le prince et plus encore par le peuple. Cependant Luther risquait l'assassinat ou la prison.

En mai 1521, il comparut à la diète de Worms. Son entrée dans la ville fut un triomphe; il bravait courageusement et braverait les embûches du pape et résisterait à la puissance de l'empereur. Il faut l'entendre.

209 v°

raconta lui-même cette scène inouïe comparable où il déploya autant d'adresse que d'énergie contre les insinuations et les menaces des Deux plus grands puissances qui fussent alors au monde. Il est vrai qu'il n'était pas seul; il avait pour lui un électeur, des princes et quelques députés des villes impériales.

L'histoire de Luther est très connue jusqu'ici. Les temps qui suivent le sont moins. Après qu'il eut quitté la Diète de Worms, Luther fut mis au ban de l'empire. L'électeur Frédéric qui craignait pour sa vie le fit enlever secrètement et transporter à Wartbourg, château illustré déjà par le séjour d'Elisabeth de Hongrie. Luther y fut très bien traité; l'électeur ne voulait ni le livrer ni le défendre contre le monde entier. De son nid d'aigle le réformateur lança dans le monde une foule de livres et de pamphlets. Tout s'émut à sa voix; c'était un mouvement de triomphe; il semblait avoir vaincu. La tête lui tourna. La contradiction lui devint insupportable. Il eut garde plus de ménagement avec personne et dans ses volontés déclamatoires de grossier et de amère. Jamais on n'avait écrit aux rois comme il écrivit à Henri VIII.

Cependant il n'avait pas encore fait assez contre le pape. Il attaqua l'église au cœur, détruisit le monachisme et se maria. Ce fut par légèreté qu'il contracta ce lien charnel; les partisans qu'il conserva, mais il ne voulut pas être inconséquent à sa doctrine; il voulut la constituer lui-même complètement. Mais il sacrifia aussi cette poésie du moyen âge, le célibat. Dans un poème il parle de la femme en digne et pleine de noblesse. Luther est bien touchant dans ses entretiens de sa famille.

Au milieu de tous ces triomphes suivait la dérision obligée de tout triomphe. A côté de la réforme sentimentale et mystique de Luther naquit une autre qui avait marché d'abord avec lui contre l'Eglise et qui maintenant se tournait contre lui.

La Suisse paraît Zwingli, ce curé d'Einsiedeln qui avait accompagné ses compatriotes sur la chaussée de Marignan. Chez lui la réforme n'était point

une affaire de cour, mais une révolte contre l'autorité. Il n'était point théologien; sa doctrine se réduisait à un nationalisme populaire. Il ne tarda pas à crier contre le mysticisme de Luther. Des gens de lettres aussi crient contre Luther, et parmi eux Erasme; Erasme, de Pétrarque, le Voltaire du XVI ème siècle, le bienvenu à la cour de tous les souverains qu'il sait ménager, mais en revanche, haï cordialement par deux hommes dans son siècle, Luther et Loyola.

Consulté d'abord par Luther il lui conseille de ne pas faire tant de bruit, de ne point brusquer les choses, mais de miner par l'équivoque. C'était proposer une méthode de négation. Alors Luther maltraita fort Erasme, et fit tant que Erasme se tourna contre lui et écrivit son livre: De Libero arbitrio. Luther fut blessé au vif: cependant il avait beau jeu pour attaquer Erasme au XVI ème siècle. Celui-ci en effet n'appartenait ni aux réformateurs ni à leurs adversaires: c'était un homme du XVIII ème siècle.

Luther rencontra contre lui à la cour des princes un parti plus puissant que Zwingle et Erasme c'étaient les Zwingliens, les légistes. Ceux-ci croyaient naturellement à la liberté; Luther n'admettait que la Grâce. Ils devaient se combattre.

Voilà ce qui se passait dans la sphère de la spéculation, et Luther était déjà bien attristé lorsqu'il trouva ses idées transportées par le peuple dans la sphère de l'action. Il vit alors qu'il avait déchaîné la bête populaire et tous les instincts aveugles et violents de la nature humaine.

Les paysans de la Souabe s'étaient soulevés au nom de la réforme, et leur chef, le farouche Thomas Münzer avait lancé une proclamation terrible contre les seigneurs (1525). Luther montra en cette occasion plus de courage encore peut-être que à Worms. Il adressa un petit livre à la fois aux princes et aux paysans; il ne put sauver la paix, et les paysans furent écrasés par la noblesse.

Luther était tellement violent et orgueilleux que la peur de succès de ses exhortations aux pay-

211 v

sans l'inspirer contre eux une haine à mort et qu'il fît de vous pour leur destruction. Néanmoins il écrivit en faveur de Carlostadt et lui sauva la vie.

Voilà bien des épreuves pour Luther; mais il n'était pas au bout. À la table même, les amis auxquels dans les moments de péril il avait confié sa famille se tournèrent peu à peu contre lui. Ils désapprouvaient toutes les conséquences de sa doctrine et le désavouaient. Il avait dit: Point la loi, vive la grâce! Ils raisonnaient là dessus. Ils prêchaient que tous les actes sont indifférents et que tout est dans la foi. Luther sentait le danger de cette doctrine, de telle sorte qu'il tenait à tenir contre les siens la lutte que le pape avait eu à soutenir contre lui. Ce grand révolutionnaire était puni par la révolution même. Car il avait trop de génie pour suivre brutalement toutes les conséquences de son principe; les autres n'étaient que des logiciens. À mesure que sa vie avançait, il se rapprochait de ce qu'il avait attaqué, de cette sage inconséquence de Saint-Thomas qui avait adopté à la fois la liberté humaine et l'influence divine. Mais dans cette lutte que de douleurs pour lui! Il résistait à la fois à l'église catholique et aux luthériens. C'est une situation à faire trembler tout homme qui aurait la tentation de changer le monde. Cette solitude absolue, dans laquelle tomba le novateur, ressemble à celle de Prométhée attaché sur son roc.

Luther se remettant d'une part à l'influence divine et se gouvernant d'un autre côté étouffait cette liberté humaine qu'il sentait en lui, contribuait à la question en personnifiant sous le nom du Diable toutes les suggestions de sa liberté. Au milieu de ces agitations il tomba malade; son esprit se remplit de vertiges; il croyait voir et entendre le diable. Les douces consolations qu'il goûtait avec lui, il les trouvait dans sa famille. C'est là que nous rencontrons ce charmant tableau de famille auquel vient quelquefois

213 r°

de mêler une grossièreté rustique. C'était toujours le paysan d'Eisleben, le fils du mineur. enfin Luther mourut le 18 février 1546 à 63 ans dans la ville même où il était né. Il fut enterré avec pompe dans l'église du château de Wittemberg.

---

additions.

(Diète de Spire. Les réformés prennent le nom de protestans -- 1529.

Confession d'Ausbourg -- 1530.

Ligue de smalkalde -- 1530

Anabaptistes de Munster -- 1534

embarras de Luther dans la question de polygamie que lui pose le Landgrave de Hesse. ——— 1545.

16 Juin 1836.

XXXI ème Leçon.

La Réforme dans les Alpes. — histoire des Vaudois.

En face de la réforme de Luther dans laquelle l'imagination et la sensibilité jouent un si grand rôle, se pose sur les deux versants des Alpes, en Suisse et en Piémont, la réforme rationaliste des Vaudois. Nous avons eu aussi nos Vaudois, en Provence, à Lyon; mais leur berceau a été dans les Alpes: leur centre dans le Piémont. La vallée des Alpes, le souffle glacial a dû rendre moins nécessaire l'imagination. On est frappé de la sécheresse de cette religion, et de son impuissance en face de la réforme de Luther et surtout du catholicisme. Cependant c'est un beau spectacle de voir fleurir au milieu des Alpes cette noble rudité si pure et qui remonte si haut dans les siècles, même sans adopter les traditions des Vaudois.

On est frappé deux réflexions lorsque l'on va de Lyon à Genève par cette route du Cordon que les prosélytes vont toujours suivie: c'est une des grandes routes du monde. à voir au destin de Mantoue l'aspect du Rhône si resserré, si violent, on pense naturellement à la violence des orages religieux dont ce lieu fut le théâtre. C'est par là que les protestans chassés par la révocation de l'Edit de Nantes s'enfuirent à l'étranger; c'est par cette route que Rousseau est venu en France.

Entre le mont Cenis et le mont Viso se trouve une pointe de la France dans le Piémont. Assise plaçant sur une montagne, on aperçoit de là les belles vallées du Piémont; Pignerol où fut enfermé le masque de fer; Asti, patrie d'Alfieri; et de Turin, Carmagnola. Ces montagnes si rudes, si sauvages, où l'on ne peut parler à chevet, sont illustrées à tous leurs arbres, à tous leurs rochers par quelques combats, par le sang de quelques martyrs. C'est là que les Vaudois ont soutenu trente-trois guerres pour l'Evangile.

214 r°

Cette population était peu mêlée, et elle était ancienne. Nous avons le livre d'un inquisiteur du XIIIe siècle qui déjà appelle les Vaudois antiques. On les croyait Bohémiens et même monstrueux. Il est inouï qu'on ait pu non seulement pour les détruire, mais même pour brûler tous leurs livres. Ni la Saint-Barthélemy, ni les scènes sanglantes de la révolution, ne peuvent donner une idée de l'effroyable massacre de cette population en 1655. Vingt-un volumes in fol. qui renfermaient tout leur histoire, leur religion, leur doctrines, des documens de toute espèce, furent, après ce massacre, confiés à Cromwell qui protégeait les Vaudois, et déposés à Cambridge. La plupart de ces documens ont disparu. Cependant il nous en reste quelques pièces en langue romane, et M. Raynouard pense que cette langue romane, le même ancien, remonte à l'année 1100. Dieu, le même ancien,

Les mœurs des Vaudois étaient simples. C'était des laboureurs. Beaucoup d'entre eux se faisaient colporteurs et par suite missionnaires. C'est ainsi qu'ils fondèrent des colonies en Provence, en Bohême, surtout en Calabre et en Lombardie. Ils pouvaient aller de Milan à Cologne sans ne coucher jamais que dans des maisons Vaudoises. Tous entre pouvait avoir été à Milan. Ils envoyaient des étudiants à Paris. Les femmes et les enfans enseignaient chez eux; leurs docteurs étaient des artisans. L'enseignement mutuel était organisé au milieu de leurs vallées. Jamais leurs plus cruels ennemis n'osèrent attaquer la pureté de leurs mœurs. La première de leurs doctrines était cette maxime: ~~Dans le travail~~ qui travaille, prie. Le jeûne n'était pas admis par eux; jamais ils ne montrèrent d'exaltation, et au milieu des circonstances les plus critiques, des guerres les plus cruelles, ils n'eurent de vision. C'était une population prosaïque. Pas de temples; leurs églises étaient les maisons des ministres. C'est qu'en effet l'architecture est impossible en présence des grandes montagnes: la poésie des lieux écrase la poésie de l'art. Que serait au pied des Alpes ou des Pyrénées la cathédrale de Cologne, ou celle de Strasbourg? elles paraîtraient petites et mesquines. Les Vaudois n'avaient pas de lois civiles, mais des arbitres. Ils

215v

Doctrines de la Justice de la peine de mort. Leur catéchisme se trouve dans Perrin, un de leurs écrivains. On y trouve de belles et simples réponses, et surtout celle-ci qui paraît avoir été la règle de leur conduite politique: Posséder les armes en patience: être armés et patients.

Voilà les notions indispensables pour comprendre leur histoire.

On sait ce qu'on a dit de Jean cap marchand de Lyon, Valdus. Valdus n'est pas un nom d'homme, mais de peuple. Les monuments des Vaudois sont antérieurs à l'époque où l'on place ordinairement Valdus. Il est possible cependant qu'un marchand de ce nom ait répandu leurs doctrines à Lyon. Les Vaudois, ce sont évidemment les gens du pays de Vaud.

Au XII^ème^ siècle, on confondait à tort les Vaudois avec les Albigeois. Ceux-ci étaient manichéens, ceux-là rationalistes. Il n'y a pas dans les livres des Vaudois trace de manichéisme. Ce qu'il y avait de commun entre ces deux sectes et ce qui sans doute faisait illusion au XII^ème^ siècle, c'est leur éloignement pour l'église romaine. Pour le reste, ces deux sectes étaient non seulement diverses mais opposées. Les Albigeois représentaient les doctrines de l'Orient; les Vaudois celles de l'Occident.

Au XIII^ème^ et au XIV^ème^ siècles, quelques persécutions furent exercées contre eux: mais elles étaient peu graves. La première qui ait été marquée d'un caractère de férocité et d'acharnement du côté des persécuteurs est celle de 1400. Les persécuteurs choisirent l'hiver pour attaquer les Vaudois. Ceux-ci s'enfuirent dans les montagnes, au milieu des neiges. Quelques-uns de leurs enfants gelèrent dans leurs berceaux.

Louis XI les protégea. Mais en 1488, persécution nouvelle. Le Duc de Savoie envoya contre eux des troupes chargées de contenir un inquisiteur du pape qui réduisit les poursuivis dans leurs montagnes. Ils se réfugièrent dans des cavernes; des soldats mirent le feu à l'entrée: une multitude de femmes et d'enfants périrent étouffés. Louis XII les protégea comme l'avait déjà fait Louis XI. Mais dans que, dans les premières années du XVI^ème^ siècle, les Vaudois apprirent

216v.

qu'en Allemagne, en Suisse, des ennemis du pape s'étaient élevés, ils s'adressèrent avec empressement aux réformateurs Suisses. Farel vint les trouver de la part de Calvin. Les Vaudois s'attendaient à rencontrer des frères dans les réformés; ils ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur. Ils croyaient à la liberté; les protestans leur prêchaient précisément le contraire de la liberté, c'est à dire la grâce. Cependant les Vaudois étaient si heureux de trouver des alliés puissants, d'habiles prédicateurs, d'une secte nombreuse, qu'ils accédèrent au credo de Farel. quelques uns d'entre eux protestèrent contre cette alliance et se réfugièrent en Bohême.

Sur tout à Oecolampade.

La situation devint critique et les rois s'effrayèrent. au fond ils avaient raison. Les rois sont les représentans des nationalités, et s'effrayaient devant cette alliance des esprits, des opinions; une patrie nouvelle se formait par la communauté des idées religieuses. Le premier coup fut porté par l'Espagne contre les Vaudois de la Calabre. Le second vint de la France.

En 1536, Charles-quint avait envahi la Provence; pour le repousser on avait été obligé de ravager le pays. Les Vaudois de Provence persécutés avaient mis leurs espoirs dans Charles-quint et dans ses allemands, ennemis du pape. C'était l'époque où François 1er avait vu son ennemi le menaces à 14 lieues de Paris; où le cardinal Beaton signait en Ecosse, était menacé par les réformés; où Servet ne trouvait plus de secours chez les protestans d'Allemagne. Les Vaudois de Provence s'adressèrent encore au désordre de cette situation. Ils s'entendaient avec la Savoie et l'Allemagne; on les accusait d'être espions et l'un de leurs colporteurs avait reçu le nom de Charles de Cæsar mis de la France. Il y eut une analogie avec celui qui a quelque chose d'un héros de Cooper. Il paraît qu'ils se disposaient à repousser la violence par la violence. On les accusait d'avoir formé chez eux des rassemblemens d'armes. Ces violences ne doivent pas nous surprendre; le bas peuple est violent en Provence, et porte surtout ce caractère dans les guerelles

217v

religieuses. La noblesse de Provence n'aimait pas les Vaudois de Mérindol et de Cabrières. Elle avait été ruinée par l'invasion de Charles-quint et elle espérait une confiscation pour réparer ses pertes. D'ailleurs les habitants désirables voisins étaient jaloux des progrès que les Vaudois avaient fait faire à l'agriculture dans le petit canton qu'ils occupaient sur les bords de la Durance. Le parlement d'Aix qui avait pour eux des Vaudois et du mécontentement populaire, rendit en 1540 un arrêt terrible contre les hérétiques. Cet arrêt ne fut pas exécuté; mais en 1545, au moment où le roi se relevait de maladie, on lui arracha à Chambord, soit simplement un consentement verbal, soit une lettre qui du moins ne fut jamais signée. Mais cela suffisait; le président d'Oppède, le capitaine Paulin, ancien agent du roi chez les Turcs, l'avocat général Guérin, se mirent à la tête d'une troupe d'aventuriers féroces dans la plupart avaient servi sur les galères de Soliman. L'exécution fut horrible; 2 villes, 22 villages, suivant de Thou, furent ruinés, incendiés, 3000 Vaudois massacrés ou envoyés aux galères. Le président d'Oppède et la noblesse de Provence se partagèrent les biens des malheureux morts ou proscrits.

Sous Henri II on voulait faire tout le contraire de ce que l'on avait fait sous François 1er, on parla de la réhabilitation des Vaudois. Leur cause fut publiquement plaidée; mais le parlement de Paris donna gain de cause au parlement d'Aix. Les convulsions des Vaudois furent absous, et ceux qui s'étaient emparés de leurs biens maintenus dans cette possession.

En 1572, à l'époque de la Saint-Barthélemy on voulut faire massacrer les Vaudois. Mais Mirague écrivit à Charles IX, qui répondit que ses ordres et les Vaudois restèrent tranquilles.

Sous Henri IV, ils rencontrèrent un protecteur puissant et inattendu. Le dignitaire qui s'était fait faire une petite royauté en Dauphiné s'avisa d'écrire au duc de Savoie pour lui

défendre d'attaquer les Vaudois. Le Duc de Savoie les laissa ostensiblement paisibles. Mais ni lui, ni l'Espagne, ne pouvaient supporter ces hommes indépendans qui gardaient les passages des Alpes.

On organisa contre eux une persécution dirigée par les Jésuites, avec tout l'art ordinaire. Cette persécution savante fut moins brutale, mais peut-être aussi terrible que les précédentes. Des Jésuites s'établissaient à poste fixe chez les Vaudois; on leur enlevait leurs enfans pour les faire baptiser et instruire. Les Vaudois n'étaient ni tout à fait soumis, ni tout à fait rebelles. Ils traitaient quelquefois avec le Duc de Savoie. Nous avons un de ces traités dans lequel les Vaudois obtiennent du Duc qu'on ne leur volera plus leurs enfans avant 12 ans. C'était dans un bon motif, pour sauver l'âme de ces enfans de la damnation, que l'on agissait ainsi. Ces vols d'enfans étaient d'ordinaire par de grandes Dames, par des femmes pieuses, pleines de religion et de zèle. Ce fut le même motif qui, quelques années plus tard, fit agir Mme de Maintenon. Ces grandes Dames allaient elles-mêmes à la quête pour obtenir de quoi poursuivre les Vaudois. La marquise de Pianezza, femme galante et qui avait beaucoup à expier, disait à son lit de mort que son âme ne serait pas sauvée si son mari ne détruisait pas ces hérétiques.

Tout se préparait contre eux. C'est en 1655 qu'eut lieu le grand massacre. C'était l'époque de Cromwell; Mazarin avait paru peu d'années avant; la Fronde venait de finir; la France était placée entre le traité de Westphalie et celui des Pyrénées. Peu de temps auparavant, Cromwell avait entrepris une expédition contre l'Irlande pour châtier ce pays du massacre des protestans. Il en avait tiré une terrible vengeance. Quelques catholiques avaient seuls obtenu l'autorisation de rester dans la province de Connaught; les autres avaient été contraints de s'enfuir de leur patrie. La plupart

219v

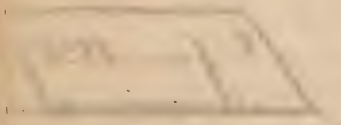
s'étaient enrôlés dans les troupes du Piémont. exaspéré par les malheurs qu'ils avaient soufferts ils ne voyaient que des ennemis dans les protestants. ce fut en vain qu'on leur dit que leur délivrance venait des Vaudois. Rien ne peut donner une idée des horreurs qui furent commises, ce furent des raffinements de cruauté, des actes de barbarie dont les peuples barbares offrent à peine des exemples. un grand nombre de ces malheureux furent égorgés, leurs villages furent détruits, leurs vallées comprises. quelques uns se réfugièrent en Hollande. Parmi les derniers se trouvait leur grand historien, leur prêtre intrépide, Léger. Peu à peu ils revinrent dans leur patrie et la cour de Savoie les ménagea par politique.

Mais en 1689, la cour de Savoie s'entendit avec celle de France pour exterminer le reste des Vaudois. Depuis quatre ans, Louis XIV poursuivait les protestants avec vigueur. Déjà il avait éprouvé les premiers revers; son fidèle allié, le roi Jacques II venait d'être détrôné, et son ennemi acharné, le prince d'Orange, venait de prendre la couronne d'Angleterre. Louis XIV avait dans ses projets de conquêter par la Hollande protestante regardait les protestants comme une Hollande française. Il envoya contre les Vaudois un Normand, froid, persévérant, probe, le plus grand tacticien du siècle, Catinat. Ce fut une guerre difficile; Catinat en vint à bout. Il serra les Vaudois de si près que 10 ou 16000 furent obligés de se rendre. on les expédia à Turin; entassés dans les prisons de cette ville ils y périrent presque tous.

Quelques uns s'étaient réfugiés de nouveau en Allemagne et en Suisse. Ceux ci étaient mal vus par les Suisses qui craignaient de se brouiller avec l'empereur avec les puissances de l'Europe. Réfugiés sur les bords du lac de Genève d'où ils pouvaient apercevoir dans le lointain les sommets de leurs montagnes, ces malheureux prirent tout à coup l'héroïque résolution de traverser le lac. au nombre de 300, sous la conduite d'Arnaud qui prenait le titre de

colonel et Pasteur des Vallées ils passèrent peu-
dant la nuit le lac de Genève, et traversèrent, l'épé
à la main, la Savoie pour aller mourir dans leurs
montagnes du Piémont. La persécution les avait
rendus cruels; ils triomphèrent par la force de toutes
les résistances. Bientôt les forces de la France et
de la Savoie se réunirent contre eux; assiégés dans
les montagnes leur position était désespérée, lors-
que tout à coup le duc de Savoie se déclara contre
Louis XIV, et fit alliance avec les Vaudois. Il
avait besoin d'eux: c'était une barrière contre les
entreprises de la France. Ils furent ainsi miracu-
eusement sauvés. Ils étaient peu nombreux; ils
ont continué depuis ce temps à vivre dans leurs
chères vallées toujours mal vus par la cour de
Turin qui vient encore d'exiler un de leurs minis-
tres pour avoir écrit un volume de leur histoire.

8 Juin 1836.



XXXII^ème Leçon.

La réforme en Suisse. — Zwingli. — Calvin. — Servet.

La Suisse est tout entière dans l'influence des Alpes qui la dominent, et l'embrassent en ses divers trois grands fleuves coulant dans des directions opposées: le Pô qui va à l'E., à travers la Lombardie et se jette dans l'Adriatique; le Rhône qui se dirige à l'O. et se traverse le Valais, puis au midi pour se rendre dans la Méditerranée; enfin le Rhin qui prend sa route d'abord à l'ouest, puis au nord, pour ne plus changer de direction jusqu'à la mer du Nord. Le cours des fleuves nous indique le versant des Alpes. cette chaîne de montagnes en s'interposant entre l'Italie et l'Allemagne forme deux versants, la Lombardie au midi, au nord, la Suisse. Elle sert, pour ainsi dire de limite entre deux climats, deux températures bien distinctes, et, dans le partage, la Suisse est évidemment la moins favorisée. La différence est surtout frappante quand on passe de Lombardie en Suisse par le Simplon, et que dans l'espace d'une demi journée on voit tous changer autour de soi, langues, mœurs, climats, costumes. L'élégance Italienne et la beauté de la nature ont fait place à la rudesse et à la beauté de la nature. Les rues qui s'étaient peu à peu familiarisées avec le luxe des habitations et le marbre des palais se désagréablement affecté à l'aspect d'une cabane Suisse, surmontée d'énormes gouttières de fer blanc qui annoncent un pays pluvieux et une rude température.

Cependant l'aspect de ce pays est grandiose et tout y est de nature à inspirer l'artiste et le poète. Mais la Suisse n'a encore produit aucun artiste, aucun poète, et il est remarquable que l'écrivain qui jusqu'ici a le mieux saisi le caractère de la Suisse en un étranger, Lord Byron. Le caractère titanique des montagnes de la Suisse, ne s'est pas réfléchi dans des chants patriotiques. Les ranz des bergers sont inférieurs aux chants populaires de la Souabe. Les écrivains suisses ont ainsi réuni dans le genre sérieux: J.J. Rousseau, Mme de Staël, Haller, Jean Müller, Chateaubriand,

Candolle, Bonnet, Sismondi. Mais en général ces écrivains, ces historiens, ces savans, n'ont ni la profondeur de l'esprit germanique, ni la pointe et la subtilité des races celtiques.

[Résumé de l'histoire de la Suisse... Révolution nationale de 1308... Lutte des Suisses contre Charles le téméraire au siècle suivant: Granson, Morat, Nancy... leur réputation et leur supériorité comme fantassins... ils se vendent aux puissances voisines. Ils servent Louis XII comme mercenaires en Italie.]

Les gens bourgeois voyaient avec peine cet esprit de vénalité s'introduire dans la nation; à la fin les consciences s'éveillèrent. Ce fut Ulrich Zwingli qui eut le plus de part dans le changement qui s'opéra alors dans l'esprit du peuple. Zwingli était à Marignan en qualité de chapelain. C'était un homme du peuple, franc, violent, grossier, dur et borné, fait pour agir et réunissant tous les moyens d'influence nécessaires. Il était helléniste et savait, brillait comme professeur et prédicateur. Dans ses écrits on trouve quelquefois de la force et de l'éloquence, mais jamais cette profondeur de sentiment et cette richesse d'images qui caractérisent Luther. Il a fait des commentaires sur les livres saints et l'objet même de ces commentaires peint assez fidèlement son caractère. Ainsi, l'évangéliste qu'il affectionnait était précisément le plus historique, mais le moins théologique des évangélistes: Saint-Matthieu. Luther, au contraire, s'attachait de préférence à l'épître aux Romains et à l'évangile de saint-Jean.

En 1516, Zwingli fut nommé chapelain d'Einsiedlen, lieu de pèlerinage célèbre dans la Suisse et l'Allemagne. Les fidèles qui s'y rendaient en foule ne revenaient pas sans s'être entendu prêcher qu'il devait être naturellement le plus intéressé à la conservation du pèlerinage prêchait contre ce pèlerinage lui-même et enseignait qu'on se sauvait pas les œuvres mais par la foi. C'était attaquer directement la cour de Rome. Zwingli qui avait été chargé de distribuer les indulgences au nom de la cour romaine était le premier à s'élever contre ses abus et ses désordres. Il avait été témoin du honteux trafic qu'elle faisait des choses saintes. On cite à cette époque une capitaine qui avait acheté des indulgences pour toute sa compagnie. Zwingli insistait

223 N

sur l'inutilité du carême et sur la liberté de manger de la viande en tout temps. Une telle doctrine ne pouvait manquer d'être en faveur chez les Suisses auxquels la nature de leur pays ne permet pas de se nourrir de légumes et ne laisse guère à choisir qu'entre la chair et le lait de leurs troupeaux.

Bientôt, pour que l'exemple suivît le précepte, Zwingli se maria, lui un prêtre à Zurich, rendit au roi de France la pension qu'il en recevait, afin sans doute, d'être plus libre dans ses opinions. Il commença un dispute réglée avec la cour de Rome. Les habitans de Zurich embrassèrent avec ardeur sa doctrine contre les indulgences. La réforme y prit d'abord un caractère violent: malgré les réclamations du clergé catholique et notamment de l'évêque de Constance, les statues et les images des saints furent brûlées et détruites notamment à Saint-Gall.

Ces violences avaient vivement irrité les cantons catholiques. Ils avaient encore plus à souffrir que la partie de la Suisse où la réforme n'avait pas pénétré était la plus pauvre et la plus stérile et ne pouvait pas se passer des cantons protestans. Ceux-ci avaient profité de l'avantage de leur position et ils refusaient de vendre leurs denrées aux catholiques. Alors les cantons catholiques, à leur tour perdirent patience. Les catholiques descendirent en foule de leurs montagnes d'Uri et d'Unterwald et s'avancèrent contre Zurich. Les habitans de cette ville, commandés par Zwingli sortirent pour repousser l'attaque. Mais ils échouèrent contre le courage et l'énergie des catholiques: Zwingli blessé au milieu de la bataille par un catholique qui ne le connaissait pas, offrit pour racheter sa vie en consentant à se confesser: il refusa et fut mis à mort. Si échappant à ce danger il eût été fait prisonnier, il serait mort sans doute dans d'horribles tortures. La preuve en est dans les barbaries exercées sur son cadavre: il fut déchiré en lambeaux et sa cendre mêlée à celle des pourceaux.

Dans sa dernière année, Zwingli ne s'était pas mépris sur le caractère de la réforme en Suisse. Il avait compris que sa doctrine, contenue dans la Suisse et manquant d'espace pour se développer ne porterait pas les fruits dont elle contenait le germe. Il avait jeté les yeux sur la France et avait songé à la faire

224v

un patron de François 1er. Le nationalisme stricte de Zwingli ne pouvait pas rester dans la Suisse Allemande dans l'application est comme une doctrine vague et elle devait vite; il devait passer de la tribu dans la cité, devenir politique et se formuler en lois. La ville fut Genève et le législateur, Calvin.

Jean Calvin ou Chauvin, fils d'un tonnelier comme Luther d'un paysan, naquit à Noyon en 1509 et avait d'abord été destiné à l'état de théologien pour lui un petit bénéfice. Puis Calvin montra plus de goût pour l'étude des lois. Il étudia le droit successivement à Orléans et à Bourges. Il était à Paris au moment où s'élevèrent sur la place de Grève les premiers bûchers des protestants. Sans avoir aucun caractère ecclésiastique, Calvin se mit à prêcher. Il avait un oncle bénéficier en Saintonge et fut sous son patronage qu'il commença dans la prédication. L'année suivante (1535) il bouge encore en France, en Italie, en Allemagne. Il s'arrête quelque temps à Strasbourg et fut le premier ministre réformé de l'église de cette ville. Il retourna ensuite à Genève et publia son livre de l'Institution chrétienne, écrit d'abord en latin, puis traduit en français par Calvin lui-même. Cet ouvrage nombreuses additions et adressé à François 1er. Dans ce livre Calvin fut le fondateur de l'école de la langue française. Il donna à la langue ce caractère de force, de vigueur, de propriété qu'elle a eu depuis. La langue de Rabelais et de Montaigne perdit, sous la plume de Calvin, la naïveté, l'élégance, la diversité d'images qui paraissaient être ses seuls caractères; elle devint grave, sérieuse, austère.

Le but du livre de l'institution chrétienne était de justifier les protestants; Calvin voulait aussi y montrer la possibilité de ramener le protestantisme à l'unité, à une foi fixe et d'entière des convictions pratiques pour le gouvernement et la constitution de la cité. Luther et Zwingli avaient attiré la religion à l'état; Calvin, au contraire, voulait que l'état fût subordonné à l'église et y fût absorbé. Il s'efforça ensuite de trouver un milieu entre ce qui lui paraissait le paganisme de Zwingli et le papisme de Luther. Par exemple, dans la question de l'eucharistie, Luther avait dit: l'eucharistie est tout à la fois purement

225v

Dieu. Zwingli avait soutenu que l'eucharistie n'était qu'un symbole. Calvin usa sa vie à chercher un milieu entre la réalité et le symbole, la substance et le signe, mais il ententit lui même l'impossibilité. De là sa tristesse. Quant à la question importante de la Grâce, sa position n'était pas moins pénible. Comme Luther il enseignait la prédestination et le fatalisme. Les conséquences de cette doctrine étaient terribles. De là les angoisses et la tristesse profonde de Calvin, triste et sèche et sans larmes qui usait rapidement sa vie. Aussi mourut-il à 50 ans après avoir donné l'exemple de la plus prodigieuse activité. Dans l'homme soit capable. Ses 10 vol. in fol. qu'on a tant vantés ne sont que le grand de ses ouvrages. Il en reste 30 vol. inédits à Genève. Au milieu de tout cela, Calvin prêchait 3 fois par semaine, enseignait 2 fois par jour, correspondait avec toute l'Europe.

Genève, où il s'était retiré en 1535 était loin d'avoir alors l'importance qu'elle a eue dans la suite. Sa population était animée d'une patriotisme étroit et peu intelligent qui empêchait de payer le moins d'impôts possible. Il y avait de la vigueur contre le duc de Savoie, mais pas d'idée. Cependant sa position centrale en avait fait un lieu de refuge. Les protestants français surtout y venaient de toutes parts; parmi eux on distinguait des provençal Froment, le languedocien Farel, Olivétan, le traducteur de la bible, d'une famille de savants, prévalut bientôt sur elle par son patriotisme génevois. Ces exilés bientôt de nombreux soulèvements dans la ville, et en 1536 Calvin et ses amis furent chassés. Calvin avait pendant ce temps refusé de modifier son enseignement religieux et d'adopter le credo que Berne voulait imposer à toute la Suisse. Calvin se retira à Strasbourg; mais en 1541 les Genevois rappelèrent le réformateur. Genève continua d'être agitée; mais toujours elle resta pure, et Calvin donna constamment l'exemple d'un désintéressement admirable. On dit que dans les derniers mois de sa vie il refusa les appointements de ses places, sous prétexte qu'il ne pouvait plus les remplir dans l'état de délabrement de sa santé. Il mourut en 1560.

Cependant la lutte entre les réformés et les libertins (libertini) ou patriotes Genevois continua après la mort de Calvin, comme elle avait continué depuis son retour jusqu'à sa mort. Un jour Calvin avait été obligé de courir au conseil pour traiter. Deux partis. En 1553 Calvin voyant que il fallait que l'un des deux écrasât l'autre obtint la mort de ses ennemis. Il déclara en appelant au jugement du peuple, se présenta sur la place publique, plaida sa cause et la gagna. Ses principaux ennemis furent décapités. à dater de ce moment (1553) Calvin régna à Genève. Il avait alors 45 ans, était veuf sans enfans et constamment malade. Il devenait d'jour en jour plus sévère et gouvernait à Genève par une sorte de terreur morale. Un homme fut mis à mort pour avoir eu dans sa maison des peintures obscènes, un autre pour s'être vanté d'avoir un démon familier qui lui révélait les infidélités de sa femme. Jamais l'inquisition, jamais le catholicisme ne poussèrent à ce point l'intolérance. Calvin, devenu le législateur de Genève, visa à l'infini en législation. Il voulut régler non seulement les actions mais les mœurs et les pensées.

C'est à cette époque que les chefs de l'église réformée d'Espagne et d'Italie se réfugièrent à Genève. C'est aussi à la même époque que Servet expia sur un bûcher dans cette ville le crime, impardonnable aux yeux de Calvin, d'avoir poussé trop loin l'esprit d'examen en matière religieuse. Michel Servet, né à Villanova en Arragon, après avoir voyagé dans presque toute l'Europe, avait embrassé la réforme dont il devint un des plus chauds partisans. Son audace fut telle qu'elle effraya les hérétiques eux-mêmes. Errant de ville en ville, sans pouvoir se fixer nulle part, essayant de tous les métiers, Servet avait fini par s'attacher à une imprimerie de Vienne en Dauphiné. Mais là il publia des ouvrages de polémique religieuse et s'inquiéta peu de contredire la doctrine du patriarche de Genève qui ne lui pardonna jamais son livre de Christianismi restitutione. D'ailleurs Calvin et Servet étaient ennemis depuis 20 ans; ils avaient eu à Paris des querelles théologiques. Cependant poursuivi par le cardinal de Tournon, alors archevêque de Lyon, Servet s'enfuit à Genève. Calvin l'y fit rechercher et lire dessuite à une commission pour être jugé. Condamné

227

né à être brûlé vif le 26 octobre 1553 il subit son supplice le lendemain de l'arrêt. Calvin voyait avec épouvante les progrès de la réformation hors de la voie qu'il lui avait tracée. Servet avait combattu le dogme de la Trinité respecté par Calvin. C'était un devoir religieux pour le réformateur de combattre ces adversaires. Puis c'était un acte de haute politique, car il constatait ainsi la juridiction du protestantisme que Genève se constituait désormais régulièrement et entrait en communication avec les autres puissances de l'Europe.

Cependant une voix s'éleva en faveur de Servet. Un malheureux prote d'imprimerie, Châtillon écrivit un livre en faveur de la tolérance; ce fut le premier ouvrage sur ce sujet. Il est vrai que la tolérance, telle que l'entendait Châtillon, n'était guère que bienveillance. Il admettait comme possible une conciliation entre les diverses croyances qui se disputaient l'Europe. Il avait coutume de dire que les sectaires devaient toutes quelque partie de la vérité et qu'il ne fallait en persécuter aucune; c'est ce que il exprimait par ce mot: Monetæ aureæ diversas habent effigies. Catholiques et protestants se réunirent pour combattre Châtillon. Il fut victorieusement attaqué par Calvin, Théodore de Bèze, et même par le doux Mélanchthon, le précepteur du XVI^ème^ siècle.

Malgré les dangers que les réfugiés couraient à Genève, cette ville ne cessa pas d'en attirer un grand nombre. Quelques années plus tard Jordano Bruno y vint chercher un asyle. Ce libre penseur était né à Nola en Campanie. Il avait été d'abord dominicain. Sa réputation était déjà fort grande lorsqu'il vint à Genève en 1580. Il y trouva enfin un peu de sûreté, un repos, il se mit à voyager et, comme Servet, il ne put vivre paisible nulle part. C'est ainsi qu'il fut obligé de sortir successivement de Wittemberg, de Paris, de Londres où il avait cependant trouvé un ami dans Philippe Sidney (ministre d'Elisabeth.) Venise paraît alors pour une ville assez tolérante. Bruno s'y réfugia mais trompé dans son attente, il fut saisi, enfermé dans les prisons de l'inquisition romaine qui en général traitait peu, mais qui se

228v

229

vit contrainte cependant de brûler Bruno en 1600, 2 ans après sans emprisonnement.

Cette barbarie inusitée stupéfia par l'effroi qu'inspirait aux catholiques et aux protestants qui s'accomplissait de toutes parts. Luther avait prêché que l'homme n'est pas libre, il avait donc privé le culte des Saints et par là même fait faire à l'esprit humain un pas vers l'unité. Zwingli et Calvin avaient continué le mouvement dans leur lutte contre l'Eucharistie. Les anti-trinitaires en niant les trois personnes s'étaient encore rapprochés d'avantage de l'unité. Enfin Jordano Bruno avait prêché l'unité absolue, le panthéisme, la confusion de l'homme et de la nature. C'était le dernier terme de ce mouvement, et Vanini n'alla pas plus loin en niant positivement l'existence de Dieu. Car si Dieu se confond avec la nature, il n'est plus une personnalité et par conséquent il n'existe plus.

Le 23 Juin 1856

229 v°

XXXIII^ème Leçon.

La réforme en France. — Etat de l'Europe dans la seconde partie du XVI^ème siècle — guerres de religion.

en 1550, le Calvinisme dominant à Genève s'était encore peu répandu au dehors. Pour le développer dans toute sa force, il lui fallait comme au Lutheranisme des persécutions et des combats, ce combats devaient être pour lui autant de défaites.

La beauté historique de cette seconde moitié du XVI^ème siècle est dans la liaison des événements. Tous les états de l'Europe sont à la fois intéressés dans la grande question du protestantisme. La religion est la politique sont à la fois en jeu et se confondent.

Nous avons des témoins de tous ces faits; les lieux qu'ils ont écrits sont entre nos mains. D'ailleurs nous vivons entourés des souvenirs de cette époque. Le premier acte du protestantisme français a eu lieu vers 1550 dans la rue St Jacques, derrière la Sorbonne, vis à vis le collège du Plessis. C'est à la place de l'Estrapade que fut allumé le premier bûcher où montèrent les Lutheriens. C'est à la place Maubert qu'a eu lieu la première exécution calviniste. Tous les martyrs protestans appartiennent au quartier de l'université: c'est la femme d'un libraire, du mont Saint-Hilaire au Vau de la rue Saint-Jean de Beauvais, qui va elle-même se dénoncer au magistrat. Le jeune Morel, dont la vie si intéressante est racontée dans l'histoire des martyrs de l'église de Paris publiés à Lyon en 1563, est un écolier imprimeur du même quartier. Après avoir soutenu avec constance et succès ses opinions religieuses, il les rétracta, puis abjura sa rétractation et finit par mourir en prison. Il a écrit lui-même sa vie. On répandit le bruit qu'il avait été empoisonné par ordre du parlement; c'était en effet un rude jouteur. Mais la mort s'explique tout naturellement par l'état d'exaltation et d'affaiblissement physique où il se trouvait.

Un fait remarquable de cette époque c'est que le parlement était par lui-même assez porté à la tolérance. Cependant il jugeait et condamnait les

Protestans. C'est que le parlement avait peur d'avoir été puis
dès qu'il était habitué à juger sur des textes, et que les
protestans avaient évidemment contre eux le droit ancien.
nique. D'ailleurs il formait un état dans l'état, et le
parlement se trouvait à leur égard dans la même situa-
tion que Craffan à l'égard des premiers chrétiens.
là nous apparaît une lutte bien curieuse dans l'his-
toire: celle du droit écrit contre le droit non-écrit.
Le crime dans sa nudité inspire l'horreur. Mais c'est
du spectacle de deux convictions qui se heurtent que
naît en histoire l'intérêt et le dramatique au
De bonne histoire.

Nous n'avons pas encore de cette époque d'elle-même autant que nous en
ayons jamais. Comment en effet trouver un livre
re qui puisse, au milieu de l'indifférence de notre
siècle, faire passer dans ses écrits ce qu'il y a d'ani-
mé et d'énergique dans les événements? Mais à dé-
faut d'histoire complète et résumée de cette épo-
que, nous avons les ouvrages nombreux et souvent
éloquents des auteurs contemporains. Le plus grand
malgré tous ses défauts, son lyrisme et sa barbarie
torique, c'est, sans contredit, Théodore Agrippa
d'Aubigné. Ce génie de trouble et d'orage que
l'on admire dans le début des histoires de Tacite
se retrouve au commencement de l'histoire de d'Au-
bigné. S'il n'a pas vu les flammes des bûchers qui
dévoraient ses coreligionnaires, au moins il en a
vu les traces, il en a ressenti l'émotion. En
traversant Amboise avec son père en 1560, il vit
des têtes des conjurés exposées encore aux re-
gards du peuple. "Les huguenots! s'écria le
vieux d'Aubigné, il faut venger le Prince!"
en même temps il fit jurer à son fils âgé de
12 ans de venger ses frères et la cause sainte. D'Aubi-
gné conserva toute sa vie l'impression de cette scè-
ne solennelle qui ressemble un peu au serment
d'Annibal. Il reçut la forte éducation du XVI^e^
siècle; dès 6 ans il entendait l'hébreu, écri-
vait avec facilité en latin et en grec. À 15 ans il lisait
dit son père qui, en se séparant de lui peu de temps
auparavant, l'avait embrassé pour la première fois.
De cette rude éducation il resta à d'Aubigné
une sorte d'aigreur violente. On lit avec intérêt ses
mémoires; aussi ils inspirèrent le désir de remonter
plus haut. On trouva alors le livre de l'Institution
au chrétienne par Calvin et la vie de ce réformateur
tout par son disciple Théodore de Bèze. Dans ces

toire des martyrs de l'église de Paris publiée à Lyon en 1563; la petite histoire de la Place, imprimée en 1563, réimprimée avec des additions considérables par la Planche en 1567 et enfin publiée de nouveau en 1576 avec une grande abondance de détails. Arrangé par la Popelinière qui la dédia à Catherine de Médicis. Si des histoires on descend aux pamphlets, on trouvera pour les protestans les Mémoires de Condé (6 vol. in 4°), et pour les catholiques les Mémoires de la ligue, collection de pièces détachées; enfin les véritables mémoires, ceux de Marguerite de Valois, d'un des chefs d'œuvre de la langue française, ceux de Pavanne qui joua un rôle si odieux à la c. Barthélemy; ceux de Sully, de Castelnau et de Villeroy.

Le gouvernement de Philippe II était au milieu du XVI^me^ siècle le plus éclairé de l'Europe. Aussi il y était formé une génération d'hommes distingués. Le génie le plus fertile qui ait jamais existé, Lope de Vega, est de cette époque. Calderon, le plus catholique des poètes ne tardera pas à paraître. L'Espagne, sérieuse, catholique, chevaleresque, s'épuisait en efforts pour faire prévaloir son principe. Sainte Thérèse de Jésus, en instituant son ordre, avait dit que c'était pour élever un asile au Christ que l'Europe poursuivait en Allemagne, en Angleterre, en France. Cela prouve que les idées politiques et chevaleresques s'associaient alors aux idées religieuses. Ainsi au moment même où l'Arioste en Italie tournait la chevalerie en ridicule, on l'admirait encore en Espagne. Mais à la fin du siècle devait paraître Cervantes dans la plaisanterie est bien supérieure à celle de l'Arioste, parceque c'est celle d'un homme sérieux.

L'état de l'Espagne à cette époque ne pouvait se comparer qu'à celui de l'Angleterre. Cela fut enfin à la longue tragédie de la Rose, à la divergence politique et religieuses qui avaient agité le règne d'Henri VIII, l'Angleterre de cette littérature qui devait bientôt produire Shakespeare.

Placé entre ces deux royaumes, la France dissidente toujours libérale n'a que comme eux la gloire et profonde intuition du monde qui l'environne. Montaigne Rabelais sont inférieurs à Shakspeare et à Cervantes.

Remarquons ici que chaque grand mouvement

d'exaltation dans les esprits se termine par l'apparition d'un grand sceptique. Shakespeare vient après Rabelais, sceptique de nuance d'Elisabeth; Cervantes après chevaleresque expédition de Philippe II; Rabelais, après François Ier et la Renaissance.

Retour à l'hist. de France... Henri II.. Bataille de St-Quentin — 1557... Paix de Cateau Cambrésis: 1559.. mariage d'Elisabeth de France et de Philippe II.. mort de Henri II dans un tournoi... alliance des Guises et de Philippe II, des Protestans et d'Elisabeth. Troubles de Ecosse.. Marie Stuard détrônée en Angleterre — 1567 ... en France: conspiration d'Amboise, 1560...

à la même époque éclate dans les Pays-bas cette grande révolte contre Philippe II. L'infâme conduite du despotisme espagnol devait enfin révolter des caractères entièrement mobiles et peu disciplinables. Dans ce pays divisé à l'infini par une multitude de ruisseaux et de rivières, la langue change non seulement de village à village, mais de village à village. chaque hameau a ses usages, ses légendes et ses saints particuliers. Là, une rivalité permanente subsiste encore aujourd'hui entre les habitans de ville et ceux de campagne, et même entre deux quartiers d'une même ville. Ils vivent rarement en bonne intelligence pour peu qu'une rivière les sépare ou qu'un [illegible] sur la colline tandis que l'autre occupe le bord de l'eau. Philippe II voulant effacer ces différences et tous soumettre à une loi commune, des rencontres d'énergique résistance [illegible] puissance de la maison d'Orange... les Gueux des Pays-bas... 1566... le duc d'Alba, conseil des Troubles, tribunal de sang... 1568.. Guerre de mer... 1569... Médina Céli dans les Pays-bas... 1570)

Les guerres de Religion en France: Edit de Juillet 1561.. Edit de Janvier 1562: — massacre de Vassy: 1re guerre: Bataille de Dreux: 1562.. assassinat du grand Guise: paix d'Amboise, 1563... 2e guerre: Bataille de St Denis. 1567.. Paix de Longjumeau: 1568... 3e guerre: Jarnac et Montcontour: 1569. Paix de St Germain.. 1570.

Pour se expliquer comment les protestans si peu nombreux obtinrent une paix aussi avantageuse que celle de St Germain, il faut se rappeler qu'ils étaient alors plein des grands sentimens moraux. Les protestans étaient pour la plupart des cadets de grandes familles qui avaient pour héritage la constance et la fermeté. Forcés à l'activité par leur nouvelle position, ils faisaient des efforts pour leurs croyances et triomphaient de leurs doctrines.

1er Juillet 1836.)

XXXIV ème Leçon.

XVI ème Leçon. — Réaction catholique. — Les Jésuites.

Dans la grande lutte religieuse du 16 ème siècle, le parti qu'on admire d'abord c'est celui de la réforme. Les protestants eurent leur époque de ferveur où ils se montrèrent aussi héroïques que les premiers martyrs chrétiens, sans être aussi désignés. Mais l'admiration se déplace dès la seconde moitié du siècle et reporte sa préférence sur les catholiques; car déjà commence la réaction européenne et surtout espagnole qui annonce et qui ouvre comme une troisième période du christianisme. Les hommes de ce mouvement nouveau ceux qui ont le plus fait et le plus souffert pour l'étendre et le propager, ce sont les Jésuites.

Pour bien comprendre ce que fut cette société libre, il faut remonter à l'origine des ordres religieux.

Celui qui prit naissance le premier, ce fut l'ordre de saint Benoît qui adopta pour règle: le travail dans la piété. Les solitaires laborieux ont, après la grande migration, défriché à la fois les terres et l'esprit des barbares et les plus grands travaux de ce siècle pour deux derniers siècles sont encore dûs à des bénédictins.

Ces ordres toutefois n'a pas toujours suivi la règle primitive. L'ordre de Cîteaux est sorti au temps des croisades et a prêché la guerre sainte. Bientôt après sont nés les ordres religieux et militaires des Templiers, de St Jean, de St Jacques, de Calatrava, des chevaliers Teutoniques, et autres qui se rattachent tous à l'ordre de St Benoît.

Les bénédictins n'étaient pas orateurs dans des circonstances exceptionnelles. Ils ne le restèrent pas. Pour que la prédication devînt permanente et nomade, les papes autorisèrent, au temps de la guerre des Albigeois, deux ordres nouveaux: les Franciscains et les Dominicains. Dès lors pénétra dans l'église ce mysticisme qui devait plus tard tourner contre elle. Les Franciscains ont en effet

donné son chef à la réforme. Luther est sorti des Augustins, qui étaient une des branches de l'ordre de St. François.

Quand le mysticisme eut ainsi porté le dernier de ses fruits, l'esprit d'résistance à l'autorité, il devint nécessaire pour l'église de le combattre en lui-même et dans ses résultats. C'est alors que fut fondé l'ordre des Jésuites, le plus fortement organisé, le plus actif et le plus puissant des ordres religieux. Sa position se trouva toute faite dès sa première apparition. Il avait à combattre les nombreux ennemis de l'Eglise, à contenir l'ardeur des sectes, à ranimer celle des indifférents, grâce à leur union, à leur dévouement, à ce savoir-faire dont ils ont souvent abusé, grâce enfin à leur incroyable activité, les Jésuites purent suffire à tant de exigences de leur position. Pour y arriver ils eurent recours au probabilisme, et en mirent le principe; ils rétablirent la grâce et déclarèrent pour la liberté de l'homme. Les premiers, après Abeilard, ils soutinrent ce principe qui devait si naturellement aux yeux de tous, qu'on ne mérite et ne démérite que par l'intention. Une autre principe de leur morale, plus caractéristique que celui-là et plus important peut-être par ses résultats pratiques, c'est qu'il n'y a point de devoir qu'envers Dieu et que pour les remplir, tous les moyens sont permis. L'espionnage, la délation, la mauvaise foi, cette morale est déjà dans les ouvrages de Garasse mais rusé Loyola. Celle est, sous la forme la plus concentrée, la doctrine de l'ordre des Jésuites. Voyez ce qu'ils ont fait pour la répandre et l'appliquer.

Tous les moyens d'action dont avaient disposé les ordres antérieurs furent employés et perfectionnés par la compagnie de Jésus. Ses missionnaires ont exploité toutes les parties du monde, pénétré chez les nations les plus sauvages, formé des établissements aux extrémités de la terre; les martyrologes des derniers siècles sont encore de la part des Jésuites. Ils n'ont jamais porté les armes; mais ils se sont allés prêchant et civilisant le monde par leurs paroles, partout où leurs supérieurs les ont envoyés.

Tous ces moyens de propagande employés déjà par d'autres sociétés religieuses ne furent pas les seuls dont les Jésuites. Dès le 16ème siècle, les lumières commençaient à se répandre, les rapports sociaux devenaient plus intimes et plus réguliers. On pensait

agir sur la foule autrement que par les prédications.
Les Jésuites se firent principalement de deux manières :
en élevant la jeunesse et en dirigeant les consciences. Confesseurs des rois, des grands, de la belle société, mêlés aux intrigues de la cour et répandus dans les salons, ou cachés, ils ont constamment pratiqué quelques-unes des faiblesses que leur ministère leur mettait continuellement sous les yeux. Mais ne faut-il pas juger avec quelque circonspection ces hommes qui peuvent être si bons et faire si peu quand ils ont agi beaucoup ?

Leur enseignement est à peu près irréprochable. Des esprits les plus distingués des derniers siècles, [redacted] Molière, Bossuet, Montesquieu, Voltaire, sont sortis de leurs écoles. Le nombre des Jésuites savants est incroyable, surtout celui des latinistes, des philosophes, des historiens, des mathématiciens ; il donne en général un goût de détail et la rigueur logique. Ils se font petits pour se mettre au niveau des jeunes gens, leurs grossières gaîtés, leurs livres sont remplis d'images, de gravures, de tout ce qui peut rendre l'enseignement accessible aux esprits bornés ; leurs sermons sont quelquefois un mélange grotesque d'éloquence dans les idées et de bas-normand dans le langage. Pour mieux être à la portée des pécheurs, les Jésuites ont dressé la liste de tous les péchés qui se commettent ou que l'on pourrait commettre ; ils les ont classés par rang d'importance et en ont évalué, à l'égard Dieu, chacun près, la valeur relative et la valeur absolue.

Leur sollicitude pour les hommes a été plus loin encore. Pour leur faciliter, comme ils le disent, le chemin du salut, ils ont déterminé dans les moindres détails tout le mécanisme de la piété. Dans un ouvrage composé par Loyola lui-même en 1548 sous le titre d'*exercitia Spiritualia*, sont énumérés en 109 feuillets jusque aux moindres pratiques religieuses de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant. On y prescrit jusqu'à la manière dont il faut s'y prendre pour penser aux mystères de la religion.

Avec une doctrine où devoirs, péchés et expiations sont ainsi évalués avec une exactitude mathématique, croirait-on que les Jésuites ont eu dans les commencements tout l'enthousiasme d'un désœuvrement chevaleresque ? Rien n'est plus vrai pourtant : les premiers hommes distingués de l'ordre, Ignace de Loyola, Lainez et S^t François Xavier, c'est à dire, les fondateurs, le législateur et le conquérant de la société, dont espagnole se présentait à une haute degré

tous les traits principaux du caractère national.

Loyola se trouvant à Rome à une certaine époque avec St. François Xavier fut appelé auprès du pape qui lui exprima le désir qu'il eût dans l'Inde un missionnaire Jésuite. Loyola, malade, désigna Xavier pour y aller et fixa son départ au lendemain. Xavier ne dit rien, prit son bâton, partit sur le champ, traversa toute l'Asie à pied et devint l'apôtre des Indes. Il y a dans la vie de St. Ignace des traits presqu'aussi étranges. Cette vie nous est connue par la biographie qu'a faite de son maître l'un des disciples immédiats de Loyola, biographie dégagé de toutes les exagérations qui défigurent ordinairement les vies des saints et qui rendent suspectes les vies des saints. Le fondateur de la compagnie de Jésus avait, selon le biographe, onze frères tous plus âgés que lui. Il était petit, Voltaire est allé toujours nu pieds. Il était quelque chose d'imposant à sa figure était grave mais pâle et belle. Comme St. Bernard, il ruina par les abstinences une santé naturellement vigoureuse; il souffrit comme lui de douleurs d'estomac, et comme lui, finit par prendre le goût. Il était si sobre en effet qu'il resta quelquefois trois jours et même une semaine entière sans rien manger. Contemporain de Luther, mais un peu plus jeune que lui, il servait comme officier dans l'armée quand les Français envahirent la Navarre en 1521. Blessé au pied pendant le siège de cette ville, il dut subir une opération douloureuse, et tant était alors sa vanité qu'il fit faire une seconde opération pour que sa jambe ne portât aucune trace de la première. Il demeura malade pendant quelque temps; son imagination s'exalta par la lecture des légendes des saints; il eut des visions; la Vierge en détruisant le pain l'appela à son secours et il obéit. Dès qu'il fut guéri, il donna tous ses biens à un pauvre, s'habilla en chevalier de la vierge et se mit en route pour Jérusalem. Il traversa l'Italie, s'embarqua avec peine couchant en plein air à Venise, puis recueilli par un noble. à Jérusalem il ne trouva que des ennemis, car les chrétiens de la ville craignaient que son aveugle fervent ne les compromît auprès des Musulmans. De retour en Europe il résolut de se livrer à des études. Il alla faire ses études à Paris où il dépensa en été, pendant plusieurs années, ce qu'il gagna en hiver dans la Belgique, comme domestique d'un riche marchand espagnol. De retour en Espagne, il entreprend de prêcher. Les Dominicains le poursuivent, l'inquisition le met en prison. Il en sort sur la promesse de ne prêcher pendant 4 ans. Alors il revient à Paris, entre au collège de Montaigu, et y termine ses études en compagnie de St. François Xavier et de Laines, nos savants livres quelques combats à la chair et la nourriture pas des abstinences.

1er Juillet 1836.

238

ECOLE NORMALE

XXXV ème Leçon.

Résumé général Du XVII ème Siècle.

239 r.

2405

240N

262 m

213v

XXXVI^ème Leçon.

Ensemble du XVIII^ème Siècle.

246v

249 n

250N

25 1v

252r

252 N